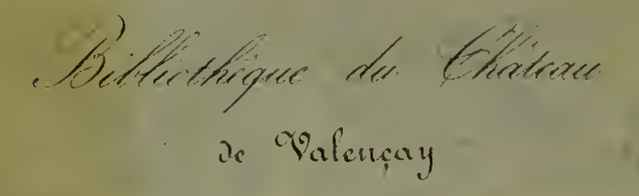
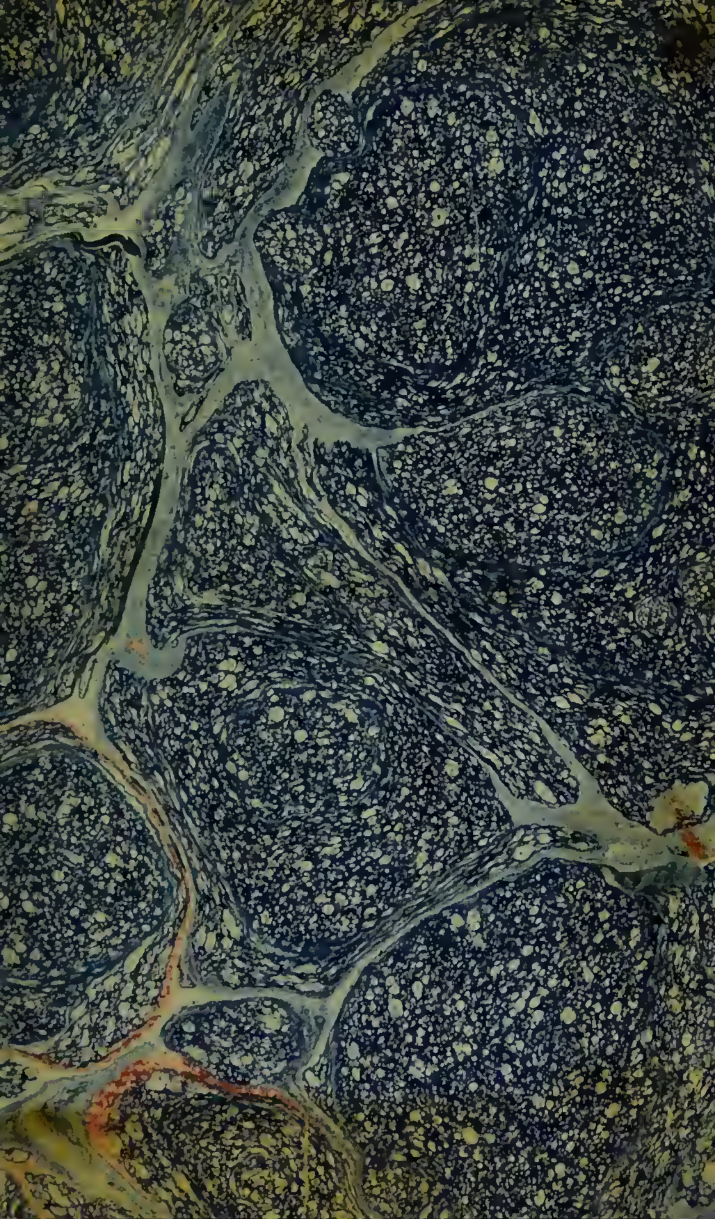



Bibliothèque du Château
de Valençay



APHORISMES

ET

PROGNOSTICS

D'HIPPOCRATE.

Hippocrates II

DE L'IMPRIMERIE DE LEBÉGUE.

APHORISMES
ET
PROGNOSTICS
D'HIPPOCRATE;

TRADUITS par M. BOSQUILLON,

Écuyer, Docteur-Régent de l'ancienne Faculté de Médecine de Paris, Lecteur du Roi et Professeur de langue grecque au Collége-Royal de France, Médecin pensionnaire de l'Hôtel-Dieu de Paris, Associé honoraire de la Société de Médecine d'Edimbourg, etc., etc.;

D'après l'édition grecque et latine qu'il a publiée à Paris en 1784, 2 vol. in-18;

Avec des Observations préliminaires sur chaque section, des Notes, et une Table analytique des matières.

Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

A PARIS,

Chez CROCHARD, Libraire, rue de l'École de Médecine, N° 3.

1814.

Tout exemplaire qui ne sera pa
revêtu du paraphe de l'Auteur, ser
réputé contrefait.

INTRODUCTION.

L'ART de guérir n'a été connu que des nations civilisées, et ses progrès ont suivi toujours ceux de la philosophie. C'est que l'esprit de raisonnement, les monumens historiques et les témoignages de l'expérience, si nécessaires à la Médecine, ne peuvent se trouver que chez des hommes dont l'intelligence a déjà été formée par d'autres études. Ainsi, les peuples sauvages et grossiers ont ignoré cet art, qui est le fruit de l'instruction. Il est vrai que les maladies externes attirèrent leur attention et leurs soins; mais ils se contentoient de faire des lotions fréquentes avec l'eau froide,

pour étancher le sang et calmer les douleurs d'une blessure. Ils y appliquoient ensuite des plantes broyées que leur offroit le hasard, ou qu'ils croyoient devoir à une divinité, qui indiquoit en songe aux mortels un remède contre leurs souffrances; ils suçoient même quelquefois les plaies : néanmoins ils ne tentoient rien pour modérer ou guérir les maladies internes. Convaincus qu'elles étoient l'effet du courroux céleste, ils tâchoient de se rendre les dieux propices par des vœux et des offrandes; et, malgré les progrès que les sciences ont faits depuis, nous voyons encore des gens du peuple avoir plus de confiance dans les moyens de ce genre, que dans les secours des médecins les plus instruits. Les arts auront beau se perfectionner, il restera toujours des

traces de l'ignorance primitive. La Médecine a eu son enfance : elle a maintenant ses préjugés.

Les Egyptiens recoururent, dit-on, les premiers au régime et aux remèdes les plus actifs, pour rétablir la santé chez ceux qui étoient atteints de maladies internes. Mais il ne nous reste aucun monument capable de nous donner, à ce sujet, des lumières satisfaisantes. Ce n'est que chez les Grecs que nous pouvons trouver les premiers vestiges de l'art de guérir. Quinze siècles avant Jésus-Christ, Mélampe acquit chez eux la plus grande célébrité, par la guérison des filles de Prétus, affectées de la manie la plus étrange : il les guérit avec l'hellébore noir. Podalire, un des fils d'Esculape, après son retour du siége de Troie, fut appelé pour secourir la fille du roi

Damétus, qui, tombée du haut d'une plate-forme, étoit sur le point d'expirer. Deux fortes saignées, comme on les pratiquoit alors, la rappelèrent à la vie. Ces deux médecins furent récompensés de leurs soins de la manière la plus magnifique et la plus noble. Le roi Prétus accorda sa fille Iphianasse en mariage à Mélampe, et lui céda une partie de son royaume. Damétus offrit également à Podalire une province de la Carie, et sa fille qu'il avait sauvée.

Cet exemple mémorable prouve que l'origine de la saignée, aujourd'hui si redoutée de tant d'hommes pusillanimes, se perd dans la nuit des temps. Il n'est pas permis de croire que dans la situation désespérée où se trouvoit la fille du roi Damétus, Podalire eût pu se déterminer à tirer du sang,

s'il n'avoit vu plus d'une fois Esculape, dont il étoit fils, employer ce moyen avec succès dans un péril semblable. Ce n'étoit pas le cas de faire les premières tentatives d'un remède aussi puissant.

Esculape, qui fleurit treize siècles avant l'ère vulgaire, était fils d'Apollon : dirigé par ce dieu dans l'art de guérir, il est très-probable qu'il dut à la saignée la plus grande partie de ses succès, et surtout l'espèce de résurrection d'Hippolyte, qui, traîné par des chevaux fougueux sur des rochers, avoit le corps meurtri, défiguré, et ne donnoit plus aucun signe de vie. Les peuples, étonnés par une foule de guérisons non moins admirables, révérèrent Esculape comme une divinité. On a dit que la crainte fit les dieux ; il est plus consolant de penser

que ce fut l'amour et la reconnoissance des hommes. Alaxanor, un des petits-fils d'Esculape, lui éleva un temple à Titane, près de Sicyone. A peine fut-il construit, que les malades s'y rendirent de toutes parts. Pénétrés d'un respect religieux pour les prêtres du temple, ils les regardoient comme les seuls médiateurs dont la prière pût calmer les dieux. On croyoit consulter le dieu lui-même en consultant ses ministres; leurs réponses étoient des oracles.

Ces prêtres ne négligèrent rien de leur côté pour entretenir la ferveur et l'enthousiasme. Ils n'ignoroient pas que jamais la vérité nue ne frappe le vulgaire, et que pour lui être utile, il faut lui faire illusion. Toujours attentifs à inspirer aux malades une confiance aveugle, et à leur exalter

l'imagination, ils avoient rempli le temple de statues couvertes de signes hiéroglyphiques, inintelligibles pour les profanes. Avant d'y être admis, il falloit se préparer par des prières et des purifications, s'astreindre pendant plusieurs jours à un régime sévère, s'abstenir trois jours de vin, rester vingt-quatre heures sans prendre de nourriture, et se baigner fréquemment. On étoit encore assujetti à mille cérémonies superstitieuses. On voiloit sous des termes allégoriques les dénominations des remèdes connus. On n'épargnoit enfin ni les charmes, ni les enchantemens. Tous ces moyens réussirent. L'art de guérir devint la partie la plus essentielle du culte divin. Les temples d'Esculape se multiplièrent, et devinrent, pour les contrées où ils se trouvoient, les mines d'or les plus fécondes.

Les richesses que se procurèrent ainsi les prêtres d'Esculape durent exciter la jalousie. On les accusa de ne songer qu'à leurs propres intérêts, et de négliger le bien général. Néanmoins une foule de témoignages attestent qu'ils ne méconnurent pas la dignité de l'état qu'ils professoient; que loin de n'en faire que l'objet d'un vil trafic, ils tentoient dans le silence tous les moyens de le perfectionner. Nous voyons, d'après les détails que nous donne l'orateur Aristide, qu'ils insistoient particulièrement sur le régime le plus exact, sur les bains et les remèdes les plus efficaces, tels que les vomitifs, les purgatifs et la saignée. Ils pratiquoient cette dernière avec une telle hardiesse, qu'ils ordonnèrent à cet orateur, habituellement malade, de se faire tirer en une seule fois cent vingt

livres de sang, c'est-à-dire, suivant l'explication qu'en donne Aristide lui-même, autant qu'on pourroit en obtenir. Cet usage de la saignée, dans les temples d'Esculape, qui furent le berceau de l'art de guérir, était certainement fondé sur les principes qu'avoit enseignés le dieu même de la médecine ; et il vient à l'appui des faits que nous avons rapportés.

Plusieurs de ces prêtres, avides d'instructions, acquirent une multitude de connoissances profondes, qui les mirent à même de suivre, sous le voile du mystère, un traitement scientifique. Les tablettes votives, suspendues dans les temples, leur furent d'une grande ressource pour observer les effets de la nature abandonnée à elle-même. On y écrivoit l'histoire exacte de la maladie de quiconque venoit implorer le

secours d'Esculape ; on y prenoit un
note des accidens qui survenoient en-
suite, et des différens remèdes qu'o
avoit prescrits. Cette marche, suivi
pendant cinq siècles environ, produisi
un recueil immense d'observation
d'autant plus précieuses, qu'elle
étoient faites par des hommes qu'u
système particulier n'aveugloit pas. O
les conservoit avec soin comme au-
tant de preuves de la puissance d
dieu révéré dans le temple ; on le
communiquoit à tous ceux qui vou
loient les connoître. Les descendan
d'Esculape en profitèrent pour établi
les principes de l'art qui veille à l
conservation de l'homme. Plusieur
d'entre eux firent une étude particu
lière de ces tablettes votives ; et, an
més d'une noble émulation, ils fondè
rent, dans la Grèce, trois écol

célèbres propres à propager et perfectionner les connoissances qu'ils avoient acquises ; savoir, celles de Rhodes, de Cos et de Cnide. La première et la plus ancienne s'éteignit au bout de peu de temps, par le défaut des successeurs d'Esculape. Les deux autres fleurirent à la même époque que celle d'Italie, dont Pythagore jeta les fondemens.

Les reproches d'Hippocrate à l'école de Cnide nous apprennent que ces premiers médecins se bornèrent surtout à faire une énumération scrupuleuse des symptômes des maladies, et qu'ils ne se crurent pas assez avancés pour en déterminer les classes et les genres ; en chercher les causes, et offrir des résultats généraux : ils s'occupèrent peu du prognostic, et ils avoient des idées très-bornées sur les indications curatives.

Néanmoins il parut dans cet intervalle quelques philosophes célèbres qui divisèrent la médecine en diverses parties, et firent des tentatives pour hâter les progrès de chacune. Cet art commença dès-lors à s'allier étroitement à la philosophie, et cessa d'être un empirisme aveugle. Thalès de Milet fit des recherches sur les causes des différens phénomènes de la nature. Pythagore de Samos étudia ceux du corps humain dans l'état de santé ; il donna les premières règles de la diététique et de la thérapeutique: aucun philosophe ne s'attira plus de respects. Le peuple le regarda comme un envoyé des dieux, et il entretint lui-même cette opinion par de vaines cérémonies, et par ses idées mystérieuses sur les vertus des nombres. Voilà ce qui le rendroit moins esti-

mable à nos yeux, s'il n'avoit pas eu pour but unique de donner plus de poids à des préceptes qui contribuèrent réellement à fortifier le corps et à perfectionner les mœurs de ses disciples. Enfin, Empédocle d'Agrigente étonna tellement les Grecs par ses cures miraculeuses, qu'il eut la réputation d'arrêter la marche de la nature et de commander à la mort. Il créa le système des quatre élémens, si long-temps adopté généralement.

Ce fut dans ces circonstances favorables, dans le siècle où les arts et la philosophie s'avançoient rapidement vers la perfection, quatre cent soixante ans avant l'ère chrétienne, qu'Hippocrate naquit dans l'île de Cos. Son père Héraclide étoit fils d'Hippocrate I[er], un des descendans de la branche des Asclépiades qui s'étoit fixée dans cette île.

Galien croit qu'il faut attribuer à Hippocrate Ier, aïeul de celui-ci, les traités sur les luxations et les fractures, et même les prénotions de Cos; car, à compter de cette époque, sept médecins du même nom s'illustrèrent, dans le cours de trois siècles, par leurs talens dans l'art de guérir et par leurs écrits : mais comme il n'est guère possible aujourd'hui de distinguer leurs ouvrages, on les attribue au seul fils d'Héraclide, parce qu'il acheva l'heureuse révolution qui se préparoit depuis long-temps.

On sait peu de choses sur la vie privée d'Hippocrate-le-GRAND : on n'a parlé de lui que pour faire son éloge. Il étoit d'une taille médiocre; mais d'une figure noble et majestueuse. Sa conduite est comparable à celle de Socrate : ses actions n'avoient pour but

que l'intérêt et le bonheur de ses semblables. Attaché à ses concitoyens comme tout homme vertueux, simple dans ses mœurs, ennemi du faste, des honneurs et des plaisirs, il sembloit dédaigner la réputation. Autant il étoit grand, autant on eût dit qu'il craignoit de le paroître. Doux, affable, humain, il parlait peu, et recommandoit à ses disciples de suivre en cela son exemple. Il avoit presque toujours un air pensif en marchant; et quand on l'interrogeoit, il réfléchissoit long-temps avant de répondre. Son extrême sobriété contribua beaucoup à prolonger ses jours; car il parvint jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Il répétoit sans cesse, que pour vivre libre, il falloit mesurer ses désirs sur son pouvoir. Il donna toujours des preuves éclatantes de son

désintéressement et de son amour pour la patrie. Il suffit de rappeler qu'il refusa les richesses et les honneurs que lui offrit Artaxercès, le plus puissant des rois, pour l'attirer à sa cour.

Son unique passion fut d'étendre les limites de son art. Il sacrifia sa vie entière à tenter tous les moyens de prévenir ou de guérir les infirmités de l'homme. Ses ouvrages prouvent qu'il ne cessa de méditer et d'étudier la nature, et que la philosophie eut d'abord pour lui les plus grands attraits ; les philosophes même les plus célèbres, tels que Platon et Aristote, ont beaucoup profité de ses idées. Mais bientôt il reconnut la nécessité d'affranchir la science des vaines subtilités des philosophes. Il se renferma dans l'observation et l'expérience : il atteignit ainsi le terme qu'il se pro-

posoit dans son travail, et mérita le plus beau titre que l'homme sage puisse désirer, celui de CRÉATEUR de la médecine. Le respect et l'estime que ses contemporains lui ont témoignés, n'ont rien perdu de leur éclat au bout de plus de vingt siècles. Tous les systèmes des philosophes se sont mutuellement détruits. La doctrine d'Hippocrate seule est restée inaltérable au milieu des ruines de leurs écoles. La variété des climats, les maladies inconnues aux siècles passés, n'y ont apporté aucune atteinte; les découvertes même des modernes n'ont fait que confirmer ses axiomes.

Il est très-probable qu'il suivit d'abord les traces de son père Héraclide; qu'il se contenta d'observer les maladies dans les temples, et de suivre la marche tortueuse et incertaine des

Asclépiades dans l'administration des moyens curatifs ; mais bientôt l'étude des phénomènes de la nature le mit à même de reconnoître la futilité des idées superstitieuses qui dominoient encore. Il ne douta plus que toutes les maladies ne fussent un effet, non de la vengeance divine, mais de certaines causes naturelles. Pour en donner la preuve, il entreprit de former un corps de doctrine assujetti à des préceptes constans. C'est alors que l'art de guérir sortit en quelque sorte du chaos. Depuis, les médecins ont joui des plus grands honneurs partout où les préceptes d'Hippocrate ont servi de lois. Rome nous en a fourni des preuves non équivoques dans les plus beaux temps de sa splendeur. Cet art n'a fleuri chez les Arabes, et même dans l'Europe, que du moment où l'on

a su étudier et apprécier les ouvrages du père de la médecine : partout, au contraire, où on les a méprisés, l'art a langui ; ou plutôt on ne l'a jamais connu.

Malheureusement de tous les écrits de l'antiquité échappés au torrent des siècles, il n'y en a pas qui soient parvenus jusqu'à nous mêlés d'autant de productions étrangères. On en a aussi conservé plusieurs qu'il ne se proposoit pas de publier, et qui consistent en notes sans liaison qu'il conservoit pour son usage. Ses fils Thessalus et Dracon, ainsi que Polybe son gendre, qui avoient adopté des principes nouveaux, tronquèrent plusieurs des écrits de leur père, en intervertirent l'ordre, y introduisirent leurs propres idées, et voulurent éclaircir par des additions le sens douteux de quelques passages.

Lorsque les Ptolémées, protecteurs des lettres, formèrent la bibliothèque d'Alexandrie, le désordre fut porté à son comble. Des gens avides, pour qui toute considération se taisoit devant l'espoir d'une récompense, profitèrent de cette occasion, et mirent une partie des écrits des autres Hippocrates sous le nom du plus célèbre de cette famille : quelques-uns même y réunirent leurs propres observations. Voilà pourquoi on rencontre fréquemment dans ces traités apocryphes, des principes adoptés par les stoïciens, les épicuriens, les péripatéticiens, et autres philosophes postérieurs à Hippocrate. Ainsi, dans le Traité du cœur donné sous son nom se trouve la description des valvules de ce viscère indiquée par Erasistrate, qui vécut long-temps après. Cette courte

notice nous met à même de rendre raison des contradictions nombreuses qu'on reproche au père de la médecine *.

Hippocrate réunit partout, dans ses écrits, l'élégance du style à la précision la plus rigoureuse. Il s'exprime toujours avec autant de dignité que d'éloquence; mais il ne dit que ce qu'il doit. Il néglige les développemens, et nous voyons une pensée dans chaque mot. Ses sentences même sont énoncées quelquefois si rapidement, qu'il faut une lecture assidue et méditée pour en découvrir la véritable interprétation, et en pénétrer toute la pro-

* Le savant Sprengel a supérieurement traité cet objet dans son *Histoire pragmatique de la médecine*, V. 1, sect. III. Cet ouvrage, qui est un trésor d'érudition, nous a été d'une grande utilité.

fondeur. Quelques idées semblent détachées et comme jetées au hasard. Il nous laisse à suppléer les idées intermédiaires. Toute explication lui paroît superflue, et son style est énergique et fécond dans sa briéveté. On ne peut douter qu'il n'ait écrit ainsi, que parce qu'il n'ambitionnoit d'autre gloire que celle de se rendre utile à ses disciples. Tous étoient des médecins instruits, dont l'expérience devoit suppléer à des omissions volontaires. Ce qui le prouve, c'est que beaucoup d'endroits obscurs cessent de l'être pour ceux qui sont versés dans la lecture de toutes ses œuvres. Un passage sert à éclaircir l'autre. Il n'emploie d'ailleurs que des termes simples et intelligibles ; c'est encore ce qui peut faire distinguer ses ouvrages légitimes des traités apocryphes, remplis d'expressions recher-

chées, et où l'on rencontre même quelques licences poétiques.

D'après l'idée que nous venons de donner du style d'Hippocrate, il est aisé de voir que ses écrits ont besoin de commentaires. Les Grecs même ne pouvoient se passer de ce secours *. C'est pourquoi les professeurs de médecine pratique qui se sont distingués par l'étendue de leurs connoissances, tant dans la Grèce que dans l'Empire romain, ont toujours pris pour texte de leurs leçons, quelques-uns des ouvrages d'Hippocrate. Cet usage a été adopté, jusque vers la fin du siècle dernier, partout où l'art de guérir a

* Μὴ ῥάδιον εἶναι παρακολουθεῖν βιβλίοις παλαιοῖς, ἄνευ τῶν ἐξηγουμένων αὐτά. Il est difficile de suivre les idées renfermées dans les livres que nous ont laissés les anciens, sans être aidés de commentaires. GAL. *de san. tuendâ.*

été en vigueur. On ne décoroit alors du titre de Docteur en médecine, que ceux qui savoient par cœur, au moins les Aphorismes d'Hippocrate, et qui étoient en état de les commenter. Leurs connoissances, fondées sur des bases stables, les mettoient à même de s'entendre mutuellement, lorsqu'il s'agissoit de discuter des objets importans de médecine pratique. Aujourd'hui chacun tient à un système particulier, et il est très-difficile de se rapprocher. On ne fait plus le même cas les uns des autres; et l'art semble avoir perdu de l'estime publique. Il n'est pas douteux qu'il regagneroit son ancien lustre, si, à l'exemple de nos pères, nous avions dans nos écoles des professeurs destinés à pénétrer les élèves des principes d'Hippocrate; car les traductions littérales, tant latines

que françoises, ne peuvent être d'un grand avantage à ceux qui n'ont pas encore d'expérience. Toutes sont, au bout de peu de temps, tombées dans l'oubli, parce que le lecteur y trouve quantité d'énigmes inextricables, et rarement ce qu'il y cherche. Les commentaires seuls peuvent remédier à ces inconvéniens.

On trouve quelques commentaires de ce genre dans une traduction françoise, imprimée in-12 en 1811 : elle a en outre l'avantage de réunir le texte grec, collationné avec les anciens manuscrits ; ce qui doit la distinguer spécialement des autres traductions. M. de Mercy, jeune Docteur de la Faculté de médecine de Paris, en est l'auteur. Plusieurs médecins célèbres ont accordé à son travail les éloges qu'il méritoit, et ont tâché de sou-

tenir son zèle ; mais quelques hommes envieux de ses succès l'ont critiqué amèrement sur des objets peu importans, et ont tout tenté pour faire tomber l'ouvrage. Un libraire avide, profitant du moment, a voulu y contribuer, en donnant, sous format in-32, une nouvelle traduction françoise dépourvue de notes et du texte grec, qu'il a néanmoins fait annoncer comme supérieure à toutes les précédentes, surtout à celle de M. de Mercy.

Les éloges outrés dont on a comblé cette traduction m'ont déterminé à en faire la lecture. L'amour de la vérité m'oblige de déclarer qu'il est souvent difficile d'y reconnoître la doctrine du père de la médecine ; l'auteur même, en annonçant, dans son épître dédicatoire, qu'il a rencontré dans les aphorismes « des propositions erronées »,

semble avouer ingénument que plusieurs sont au-dessus de sa portée, ou qu'il n'a pas voulu se donner la peine d'en approfondir le sens; car tous les médecins versés dans la doctrine des anciens, conviennent qu'il n'existe d'aphorismes faux que ceux qui ont été altérés par les copistes : tels sont la plupart de ceux qui terminent la septième section et la huitième en entier, qui a été rejetée par les meilleurs éditeurs. C'est une faute impardonnable de n'en avoir pas prévenu le lecteur.

En jetant un coup d'œil rapide sur la première section de la traduction dont il s'agit, on est étonné des contre-sens et des négligences qu'on y rencontre sans cesse. Outre que dans le premier aphorisme on n'a pas distingué « l'expérience » des « essais », cette traduction nous offre une suite d'idées

décousues dont il est impossible de suivre le sens. Toutes ces idées néanmoins sont intimement liées entre elles dans le texte, au moyen de la particule δὲ répétée quatre fois et prise dans trois significations différentes, qu'on ne peut rendre, il est vrai, littéralement ; mais on pouvoit y suppléer par des équivalens, de manière à faire sentir qu'Hippocrate fait dans la première partie de cet aphorisme, l'énumération des différens obstacles qui s'opposent à la perfection de l'art de guérir. Il annonce que la brièveté de la vie comparée à l'étendue de cet art n'est pas le seul obstacle ; il ajoute que « souvent il est difficile de saisir le « moment favorable pour agir ; que « les essais sont dangereux », etc.

La même particule δὲ qui se trouve dans la seconde partie de cet apho-

risme, indique une liaison entre elle et la précédente. Il falloit suppléer quelques mots au texte pour faire sentir cette liaison : c'est ce que j'ai tenté de faire.

L'aphorisme 2 n'offre aucun sens satisfaisant, parce que notre traducteur a rendu « par Déplétion des vaisseaux » un terme grec qui doit se prendre ici, comme l'observe Galien, pour toute Evacuation artificielle procurée par les vomitifs, les purgatifs, et même la saignée. Hippocrate recommande de prendre la nature pour guide dans l'usage des vomitifs et des purgatifs, et veut qu'avant de les administrer, on examine l'effet qui résulte, chez les malades, des vomissemens et des diarrhées spontanés.

L'aphorisme 3 a rapport à l'abus énorme que faisoient des purgatifs et

des vomitifs les personnes mêmes qui jouissoient d'une parfaite santé, dans l'idée de se préserver des maladies à venir. Cet aphorisme indique les cas où l'on peut recourir à ces moyens de précautions. Hippocrate ne les juge convenables que pour les individus qui, étant habitués à manger beaucoup et à faire des exercices violens, parviennent à un degré de pléthore excessive. On ne voit rien de tout cela dans la nouvelle traduction.

Les aphorismes 4, 5, 6, 7 et 8 sont autant d'énigmes insolubles, parce que notre traducteur a rendu par « ténuité « de régime » les termes qui, dans le texte, désignent l'abstinence absolue de nourriture tant solide que liquide. Ce que l'on aura peine à croire aujourd'hui, c'est que depuis un temps immémorial, quantité de médecins

nsistoient impitoyablement sur cette
ıbstinence pendant quatre à cinq jours
consécutifs et même plus. Hippocrate
a blâme avec raison; il avertit qu'il y
a des maladies aiguës où elle ne convient
pas, et où elle est même plus dangereuse
qu'une abstinence médiocre; et dans
l'aphorisme 6, transformé par notre
raducteur en un dicton vulgaire, il
étermine spécialement les cas où cette
bstinence absolue peut convenir : ce
ont «les maladies extrêmement aiguës.»
Dans l'aphorisme 7, il nous dit ce
u'on doit entendre par maladies ex-
rêmement aiguës; et dans l'apho-
isme 8, il désigne le temps que l'on
oit insister sur ce régime. La tra-
uction nouvelle ne présente aucune
e ces idées. Je pourrois offrir plu-
eurs autres exemples d'obscurités
mblables, et entre autres l'apho-

risme 12 ; mais cela m'obligeroit de m'éloigner de mon objet : c'est pourquoi je m'arrête ici.

Je ne puis dissimuler que nos meilleures traductions françoises ne sont pas absolument exemptes de négligences et même de contre-sens de ce genre, capables d'induire les élèves en erreur, et de leur donner une idée du père de la médecine fort inférieure à celle qu'ils doivent en avoir, dans un siècle surtout où, en raison du bouleversement général, il ne s'en trouve qu'un petit nombre qui soient en état de recourir, je ne dirai pas au texte, mais même aux versions latines : ce qui met le plus grand obstacle à la propagation des vrais principes d'Hippocrate.

Frappé de ces considérations, je n'ai pu résister plus long-temps aux sollicitations qu'on n'a cessé de me faire ;

de publier la traduction des Aphorismes et des Prognosties que j'avois terminée depuis plus de quarante ans, pour l'usage de mes leçons au Collége de France. Je me suis flatté pouvoir en rendre la lecture plus claire pour les élèves même les moins avaneés, en intercalant dans le texte des notes distinguées par des guillemets, propres à dissiper l'obscurité que présentent plusieurs sentenees.

Déterminé à donner un livre portatif, j'ai fait l'extrait de ce qui m'a paru le plus important dans les notes que j'avois rassemblées depuis longtemps. J'ai renoncé aux éclaircissemens que paroissoit exiger l'intelligence des prineipes de la philosophie ancienne. Quelquefois, pour faire sentir le rapproehement d'une opinion moderne avee une autre qui remonte

à l'antiquité la plus reculée, je me suis borné à mettre l'expression nouvelle, distinguée par des guillemets, à côté de l'ancienne, comme on le verra à l'égard du mot « incitabilité », qui correspond à la chaleur innée des anciens.

Il m'a paru essentiel, dans quelques cas, de rendre par des périphrases des termes grecs qui ont passé dans notre langue, parce qu'en général les anciens n'attachoient pas les mêmes idées que nous à ces dénominations; souvent même ils les ont pris dans des sens fort différens, qu'on ne peut reconnoître qu'en faisant une attention particulière aux faits dont il s'agit dans les passages où ils se rencontrent. Plusieurs termes grecs ont été une source inépuisable d'erreurs, parce qu'on a négligé de remonter à leur

signification primitive : ainsi, le mot Erysipèle, sous lequel les Grecs désignent toute inflammation grave et étendue, tant interne qu'externe, désigne uniquement, dans notre langue, une inflammation propre à la peau. Celui de Pleurésie indique, chez Hippocrate, une inflammation partielle des viscères contenus dans la poitrine; et celui de Péripneumonie, une inflammation très-étendue et très-profonde de ces mêmes viscères. Il ne paroît pas qu'il ait pensé que l'inflammation pût jamais être bornée à la membrane qui recouvre les viscères renfermés dans la poitrine.

Il seroit trop long de rendre ici raison de la signification particulière des différens termes, qui m'a déterminé à m'écarter quelquefois des traductions vulgaires. Je me suis, en

général, attaché à donner un sens clair aux aphorismes qui paroissoient obscurs. J'ai principalement pris pour guide Galien et ses principaux partisans, tels que Léonard Fusch, Jacob Houllier, célèbre médecin de Paris, l'immortel Foës, et plusieurs autres. Les commentateurs les plus récens, tels que Gorter et Rieger, ont, en général, négligé de s'occuper de faire des recherches sur les termes les plus obscurs.

Je me suis quelquefois étendu dans mes notes, afin de mettre le lecteur à même de comparer l'état où étoit la médecine chez les anciens, avec celui où elle se trouve aujourd'hui. On y trouvera, peut-être, quelques rapprochemens qui ne sont pas dépourvus d'intérêt. J'ai fait précéder chaque section des aphorismes, d'observations

relatives aux objets, qui m'ont paru mériter d'être développés dans de plus grands détails. Ainsi, pour rendre la première section plus intelligible, j'ai commencé par donner une idée du régime généralement adopté par les anciens médecins, dans le traitement des maladies aiguës.

J'ai suivi le même plan pour les prognostics, à l'exception des observations préliminaires, qui auroient été superflues pour la deuxième et la troisième sections.

Quant au texte de ces deux traités, je me suis rarement écarté de l'édition que j'en ai donnée en 1784. J'ai cru inutile de la faire réimprimer, quoiqu'elle soit devenue rare. Celle de M. de Mercy pourra y suppléer.

N. B. Le lecteur est prié de faire attention, que tout ce qui est renfermé dans des guillemets n'appartient pas au texte.

APHORISMES

D'HIPPOCRATE.

APHORISMES D'HIPPOCRATE.

SECTION Ire.

Observations sur le régime que prescrivoient les anciens dans les maladies aiguës.

Cette section roule spécialement sur les précautions qu'exige la distribution des alimens dans les maladies tant aiguës que chroniques. Il ne faut pas oublier, pour comprendre les préceptes que donne Hippocrate sur cet objet, que les anciens admettoient quatre classes de maladies aiguës, en raison de leur durée; savoir : les aiguës simples ou proprement dites, les très-aiguës, celles qui tiennent le milieu entre les deux premières, et les aiguës longues ou dégénérées.

Les aiguës simples se prolongent jusqu'au vingtième jour; les très-aiguës n'excèdent pas le quatorzième; celles qui tiennent le milieu entre les deux premières, se terminent le cinquième et quelquefois avant le quatrième; les aiguës dégénérées sont celles qui, après plusieurs crises imparfaites, changent de type et laissent le malade dans un danger

imminent jusqu'au quarantième jour, comme on l'observe dans l'inflammation du poumon, qui se termine par la suppuration. Le nom de chronique étoit réservé aux maladies qui excédoient quarante jours, et dans lesquelles le danger n'étoit pas imminent.

Les Grecs divisoient de même le régime, et le varioient selon la nature de la maladie.

Dans les aiguës simples, ainsi que dans les aiguës dégénérées, ils recommandoient une diète légère qui consistoit dans l'eau d'orge, ou la crême ou le gruau d'orge, suivant les circonstances; dans les très-aiguës, ils prescrivoient l'abstinence absolue de nourriture, et ils ne permettaient pas même de boire une goutte d'eau les deux premiers jours. Quelques médecins prolongeoient cette abstinence au-delà du quatrième jour; on accordoit communément le troisième un peu d'eau chaude, pour favoriser l'action du purgatif qu'on administroit le quatrième jour. Ce n'étoit jamais que deux jours après la crise, ou après une évacuation, qu'on avoit recours à la tisane d'orge ou à l'eau miellée, pour soutenir les forces et entretenir la liberté du ventre. Dans les maladies aiguës, qui tiennent le milieu entre les deux premières, on insistoit sur la diète absolue, et sur l'eau chaude pour boisson, jusqu'à ce que la gravité des symptômes commençât à se modérer.

La tisane d'orge qu'Hippocrate préféroit à toute autre boisson dans les maladies aiguës, étoit une décoction d'orge pilé et privé de son écorce : on mettoit une partie d'orge sur quinze parties d'eau.

Le gruau d'orge se faisoit avec l'orge nouveau, qu'on mouilloit d'abord, qu'on laissoit sécher pendant une nuit, et qu'on écrasoit sous la meule après l'avoir grillé.

Ce gruau ou crème d'orge se mêloit non-seulement avec l'eau ou la tisane d'orge, mais avec le moût, le vin doux, l'eau miellée ; quelquefois on le délayoit uniquement avec de l'eau, qui servoit de boisson ordinaire l'été pour éteindre la soif; souvent on le mêloit, avant de le griller, avec un septième de graine de lin, un peu de coriandre et de sel : ce gruau étoit peu nourrissant, et resserroit le ventre.

Quelque foibles que fussent les malades, les anciens se gardoient bien d'ajouter cette crême d'orge à la tisane, lorsqu'ils attendoient la crise le quatrième jour ; ils ne la permettoient pas même avant le septième, si la crise paroissoit devoir se faire ce jour ; dans les cas contraires, ils accordoient quatre ou cinq onces de crème d'orge, une seule fois en vingt-quatre heures, si le malade étoit dans l'usage, pendant l'état de santé, de ne faire qu'un repas par jour. Cette même dose se divisoit en deux, ou en quatre portions égales, qu'on donnoit à diffé-

rentes heures, selon l'habitude que le malade avoit contractée dans la distribution de ses alimens. On diminuoit même encore cette médiocre ration peu à peu jusqu'au temps où devoit se faire la crise, c'est-à-dire, jusqu'aux septième, neuvième, onzième de la maladie, et ce jour on se bornoit à la tisane simple. Deux jours après que la maladie étoit terminée par une crise, ou que l'on avoit aperçu des signes de coction, on revenoit avec réserve à la crême d'orge dont on augmentoit peu à peu la quantité, jusqu'à ce que l'on pût donner des alimens solides, tels que des œufs, du poisson, de la volaille, etc.

Lorsque les malades avoient de la répugnance pour la crême d'orge, on y suppléoit en leur donnant du pain lavé quatre ou six fois, jusqu'à ce qu'il devint plus léger que l'eau. On faisoit d'ailleurs des tisanes avec une infinité d'autres substances, telles que le riz, le millet et différens légumes; mais on se gardoit bien de donner, contre le vœu de la nature, des bouillons chargés de substances animales, comme cela se pratique aujourd'hui. Quoique les avantages du régime adopté par les anciens soient confirmés par le témoignage de plusieurs siècles, on permet indistinctement à tous les individus, à tous les âges, et dans toutes les saisons, quel que soit le caractère et le période de la maladie, des espèces de gelée de viande qu'on fait prendre de

trois heures en trois heures, ou de quatre heures en quatre heures : on donne ainsi en un jour, sous forme liquide, les parties les plus actives de la viande et les plus funestes pour le malade ; on surcharge en conséquence son estomac d'autant d'alimens qu'en pourroit supporter en un jour un homme bien portant. On irrite ainsi l'estomac, on y produit une chaleur insupportable, les digestions sont troublées : d'où il résulte des rapports nidoreux, des diarrhées rebelles, et autres symptômes des plus graves qui rendent toujours, quand le malade a assez de force pour y résister, la guérison très-difficile et la convalescence très-longue.

SECTION PREMIÈRE.

1. La vie de l'homme est renfermée dans des bornes étroites, et l'art de guérir exige une longue étude. « Cet art est le résultat d'une « longue suite d'expériences, et on ne peut y « exceller sans s'instruire d'abord des tenta- « tives qu'ont faites les hommes les plus il- « lustres qui nous ont précédés : » le moment d'agir s'échappe rapidement, et est difficile à saisir, « en raison des changemens impercep- « tibles que subissent sans cesse tous nos or- « ganes. » Les épreuves sont dangereuses, « parce qu'il s'agit de la vie de l'homme : « personne n'ignore qu'une méthode curative « nouvelle, indiscrètement adoptée, peut « coûter la vie à des milliers d'individus; » le jugement est difficile; « c'est ce que prouve « cette variété d'opinions qui a de tout temps « divisé les médecins, et la multitude de « spécifiques prétendus qu'on a rejetés, après « avoir enfin reconnu que ceux qui les avoient « mis en vogue, ne connoissoient pas mieux

« la nature de la maladie qu'ils se vantoient « avoir guérie, que celle du spécifique. » Il ne suffit pas, « pour juger de la marche d'une « maladie et de l'effet des remèdes, » que le médecin remplisse ses devoirs avec scrupule ; il est nécessaire qu'il soit secondé par le malade, par ceux qui en approchent et par les choses externes. « Il faut prendre garde que « les erreurs dans le régime, les vives affec« tions de l'âme, les changemens survenus « dans l'atmosphère et autres causes exter« nes, n'altèrent la nature de la maladie et « ne troublent l'action des remèdes. »

2. Les dévoiemens et les vomissemens spontanés sont utiles, et ne laissent aucun sentiment de foiblesse, lorsqu'ils entraînent les humeurs nuisibles ; dans les cas où ils produisent des effets contraires, ils sont pernicieux. Il en est de même de toute évacuation artificielle : elle est utile et elle ne laisse aucun sentiment de foiblesse, lorsqu'elle entraîne les humeurs nuisibles ; dans le cas où elle est suivie d'effets contraires, elle est funeste. Il faut donc, avant de procurer une évacuation, examiner si le climat, la saison,

l'âge et la nature de la maladie permettent d'y avoir recours ou non. « Les vomissemens « spontanés mettent souvent fin aux violens « maux de tête, aux fièvres intermittentes, « aux affections de l'estomac, du canal in- « testinal, etc. On voit de même des dé- « voiemens spontanés dissiper en peu de « jours des affections mélancholiques, des « douleurs vagues, des malaises; rappeler « le sommeil, ranimer l'appétit, et réta- « blir le libre exercice de toutes les fonc- « tions. Ces effets salutaires des évacua- « tions spontanées s'observent même chez « les animaux; ceux qui habitent avec « nous, nous en donnent des preuves évi- « dentes : lorsqu'ils se sentent des ma- « laises et un défaut d'appétit, leur ins- « tinct seul les porte à tenter les moyens « de favoriser la crise que prépare chez eux « la nature; ils se jettent avec avidité sur « le chiendent, qui les évacue par haut et « par bas, et ils en retirent en peu de temps « les avantages qu'ils désiroient. »

« Une foule d'hommes, témoins de ces ef- « fets, ont tenté différens moyens de les obte-

« nir. L'usage des vomitifs et des purgatifs
« devint en conséquence très-fréquent chez
« les peuples les plus anciens, avant que la
« médecine fût réduite en art ; dès que
« l'on se sentoit mal disposé, on avoit re-
« cours aux évacuations artificielles. Le sou-
« lagement qu'on en éprouva fit imaginer
« que les substances qu'on employoit avoient
« une certaine affinité avec une matière mor-
« bifique qui se renouveloit sans cesse ; on
« se persuada que leur usage habituel de-
« voit expulser cette matière et mettre à
« l'abri de toutes les maladies. Bientôt on
« s'habitua à prendre des vomitifs ou des
« purgatifs de précaution deux ou trois fois
« la semaine au moins. C'est pour mettre
« un frein à cet abus que le père de la mé-
« decine a donné la sentence dont il s'agit.
« Il ne pouvoit mieux faire que d'inviter à
« observer attentivement, avant tout, l'effet
« que produisent les évacuations sponta-
« nées, et de considérer les différentes cir-
« constances dans lesquelles elles sont utiles.
« Tous les vrais médecins ont suivi ponctuel-
« lement ses préceptes; mais le peuple n'a pas

« encore entièrement renoncé à une ancienne « habitude, et on abuse toujours, dans quan- « tité de pays, des purgatifs. »

« Des faits confirmés par une longue ex- « périence ne nous permettent pas néan- « moins de douter que ces mêmes purgatifs « sont utiles dans beaucoup de cas ; mais « l'homme instruit seul peut déterminer avec « précision ces cas ; et on ne doit pas moins « blâmer ceux qui les rejettent entièrement, « sous prétexte qu'il n'existe pas d'humeur « morbifique, que ceux qui en abusent. On « couvriroit sans doute aujourd'hui de ridi- « cule tout médecin qui voudroit admettre « une pareille humeur ; il est bien prouvé « qu'elle n'existe pas, ou au moins qu'elle « n'est point entraînée par les purgatifs Mais « pouvons-nous révoquer en doute que les « maladies aiguës surtout sont entretenues « par un état de foiblesse des différens vis- « cères qui les rend incapables de supporter « les stimulus auxquels ils étoient accoutu- « més dans l'état de santé ? Nous guérissons « les plus fortes inflammations des yeux en « les mettant à l'abri de la lumière : on doit « se conduire de même à l'égard de l'es-

« tomac et du canal intestinal ; il est essen-
« tiel de les débarrasser, dans les maladies
« générales, de tout stimulus capable, par
« l'irritation qu'il communique à toute l'éco-
« nomie animale, de produire les effets des
« poisons les plus actifs. Qui ignore que dès
« que l'esprit vital cesse d'agir avec le même
« degré de force sur ces organes, ils devien-
« nent à l'instant hors d'état de soutenir,
« je ne dirai pas le stimulus des alimens
« qu'ils renferment, mais même celui des
« liquides qu'y versent sans cesse les vis-
« cères qui les environnent? Ne voit-on pas
« souvent une terreur subite déterminer chez
« ceux qui sont même à jeûn, des évacua-
« tions, tant par haut que par bas, de ma-
« tières plus ou moins mélangées de bile et
« de mucus, qui ensuite deviennent presque
« uniquement séreuses, et coulent des mois
« entiers, si la cause qui les a déterminées
« n'est pas détruite ?

« La nature ne produit-elle pas des éva-
« cuations critiques abondantes dans les ma-
« ladies aiguës, lorsque les forces paroissent
« comme anéanties? Comment expliquer ces
« effets salutaires sans admettre que les vis-

« cères du bas-ventre sont alors débarrassés « d'un stimulus qui entretenoit tous les « symptômes de la maladie? On doit par- « donner aux anciens, qui étoient privés « d'une multitude de connoissances acces- « soires à la médecine, que nous avons ac- « quises depuis, d'avoir regardé ces évacua- « tions comme composées de matière morbi- « fique. Quoique nous ne puissions plus ad- « mettre ces dénominations, les faits qu'ils « ont observés n'en sont pas moins vrais.

« On peut de même rendre raison des effets « avantageux que produisent souvent les pur- « gatifs à la suite surtout des maladies in- « flammatoires, en faisant attention que « ces maladies laissent pendant un certain « temps les capillaires dans un état de foi- « blesse qui les rend incapables de suppor- « ter la quantité de fluides qu'ils reçoivent, « chez les convalescens surtout qui man- « gent et digèrent bien. Les évacuans sont « alors le moyen le plus puissant de prévenir « les accidens que pourroit produire l'engor- « gement des capillaires. »

3. La santé la plus parfaite, réunie à une plénitude extrême, est un état dangereux

pour ceux qui se livrent habituellement à des exercices très-pénibles, en même temps qu'ils se gorgent de nourriture; leurs vaisseaux tendus outre mesure n'étant plus en état de recevoir de nouveaux fluides, ces personnes ne peuvent continuer leur genre de vie sans que leur santé ne s'altère sensiblement. « Il est à « craindre que quelques vaisseaux se rom- « pent, ou qu'il ne se forme un engorgement « inflammatoire mortel dans quelques-uns « des viscères les plus importans. » Il est donc avantageux de détruire le plus tôt possible cette plénitude excessive « par la sai- « gnée et les purgatifs, » afin de mettre le corps en état de recevoir de nouvelle nourriture. Néanmoins toute évacuation excessive est dangereuse; il faut, avant d'administrer un purgatif, examiner s'il convient à la constitution du malade qu'on juge en avoir besoin. Mais si les évacuations excessives sont dangereuses, les alimens très-nourrissans, pris en trop grande quantité, ne le sont pas moins, lorsqu'il s'agit de réparer les forces épuisées.

« Il est inutile d'observer qu'Hippocrate « a voulu déterminer, dans cet aphorisme,

« les cas dans lesquels les saignées et les « purgatifs de précaution conviennent. »

4. Un régime extrêmement sévère, long-temps continué, est toujours dangereux dans les maladies longues; et quelquefois même dans les maladies aiguës « simples », l'abstinence absolue de nourriture est sujette à de grands inconvéniens : mais l'excès contraire à également les siens.

5. Les malades qui s'astreignent « imprudemment » à l'abstinence de toute nourriture, souffrent plus que d'autres lorsqu'ils s'en écartent; car toutes les fautes qu'on commet alors sont plus fâcheuses que celles que commettent ceux qui, en raison de leur situation, prennent une nourriture un peu plus substantielle; ainsi, ceux qui, dans l'état de santé, se sont habitués à une vie extrêmement sobre et régulière, supportent plus difficilement que les autres hommes les moindres excès. Un régime extrêmement sévère, continué long-temps, est donc en général sujet à de plus grands inconvéniens que celui qui est un peu moins sévère.

6. Mais dans les maladies aiguës portées à leur plus haut degré de vigueur, l'abstinence

absolue de toute nourriture, suivie avec la plus grande exactitude, est le remède le plus puissant.

7. L'abstinence absolue de nourriture est indispensable dans les maladies très-aiguës, qui s'annoncent par les symptômes les plus effrayans. On peut, dans le cas contraire, se relâcher un peu sur le régime, et être d'autant plus indulgent que la maladie paroît plus éloignée de son plus haut période.

8. Dans quelque maladie même que ce soit, on ne doit pas balancer, dès qu'elle est dans toute sa vigueur, à prescrire la diète absolue.

9. Il faut néanmoins tâcher de s'assurer si le malade pourra supporter cette diète sévère jusqu'à ce que la maladie parvienne à son plus haut période, et s'il ne succombera avant, faute de pouvoir résister à une pareille abstinence, ou si la maladie est de nature à céder et à se modérer la première.

10. L'abstinence la plus sévère convient dès l'instant qu'une maladie quelconque commence, si cette maladie est tout à coup portée à son plus haut degré de vigueur. Quand

elle y parvient plus tard, on doit alors, et même avant, diminuer un peu de la nourriture: en attendant ce moment, on permettra des alimens un peu plus substantiels, afin que le malade puisse se soutenir jusque-là. « Plusieurs médecins grecs étoient si sévères « sur l'abstinence absolue, qu'ils refusoient « un verre de tisane d'orge à des malades « réduits à un tel degré de foiblesse, qu'ils « ne pouvoient plus exécuter le moindre « mouvement. »

11. On retranchera la nourriture dans le temps des redoublemens ; elle seroit alors nuisible. On doit se conduire de même dans toutes les maladies dont les accès reparoissent au bout d'un certain intervalle.

12. Il est essentiel, pour s'assurer de la nature des redoublemens et du type de la maladie, de faire attention, non-seulement à son caractère propre, mais à la saison et au rapport mutuel des périodes ou des intervalles que laissent entre eux les accès ; et d'observer si ces accès reparoissent tous les jours, ou de deux jours l'un, ou même au bout d'un intervalle plus long. Les symptômes, communs à d'autres affections, pourront aussi, suivant

le temps où ils se manifesteront, dans le cours de celle qu'on observe, servir d'indices : ainsi les crachats qu'on aperçoit dès les premiers jours « du trois au cinq » d'une pleurésie, l'abrègent : quand ils paraissent plus tard « par exemple, le dixième jour », ils la prolongent. Les urines, les déjections et les sueurs indiquent également, quand elles paroissent, si la maladie doit se terminer difficilement ou non ; si elle doit être d une longue ou d'une courte durée.

« Cet aphorisme renferme l'abrégé de « toute la doctrine des prognostics, et il of- « frira une foule de réflexions des plus im- « portantes à ceux qui voudront le méditer. « Mais je ne puis m'empêcher d'insister ici « sur la nécessité d'observer sérieusement « les types ou l'ordre des redoublemens et « des rémissions ; c'est le seul moyen de par- « venir à connoître le caractère particulier « à chaque fièvre, et à prédire le retour de « chaque paroxyme. »

« La connoissance des types n'est pas « moins utile que celle du pouls ; elle est « même plus sûre. On juge d'après le type

« sous lequel se manifeste une maladie, des « forces de la nature et de l'importance des « viscères affectés. Le type quotidien, par « exemple, dépend principalement des affec- « tions de l'estomac ; le tierçaire, de celles « des intestins ; et le quartenaire, de celles « de la rate. Lorsque la vessie et la prostate « sont affectées, il en résulte une fièvre dont « les types sont très-irréguliers et très-re- « belles. Les symptômes qui accompagnent les « types varient donc selon la nature du viscère « affecté : le quotidien est accompagné de vo- « missemens muqueux, d'une soif modérée, « d'un sentiment de pesanteur de tout le « corps ; le tierçaire, qui est le moins re- « belle de tous, est accompagné d'une grande « soif, d'une forte chaleur, de vomissemens « âcres et bilieux. Le quartenaire est caracté- « risé par de longs frissons et des vomisse- mens muqueux. Lorsque les redoublemens se prolongent et sont accompagnés d'une sensation de froid, avant de parvenir à leur plus haut degré, le type qui en résulte s'appelle Hémitrité : il est le plus terrible et le plus pernicieux de tous. »

13. Ceux qui commencent à vieillir « de-

« puis cinquante jusqu'à soixante ans » supportent avec la plus grande facilité l'abstinence de nourriture : on doit mettre après eux les hommes d'un âge moyen « depuis « trente-cinq jusqu'à quarante-neuf ans » ; mais les adolescens et les jeunes enfans y résistent très-difficilement : plus ces derniers ont de vivacité, moins ils supportent de temps l'abstinence. « Il est aisé de rendre « raison de cette différence » :

14. Tant que l'accroissement se fait, la chaleur innée « la force vitale ou l'incitation » surabonde, et elle exige une grande quantité de nourriture, sans quoi le corps s'épuiseroit « par cette chaleur qui réduit toutes les « humeurs en vapeurs » : les vieillards, au contraire, n'ayant que peu de chaleur innée, n'ont besoin que de peu d'alimens : une grande quantité anéantiroit cette chaleur. Les fièvres sont aussi moins vives chez eux, parce que leur corps est froid. « La force vi- « tale a moins d'activité. »

15. Pendant le cours de l'hiver et du printemps, la chaleur innée « l'incitation », concentrée dans les viscères internes, leur donne la plus grande activité « augmente

« l'action de puissances digestives » ; le sommeil est très-long « et favorise les digestions ». On doit, en conséquence, donner une plus grande quantité d'alimens dans ces deux saisons ; car l'augmentation de nourriture est nécessaire à proportion que la chaleur innée abonde, comme il arrive dans les différens âges, et à ceux qui, se livrant habituellement à des exercices violens, donnent plus d'activité à cette chaleur.

16. Le régime doux et humectant convient à tous ceux qui sont tourmentés par la chaleur fébrile ; il est surtout essentiel aux enfans et aux autres personnes habituées à un pareil régime.

« Le régime stimulant que nos novateurs « veulent substituer à celui que recommande « ici le père de la médecine, produit tous les « jours des maux incalculables. »

17. Il y a des malades auxquels on doit ne permettre des alimens qu'une ou deux fois le jour ; d'autres auxquels on peut en donner une plus ou moins grande quantité en une fois ; et quelques-uns auxquels il faut diviser cette même quantité en plusieurs doses. On accordera à cet égard quelque chose à l'habi-

tude, à la saison, au climat et à l'âge. « Il « ne faut pas oublier que »

18. Les malades supportent très-difficilement une nourriture abondante, l'été et l'automne; ils la supportent beaucoup mieux l'hiver; mais ils ne s'en trouvent pas aussi bien le printemps.

19. Dans les fièvres dont les accès se renouvellent régulièrement au bout d'un certain intervalle, gardez-vous de rien donner, et de faire aucune violence « de troubler la « nature » peu avant l'accès; retranchez au contraire toute nourriture.

« Après avoir parlé, aphorisme 11, des « redoublemens qui surviennent dans les « maladies fébriles en général, Hippocrate « s'occupe ici des paroxysmes des fièvres in- « termittentes. »

20. Il faut, lorsqu'une maladie se termine, ou vient de se terminer, par une crise parfaite, rester absolument dans l'inaction, s'abstenir de donner aucun remède nouveau, soit purgatif ou autre remède actif « tels sont les sudorifiques, les diuréti- « ques, les bains, etc., » abandonner enfin la nature à elle-même.

21. Si vous jugez une évacuation nécessaire, suivez la voie qu'affecte l'humeur dont la nature veut se débarrasser, pourvu que cette voie soit convenable. « Si les symptômes « de la maladie donnoient lieu de craindre « une métastase vers la tête ou la poitrine, « il faudrait tout tenter pour la prévenir. »

22. Attendez, pour prescrire un purgatif, ou un remède actif quelconque, que la coction soit faite, « c'est-à-dire qu'il y ait des « signes d'un relâchement général, par « exemple, que la sécheresse de la peau « diminue, que les urines commencent à se « colorer, et qu'à la suite d'un lavement il « sorte des matières légèrement liées ; » évitez ce purgatif dans le temps de la crudité « où « tout est dans un état de tension » et dans les premiers jours de la maladie, à moins qu'il n'y ait orgasme « ou une agitation dé-« sordonnée qui menace d'une métastase fu-« neste » ; mais cela arrive rarement.

« Les anciens, pour donner une idée des « choses qui n'étoient pas généralement con-« nues, avoient souvent recours à des com-« paraisons tirées des phénomènes les plus « communs de la nature ; ils avoient ob-

« servé, par exemple, que les maladies fé-
« briles et inflammatoires s'annonçaient par
« un état de dureté et de rigidité des fibres,
« qui étoit peu à peu remplacé par la mol-
« lesse et le relâchement; que dans le premier
« stade de chaque accès des fièvres intermit-
« tentes, la peau étoit dure, tendue, serrée et
« formoit la chair de poule; que dans le se-
« cond, ces symptômes étoient remplacés par
« une chaleur ardente; que dans le troisième,
« il survenoit un relâchement général qui
« annonçoit le terme de la maladie; que
« dans le phlegmon, la partie étoit d'abord
« dure et rouge, que la rougeur augmentoit
« avec la tumeur, dans laquelle on observoit
« une certaine mollesse, qui devenoit plus
« sensible lorsque le moment de la résolu-
« tion ou de la suppuration approchoit. Il
« étoit difficile de donner une idée plus
« claire et plus frappante de ces change-
« mens qu'en les comparant aux progrès que
« fait un fruit à mesure qu'il approche de
« sa maturité. Ils ont en conséquence ap-
« pelé Crudité le commencement d'une ma-
« ladie, et Coction, les symptômes qui an-
« noncent qu'elle doit se terminer heureuse-

ment. Le terme de coction ne diffère pas de celui de maturité; ils l'ont adopté dans l'idée où ils étoient que tout dans la nature se développe, croît et parvient à son degré de maturité par l'action d'une chaleur innée, ou du calorique qui pénètre tous les corps. Il est inutile d'ajouter qu'ils ont appelé, d'après le même principe, Humeur Crue, toute humeur claire, limpide, qui n'avoit pas acquis son degré de consistance naturelle. »

23. Ne jugez pas des évacuations quelconques par leur quantité, mais examinez si elles sont d'une nature telle qu'on doit le désirer, et si elles ne sont pas suivies de foiblesse. Il y a cependant des cas où il est nécessaire d'évacuer jusqu'à défaillance; mais on ne doit le faire qu'après avoir examiné si les forces du malade le permettent.

« On avoit recours à la saignée lorsqu'on vouloit évacuer jusqu'à défaillance. L'observation scrupuleuse des mouvemens de la nature, dans les maladies, avoit convaincu les anciens, que le sang étoit le stimulus le plus puissant des vaisseaux qui le charient, et qu'il y déterminoit

« une irritation dangereuse dès que ces
« mêmes vaisseaux étoient affoiblis. C'est
« pourquoi, dès le début d'une inflamma-
« tion de poitrine, Hippocrate tiroit plu-
« sieurs livres de sang en une seule saignée.
« Aretée de Cappadoce, son digne émule,
« ouvroit souvent dans ces cas les veines
« des deux bras à la fois ; et afin de pro-
« duire subitement le plus grand vide pos-
« sible, il laissoit couler le sang jusqu'à dé-
« faillance, sans s'embarrasser du degré de
« foiblesse générale. L'expérience lui avoit
« prouvé qu'on ne pouvoit espérer de gué-
« rison sans le secours de ce remède héroï-
« que dans les inflammations, surtout des
« poumons ; en effet, une partie des vais-
« seaux qui se distribuent dans ce viscère
« étant obstrués et imperméables, et l'autre
« ne pouvant plus supporter son stimulus
« accoutumé, comment éviter une suffoca-
« tion imminente sans diminuer et même ré-
« duire presqu'à rien le volume du sang qui
« s'y porte. Aussi, dans le seizième siècle, on
« étoit tellement convaincu de la vérité de
« ces principes, qu'on réitéroit la saignée jus-
« qu'à trente fois dans la péripneumonie. »

24. Les purgatifs conviennent rarement dans le commencement des maladies aiguës, et leur usage exige alors de mures réflexions.

« Hippocrate, après avoir parlé dans les « deux aphorismes précédens des évacuans « en général, passe, dans celui-ci, aux pur- « gatifs ; il redoutoit leur usage, non-seu- « lement parce qu'on ne connoissoit alors « que des drastiques ; mais parce qu'il avoit « remarqué que dans l'état de crudité, ils cau- « soient souvent une irritation funeste ; qu'ils « retardoient en outre les crises qui doivent « se faire par les urines et les sueurs, et pro- « longeoient la maladie. D'ailleurs l'obser- « vation lui avoit appris que la nature ter- « mine rarement les maladies aiguës par la « diarrhée, mais le plus communément par « les sueurs, les hémorragies et quelquefois « par les vomissemens. »

« Quand il y avoit constipation au com- « mencement des maladies aiguës, les an- « ciens employoient en général les lave- « mens émolliens composés d'huile et de « miel, ou ils donnoient des boissons laxa- « tives, telles que l'eau d'orge avec l'oxy-

« mel, l'eau miellée, le petit-lait. Les Arabes, « ayant reconnu l'insuffisance de ces moyens, « y ont substitué l'eau de casse et de tama- « rin, qui sont des laxatifs doux et très- « propres à modérer l'ardeur de la fièvre : « on peut ajouter à ces laxatifs un vomitif, au « commencement surtout des fièvres qui dé- « butent par le délire et autres symptômes « fâcheux, ou par des déjections bilieuses. Le « vomitif est un des plus puissans moyens de « mettre à l'abri du danger, dans les mala- « dies épidémiques des pays chauds et hu- « mides : donné dans les fièvres intermit- « tentes, un peu avant le frisson, il abrège « l'accès, et souvent il prévient le retour de la « fièvre. Les laxatifs, tels que la manne, « prescrits dès le deuxième jour des mala- « dies éruptives de la peau, les rendent « beaucoup plus bénignes. Ces laxatifs ne « peuvent jamais nuire, lors même que le « pouls est dur, la langue sèche, les urines « enflammées, et que les malades se plai- « gnent d'ardeur d'entrailles. On sera un « peu plus réservé sur l'usage de la manne, « dans ce cas ; on bannira absolument le

« séné, la rhubarbe et autres irritans de ce
« genre, tant qu'on n'apercevra pas de signes
« de coction. »

25. Tout purgatif est avantageux quand il entraîne les matières nuisibles, sans affoiblir le malade : dans le cas contraire, il aggrave le mal.

SECTION IIe.

Observations sur l'Aphorisme 15 de la deuxième Section.

LES préceptes renfermés dans cette section sont ès-variés ; ils roulent particulièrement sur les ffets des six choses non naturelles. Je n'entreprenrai pas d'en faire l'analyse ; mais tout lecteur, ce ie semble, sera frappé de l'importance qu'Hippo-rate met, aphorisme 15, à la considération des éjections bilieuses, pour déterminer la méthode urative que l'on doit adopter dans le traitement es maladies de la peau. On me permettra de saisir ette occasion d'exposer l'idée que les anciens voient des humeurs que l'on nomme Bilieuses.

On a continué depuis plus de deux mille ans à se ervir du mot Bile, sans être d'accord sur sa si-uification. Aucun mot n'étant plus commun dans es ouvrages des médecins, il est important d'é-laircir l'idée que les auteurs anciens les plus xacts y ont attachée.

Ils n'ont pas confondu le fiel, ou le liquide ui est une sécrétion particulière au foie, avec la Bile, qu'on peut distinguer par l'épithète de Mor-ide ; ils ont désigné très-souvent celle-ci sous le nême nom que la première, en raison de sa cou-eur ; mais ils lui ont attribué une origine diffé-ente.

Les philosophes les plus anciens semblent, d'après ce qu'en dit Platon dans son Timée, avoir eu général considéré la bile comme une humeur morbide des plus actives qui s'engendre dans le corps, toutes les fois que la proportion des élémens dont il est composé est changée par une cause quelconque ; alors le feu domine, il consume et altère tant les solides que les liquides, et il résulte de leur décomposition différentes humeurs incompatibles avec l'état de santé. De l'altération des fibres musculaires jeunes et tendres, s'engendre, selon Platon, la bile jaune ; de l'altération des fibres musculaires dures et anciennes, naît l'atrabile.

Cette idée singulière de Platon prouve sans réplique que les anciens n'ont pas confondu la bile morbide avec le fiel ; ils ont pensé que cette humeur, engendrée par une chaleur étrangère, conservoit, à un degré plus ou moins éminent, les propriétés de cette chaleur ; qu'elle portoit le feu partout ; que, suivant qu'elle se trouvoit en plus ou moins grande quantité, elle donnoit naissance aux maladies inflammatoires et aux différentes espèces de fièvres.

Mais si, abandonnant les anciens, nous nous en tenons à ce que nous apprend l'observation journalière, nous serons obligés de convenir que tout mélange d'une petite portion de la partie rouge du sang avec la sérosité ou le mucus, produit la

couleur bilieuse ou jaune ; ainsi, nous voyons dans les péripneumonies et dans les hémoptysies, improprement nommées Bilieuses, les crachats jaunes succéder aux crachats sanglans ; et des expectorations muqueuses qui, au premier abord, paroissent parsemées de filets de sang, offrent au bout de quelques heures une teinte jaune, lorsque le sang, en séjournant, s'est décomposé et mélangé intimement au mucus.

Il est en conséquence étonnant que l'on ait eu si généralement recours à la bile hépatique pour rendre raison de la couleur jaune qu'on observe si fréquemment dans nos humeurs, non-seulement dans certaines fièvres, mais à la suite des grandes chaleurs, des vives affections de l'ame et d'une foule de circonstances où il est évident que l'action vitale a perdu de son activité, et que la nature des principes constituans de l'économie animale étant altérée, il s'engendre une chaleur étrangère, qui est l'unique source des prétendus symptômes bilieux ; car les anciens avoient remarqué que la température naturelle du corps ne pouvoit être augmentée, comme il arrive dans les fièvres, qu'au détriment de la chaleur innée. Les chimistes modernes semblent confirmer cette opinion par les expériences qu'ils ont tentées sur les effets du calorique.

Ils nous ont appris que quand la température d'une partie enflammée étoit augmentée, chaque

portiou du sang qu'elle reuferme laissoit échapper moins de calorique que dans l'état naturel. Crawford a prouvé que l'évolution du calorique du sang diminuoit à proportion quc la température naturelle d'une partie étoit augmentée, et que cette évolution cessoit entièrement lorsque la températurc du corps étoit un peu au-dessus du degré naturel. Le docteur Wilson, célèbre par le Traité des Fièvres qu'il a publié il y a quelques années, regarde comme un fait incoutestable, qne plus il y a de sang accumulé dans une partie, moius est forte la perte du principe au moyen duquel le calorique se dégage du sang; dès que ce principe ne peut plus être réparé, l'augmentation de température et la couleur vermeille de la partie disparoissent : elles sont remplacées par une couleur jaunâtre ou pourpre qui indique l'altération des fluides et la mort de la partie.

Toute variété qui survicut dans l'action du principe vital, produit donc des altérations analogues dans nos humeurs. Qnoique les anciens se soient trompés en regardant ces altérations comme causes de maladies, il n'en est pas moins vrai que l'examen de la couleur et de la qualité des différentcs humeurs, doit être aussi important pour juger du trouble qu'éprouvent les fonctions des parties internes, que l'est la considération de la nature du pus dans les plaies et les ulcères : ainsi, dans

l'aphorisme dont il s'agit, Hippocrate regarde les vomissemens et les déjections bilieuses, comme un indice qu'il reste un foyer d'inflammation, ou une disposition inflammatoire qui exige différens moyens curatifs, et surtout la saignée. Les intermittentes bilieuses des anciens étoient également de véritables maladies inflammatoires qui avoient leur siége dans le bas-ventre. Ils commençoient, en conséquence, par avoir recours à la saignée, qui est un remède en général supérieur au quinquina dans ces fièvres, sans même en excepter les fièvres quartes. Ainsi, Victorinus Faventinus commençoit à faire deux saignées du bras dans la fièvre quarte, lorsqu'il y avoit des signes de pléthore; six jours après, il appliquoit des sangsues à l'anus : ce moyen lui réusissoit. C'est souvent faute d'avoir employé le traitement convenable dans le principe, qu'on se voit quelquefois obligé de proposer ensuite des moyens plus dangereux que la maladie même, tel que l'arsenic.

L'humeur prétendue bilieuse tirant son origine d'une telle multitude de causes différentes, on ne doit pas être étonné de l'embarras où se trouvent ceux qui admettent une fièvre bilieuse particulière, à en assigner les caractères spécifiques et invariables : ils conviennent, au contraire, que ses symptômes sont souvent opposés entre eux. N'est-ce pas avouer que tout ce qu'ils ont écrit sur cet

objet est un véritable cahos qu'il faut commencer par songer à débrouiller, avant de proposer aucune indication curative. C'est ce qu'a fait l'incomparable Cullen ; on doit le mettre, ainsi que le docteur Wilson, qu'on peut regarder comme son commentateur, au rang de ceux qui ont exposé d'une manière très-lumineuse la doctrine des fièvres.

SECTION DEUXIÈME.

1. Le sommeil est d'un très-mauvais présage dans toute maladie « aiguë », dont il aggrave les symptômes « quand il est suivi, par exemple, d'un état comateux, de délire, de « difficulté de respirer, etc. » On doit, au contraire, bien augurer du sommeil, qui ranime les forces.

2. Le sommeil est avantageux lorsqu'il dissipe le délire « ou tout autre symptôme « grave. »

3. Le sommeil, ainsi que l'insomnie, prolongés à l'excès, sont l'un et l'autre des symptômes fâcheux.

4. Un appétit insatiable, l'abstinence absolue de nourriture, tout ce qui est enfin supérieur aux forces de la nature, est pernicieux.

5. Le sentiment de lassitude qui n'a été provoqué par aucun exercice, menace de maladie.

6. L'origine des sensations est affectée chez tout malade qui, ayant une partie vivement

irritée, ne donne presque aucun signe de douleur.

7. Restaurez lentement ceux qui sont devenus maigres au bout d'un long espace de temps; hâtez-vous au contraire de restaurer ceux qui ont été réduits à une grande maigreur en peu de temps. « La foiblesse des « absorbans est telle chez les malades qui ont « maigri peu à peu, qu'ils sont hors d'état « de supporter le stimulus que fournissent « des alimens fort nourrissans; les meilleurs « restaurans sont alors les substances li- « quides qui contiennent peu de sucs nutri- « tifs, tels que les décoctions des farineux « coupées avec du lait, etc. Les bouillons « chargés de substances animales, et tous « les stimulans décorés du nom de restau- « rans et de stomachiques, sont alors nui- « sibles; on ne doit les permettre qu'avec « une grande réserve, à mesure que les « forces se rétablissent. »

8. Tout convalescent qui a bon appétit, et qui le satisfait sans reprendre ni forces ni vigueur, mange trop, « et doit, par con- « séquent, se modérer sur la nourriture » :

s'il ne reprend pas des forces par défaut d'appétit, il a besoin d'être purgé.

9. Lorsque vous jugez convenable de recourir aux purgatifs, préparez les malades par l'usage des relâchans, « des bains, des « alimens doux et tempérans », afin de favoriser l'écoulement libre des humeurs.

10. Plus vous donnerez de nourriture à ceux dont le corps est surchargé d'humeurs impures « qui ont l'estomac foible et qui ne « prennent pas d'embonpoint », plus vous aggraverez leur état. « Les anciens prescri- « voient une abstinence absolue de nourriture « dans tous les dérangemens de l'estomac. « Cicéron, dirigé par les conseils du célèbre « Asclépiade, son médecin, nous en donne « un exemple remarquable, liv. VII de ses « Lettres familières, lett. XXVI. J'ai été, « dit-il, vivement tourmenté, depuis dix « jours, de douleurs d'intestins.... Je me suis « promptement retiré à Tusculanum, après « avoir observé pendant deux jours une diète « si sévère, que je n'ai pas même pris une « goutte d'eau. »

11. Les alimens liquides restaurent plus facilement les forces « de ceux qui sont

« épuisés par une maladie ou par toute autre « cause », que les alimens solides.

12. Toute crise imparfaite est suivie de récidive.

13. Lorsqu'une vraie crise approche, « elle « a des caractères qui lui sont propres ; et, « en outre », la nuit qui la précède est très-pénible, « le malade est tourmenté de maux « de tête, d'anxiétés insupportables, etc. » : mais la nuit suivante est, en général, plus calme.

14. Les changemens fréquens des matières évacuées, dans les flux de ventre critiques, sont avantageux, à moins que celles qui remplacent les premières ne soient de mauvaise nature, « par exemple, noires, livides et « fétides ; d'où il est évident qu'on ne doit « porter son jugement sur les dévoiemens « critiques, qu'après avoir observé, le pre- « mier jour au moins, les altérations qu'é- « prouvent les matières évacuées. »

15. Dans les maux de gorge et dans les tumeurs inflammatoires de la peau « qui « succèdent aux fièvres », il faut examiner attentivement la nature des excrétions, « des « vomissemens et des déjections. » Si ces dernières sont bilieuses, la constitution par-

ticipe à l'état morbifique externe, « et exige « un régime particulier » ; si, au contraire, elles ne diffèrent pas de celles de ceux qui jouissent d'une parfaite santé, on peut sans danger donner des alimens au malade « et se « borner aux remèdes externes. »

16. Aucun exercice violent ne convient aux malades astreints à un régime sévère.

« Hippocrate a ici en vue un médecin célè- « bre de son temps, Hérodicus, qui exténuoit « les fébricitans par des exercices forcés, et « les laissoit mourir de faim. Ce médecin a « encore aujourd'hui quelques imitateurs qui « ne balancent pas à prescrire des exercices « violens à des malades astreints à un régime; « et à leur permettre de s'exposer à l'air les « jours même de purgation, sans réfléchir « aux accidens que peut produire l'action de « l'air sur la surface du corps d'individus « devenus, en raison de leur foiblesse, ex- « trêmement sensibles aux moindres impres- « sions de chaud ou de froid. »

17. Tout excès de nourriture est une cause de maladie. La méthode curative est alors aisée à saisir.

18. Les alimens fort nourrissans et faciles à digérer, favorisent toutes les sécrétions.

19. Le prognostic de la guérison ou de la mort n'est pas toujours certain dans les maladies aiguës.

20. La liberté habituelle du ventre, partilière aux jeunes gens, est, avec l'âge, remplacée par la constipation. Le contraire arrive aux adultes qui ont été resserrés dans leur jeunesse.

21. Le vin pur est le remède de la boulimie, « de la faim excessive. »

22. Les évacuans guérissent les maladies causées par la pléthore, et les restaurans celles qui succèdent aux évacuations excessives. On doit de même dans tout autre cas opposer les contraires aux contraires.

23. Le terme commun des maladies aiguës est de quatorze jours. « La marche de ces « maladies se connoîtra, en divisant chaque « semaine en deux parties, et en remarquant « les changemens qui arrivent à chaque « quartenaire, ou le quatrième jour de cha- « que semaine. Ainsi : »

24. Le quatrième jour est indicatif de ce qui doit arriver le septième ; le huitième étant le premier jour de la deuxième semaine, le onzième, qui est le quatrième de

tte même semaine, devient indicatif « du quatorzième » : le dix-septième est de même dicatif « du vingtième », parce qu'il est quatrième jour de la troisième semaine ui commence le quatorzième, et le septième : la même semaine, à compter du onzième.

25. Les fièvres quartes d'été sont en général e courte durée : celles d'automne sont lonues, surtout lorsqu'elles commencent aux pproches de l'hiver.

26. Les convulsions qui précèdent la fièe, sont moins dangereuses que celles qui i succèdent.

27. Méfiez-vous du mieux que vous n'êtes s fondé à espérer « qui survient tout à coup dans une maladie grave, sans avoir été précédé d'aucune évacuation critique, ni de signes de coction » : ne soyez pas on plus fort effrayé des symptômes fâcheux du délire, de la difficulté de respirer, et des violens redoublemens » qui surviennent ontre votre attente, « lorsqu'il s'est manifesté des signes de coction » ; la plupart : ces symptômes ne sont pas de longue urée ; ils disparoissent promptement. « C'est dans ces cas que le médecin montre par sa

« tranquillité combien il est supérieur au
« vulgaire. »

28. Il est également fâcheux dans une fièvre qui ne paroît pas bien forte, de voir les malades conserver plus d'embonpoint ou maigrir plus qu'on ne devoit s'y attendre d'après la nature de la maladie; « l'un in-« dique la longueur de la fièvre, et l'autre « la foiblesse. »

29. N'employez jamais de médicamens actifs dans une maladie aiguë, que les premiers jours; il vaut mieux rester dans l'inaction quand elle est dans toute sa vigueur.

30. Tous les symptômes des maladies aiguës sont plus modérés « et plus aisés à dé-« truire » quand ces maladies commencent, ou quand elles approchent de leur fin; ils s'aggravent lorsqu'elles avancent vers leur plus haut période.

31. Tout convalescent qui mange beaucoup sans gagner ni force, ni embonpoint, est dans un état fâcheux.

32. Ceux qui, avant d'être parfaitement rétablis d'une maladie, mangent bien sans reprendre de forces, ni d'embonpoint, finissent en général par perdre l'apétit « et re-

tombent » ; ceux, au contraire, qui obser-
ent d'abord un régime très-sévère, rega-
ıent ensuite de l'appétit et se rétablissent
us facilement.

33. Il est avantageux, dans toutes les ma-
dies, de conserver l'intégrité des facultés
ıtellectuelles, et de prendre avec plaisir les
imens : le contraire est de mauvais au-
ure.

34. Les maladies analogues au tempéra-
ent, à l'âge, à l'habitude du corps et à la
ison, sont moins dangereuses que celles
ui sont étrangères à chacune de ces circons-
nces. « Ainsi, la fièvre ardente est moins
funeste aux jeunes gens pleins de force
et de vigueur, qu'à ceux qui sont glacés
par la vieillesse. Mais il ne faut pas con-
fondre le tempérament avec la conforma-
tion naturelle ou acquise ; la phthisie, par
exemple, qui dépend de la mauvaise con-
formation de la poitrine, est toujours mor-
telle : il en est de même des catarrhes qui
attaquent les vieillards épuisés par l'âge. »

35. Il est avantageux, dans toutes les ma-
adies, de ne pas trouver les hypocondres
t la région hypogastrique dénués de chair.

La maigreur extrême de ces parties et leur fonte totale sont des signes fâcheux : l'usage des purgatifs est alors dangereux.

36. Les purgatifs « donnés à contre-temps » ainsi que les alimens de mauvaise qualité, abattent promptement les individus les mieux constitués.

37. Les purgatifs tourmentent vivement les hommes les plus forts.

38. Les alimens et les boissons d'une qualité un peu inférieure, méritent la préférence sur ceux qui sont d'une meilleure qualité, lorsque le malade trouve les premiers plus agréables, et a de la répugnance pour les autres.

39. Les vieillards « sobres » sont en général moins sujets à être malades que les jeunes gens ; mais lorsque les maladies dont ils sont attaqués se prolongent, elles ne les quittent communément qu'au tombeau.

40. Les catarrhes de la gorge et de la membrane interne du nez ne guérissent pas chez les vieillards décrépits.

41. Ceux qui « dans le cours des maladies « chroniques, telles que les palpitations de « cœur, la phthisie et autres », tombent

équemment dans de fortes syncopes, sans qu'aucune cause externe évidente y ait donné lieu « telle qu'une odeur désagréable ou une nouvelle fâcheuse », périssent dans le moment qu'on s'y attend le moins.

42. Toute forte apoplexie est incurable : la plus légère « celle dans laquelle la respiration conserve une certaine régularité » ne se guérit que difficilement.

43. Les malades pris d'un violent étranglement et qui sont d'une faiblesse extrême, chez lesquels on aperçoit cependant encore quelques signes de vie, n'échappent pas à la mort quand il s'amasse de l'écume autour de leur bouche. « Ces symptômes s'observent particulièrement chez ceux qui sont terrassés tout à coup par de vives affections de l'ame, telle que la terreur ; l'horreur des liquides s'y réunit communément : cette réunion constitue une espèce d'agonie, que quelques médecins ont considérée, sans fondement, comme une maladie particulière qu'ils ont désignée sous le nom d'Hydrophobie. »

44. Ceux qui sont naturellement fort gras, meurent plus jeunes que les personnes maigres.

45. Les maladies convulsives des enfans

cèdent particulièrement au changement d'âge, de saison, de climat et de manière de vivre.

46. Lorsque deux douleurs se sont fixées en même temps sur deux parties différentes, la plus vive amortit l'autre.

47. Lorsque la suppuration commence à s'établir, les douleurs « de la partie af« fectée » et la fièvre se font sentir avec plus de force, que quand la suppuration est complétement formée.

48. Dès qu'on commence à se sentir fatigué d'un exercice du corps, il suffit de le cesser, pour dissiper à l'instant le sentiment de lassitude. « Il est en conséquence aisé de « distinguer cette lassitude de celle qui « vient spontanément, et qui est l'indice « d'une maladie prochaine. »

49. Les hommes habitués depuis long-temps à certains travaux, supportent mieux, quoique foibles et avancés en âge, ces mêmes travaux, que ne pourroient le faire des jeunes gens remplis de vigueur qui n'en ont pas l'habitude.

50. En général, les choses passées depuis long-temps en habitude, sont plus aisées à supporter, quelque pénibles qu'elles soient,

que celles auxquelles on n'est pas accoutumé. « Ainsi, un long sommeil, le défaut d'exercice, les alimens succulens, la tranquillité de l'esprit, deviennent souvent nuisibles aux hommes habitués depuis l'enfance à veiller, à supporter les travaux les plus rudes, à vivre avec une sobriété extrême, et à être tourmentés par les affaires les plus sérieuses. » Il faut donc rompre de temps en temps ses anciennes habitudes.

51. Les évacuations et les réplétions subites et excessives sont dangereuses. Il en est de même de l'application soudaine du froid ou du chaud, de tout mouvement violent et extraordinaire du corps; car la nature a horreur des extrêmes : tout changement insensible, au contraire, est sans danger, lors même qu'il s'agit de renoncer à une ancienne habitude. « L'aliment le plus léger fait souvent périr des animaux qui ont souffert plusieurs jours de la faim. Une chaleur modérée produit des symptômes mortels sur ceux qui ont été exposés à un froid excessif. »

52 Lorsque vous vous dirigez « dans le traitement d'une maladie » d'après l'indi-

cation que vous jugez véritable, et que vous n'obtenez pas le succès que vous devez raisonnablement en attendre, ne changez pas de méthode tant que votre première indica-cation subsiste.

53. Les jeunes gens qui ont le ventre libre, se portent en général mieux que ceux qui sont habituellement constipés ; mais ils ne jouissent pas d'une aussi bonne santé dans leur vieillesse, parce que, comunément, leur ventre se resserre avec l'âge.

54. Une grande taille donne à la jeunesse un air noble et agréable ; mais elle devient incommode et même moins agréable qu'une taille médiocre, lorsqu'on avance en âge.

SECTION IIIe.

Observations préliminaires.

Cette section nous offre le tableau des effets que produisent les variations de l'atmosphère sur le corps humain, et nous indique les maladies particulières aux différens âges; aucune ne présente un intérêt plus vif, et ne nous donne une plus grande idée du génie observateur d'Hippocrate. Il est étonnant que, dès l'aurore de l'art de guérir, quoique privé des secours nombreux dont la physique s'est enrichie depuis, il nous ait exposé avec tant de précision et de vérité une grande partie des lois immuables auxquelles est assujéti le corps de l'homme. On a peu ajouté à ce qu'il nous a dit des effets des intempéries de l'atmosphère; toutes les tentatives qu'on a faites depuis ont confirmé ses observations.

Les philosophes les plus illustres de l'antiquité, convaincus que l'action des qualités sensibles de l'air, telles que la chaleur et le froid, la sécheresse et l'humidité, étoit insuffisante pour rendre raison des effets admirables que ce fluide produit sans cesse sur tous les êtres, l'ont considéré comme le véhicule des émanations de l'âme qui vivifie l'univers. Ils pensoient que ces émanations péné-

troient, non-seulement par les poumons, mais par les pores de la peau; que, suivant leur degré de pureté, elles augmentoient ou diminuoient l'action de la chaleur innée, dont dépendoit la santé. La plupart des observateurs les plus attentifs de la nature, parmi les modernes, dirigés dans leurs recherches par ces mêmes idées, ont reconnu dans l'air des agens invisibles qui jouissent de la plus grande activité : tels sont le calorique, l'oxygène et le fluide électrique. Déjà, ils ont heureusement expliqué quantité de phénomènes dont les causes nous étoient restées jusqu'ici inconnues; ils nous ont dévoilé une partie des mystères de la nature. Nous avons lieu d'espérer les plus grands succès de leurs tentatives; bientôt ils nous expliqueront d'une manière plus satisfaisante qu'on ne la fait jusqu'ici, pourquoi, par exemple, certains vents enlèvent tout à coup une partie de la force vitale ou de l'excitabilité, à la plupart des habitans d'une même contrée, et les jettent dans un tel état d'anéantissement, qu'ils deviennent incapables d'exercer les fonctions auxquelles ils sont accoutumés.

La recherche de ces causes m'éloigneroit absolument de mon objet. Je me bornerai à inviter tout médecin à faire une attention particulière aux différens effets que produit l'humidité, dans les

terrains bas, sur les individus affoiblis par une cause quelconque : chez les uns, surtout lorsqu'elle est réunie au froid, elle ralentit médiocrement l'excitabilité ; il en résulte une espèce d'affection catarrhale, un mal de tête avec inertie des glandes muqueuses : mais ces glandes reprennent au bout de peu de jours leur action, et la maladie se termine par une sécrétion plus ou moins abondante de mucus ; chez d'autres, l'excitabilité est épuisée, les viscères les plus essentiels à la vie tombent dans un état d'inertie, il s'établit dans tous les organes une nouvelle série d'action, la circulation est presque anéantie dans les capillaires ; les gros vaisseaux ne pouvant plus y déposer une partie du liquide qu'ils charient, se trouvent surchargés d'un stimulus étranger, réagissent avec une force extraordinaire, la fièvre s'allume, etc.

Ces effets sont surtout sensibles lorsque l'humidité agit sur des individus affoiblis par les grandes chaleurs : c'est alors que l'on voit combien est grande la sympathie des capillaires cutanés avec les viscères internes. L'inertie de ces capillaires porte le trouble dans tous ces viscères ; elle détermine les vomissemens, les diarrhées et les fièvres intermittentes dont le foie ou la rate sont le principal foyer. Le concours de la chaleur et de l'humidité, le fléau le plus terrible pour l'espèce

humaine, est absolument nécessaire pour déterminer ces fièvres; la chaleur seule, ni le froid, ne suffisent pas. Elles sont rares dans les climats fort chauds et fort froids; elles sont au contraire fréquemment endémiques dans les latitudes chaudes et humides pendant les saisons les plus tempérées; mais dans les saisons très-chaudes et très-pluvieuses, ces mêmes fièvres sont des plus dangereuses, et elles se changent fréquemment en intermittentes, qui diffèrent peu des continues. La fréquence des redoublemens et la longueur des paroxysmes sont proportionnés au degré de chaleur et d'humidité. Plus la chaleur est forte, plus ces fièvres sont dangereuses: elles deviennent au contraire moins funestes lorsque l'air commence à se refroidir. Les intermittentes sont en général plus rares et plus aisées à guérir lorsque l'été vient tard et est tempéré par des pluies et des vents fréquens, ou lorsque les froids de l'automne commencent de bonne heure.

Heureusement l'homme prudent et tempéré peut se mettre à l'abri de ces épidémies terribles, en évitant tout ce qui peut contribuer à affoiblir l'économie animale: tels sont l'excès ou le défaut de nourriture, l'abus des liqueurs fermentées, et surtout de l'eau-de-vie, les exercices violens, ainsi que l'inaction absolue, le défaut de vêtemens, les

vives émotions de l'ame, les longues veilles, l'usage des ragoûts épicés, l'abus des bains froids ou chauds, et même de certains alimens, tels que le porc et le poisson. Il est surtout essentiel d'éviter de s'exposer à l'air le soir et de se coucher de bonne heure.

SECTION TROISIÈME.

. Il n'existe pas de causes plus puissantes
e maladies que les intempéries des saisons,
t que les grandes variations du froid au
haud, et des autres qualités sensibles de
air « telles que la sécheresse et l'humidité » dans la même saison. « Ces changemens sont funestes dans les pays marécageux. Malheur à celui qui reste exposé à l'air, surtout dans les forêts, lorsqu'un jour chaud est suivi d'une nuit froide et humide. Les variations subites des saisons ne sont pas moins funestes. On voit régner des fièvres du plus mauvais genre, dans les automnes chauds et humides qui succèdent à un été sec et chaud. »

2. Certains tempéramens « froids et humides » se portent mieux l'été que l'hiver.
)'autres « chauds et secs » se trouvent
ıieux l'hiver.

3. Il y a des maladies plus ou moins à
raindre suivant la saison : « les maladies inflammatoires règnent dans les temps

« froids et secs ; les affections catarrhales, « dans les temps humides. » La santé des différens âges varie également en raison de la saison, du climat et du genre de vie. « Les « jeunes gens se portent mieux dans les « temps froids, et les vieillards se sentent « ranimés lorsque la chaleur domine. Quant « au régime, tous les alimens échauffans « sont pernicieux aux jeunes gens; et, étant « pris avec modération, ils sont favorables « aux vieillards. »

« Il ne faut pas juger des saisons d'après « leurs dénominations, mais d'après leur « température accidentelle; ainsi : »

4. On doit s'attendre à voir régner les maladies d'automne « les maladies lon- « gues, avec des redoublemens irréguliers, « dont les crises sont difficiles », dans les saisons où il fait tantôt froid et tantôt chaud le même jour.

5. Lorsque le vent du midi domine long-temps, les malades se plaignent d'avoir l'ouïe dur, la vue trouble, la tête pesante, le corps paresseux et dénué de forces : le vent du nord, au contraire, lorsqu'il domine, engendre des toux, des inflamma-

ions aiguës de la gorge, la constipation, le vives douleurs des voies urinaires, accompagnées d'horripilations, « des frissons légers » etc., des douleurs tant internes qu'externes, de la poitrine. « On tâchera de ne pas confondre ces symptômes avec ceux qui dépendent de la maladie principale. Galien, livre II des Crises, observe que l'horripilation est quelque chose de moins que le frisson, mais de plus que le refroidissement; il est autant au-dessus du refroidissement qu'au-dessous du frisson; de manière que l'horripilation étant à une égale distance de ces deux extrêmes, elle tient le milieu entre eux, comme il arrive lorsque deux substances opposées se neutralisent en se mélangeant mutuellement. »

6. Lorsque la température de l'été ressemble à celle du printemps, attendez-vous à des sueurs « critiques » abondantes dans les fièvres « ardentes surtout ».

7. Les fièvres qui règnent pendant les grandes sécheresses sont de courte durée et accompagnées de symptômes graves; et elles continuent ainsi une grande partie des années sèches; car les maladies sont en général

analogues à la constitution de l'air qui domine dans le cours de l'année.

8. Lorsque les saisons suivent un ordre constant et régulier dans leurs changemens successifs de température « que la chaleur, « le froid, la sécheresse et l'humidité sur- « viennent dans les temps convenables et ne « sont pas excessifs », les maladies sont bénignes et régulières; leurs crises sont faciles et heureuses. Au contraire, dans les saisons inconstantes et variables, les maladies ne suivent aucune marche régulière; les crises sont imparfaites et accompagnées de symptômes fâcheux. « Les malades succom- « bent les premiers jours ou sont sujets à « des rechutes, surtout l'automne, où la « température de l'air varie singulièrement « le même jour. »

9. Les maladies « épidémiques » d'automne parcourent rapidement leurs périodes, et sont la plupart mortelles. Le printemps est très-sain et engendre peu de maladies mortelles « en raison de sa régularité et de la « douceur de sa température ».

10. L'automne est funeste aux phthisiques.

11. L'intempérie des saisons engendre dif-

férens genres de maladies. Quand à un hiver sec, pendant lequel le vent du nord a dominé, il succède un printemps pluvieux, sans cesse échauffé par le vent du midi, il règne nécessairement dans le cours de l'été suivant, des fièvres aiguës, des ophthalmies et des dyssenteries, surtout parmi les femmes et parmi les hommes d'un tempérament humide.

12. Lorsqu'un hiver pluvieux et doux, pendant lequel domine le vent du midi, précède un printemps sec, sans cesse rafraîchi par le vent du nord, la plus légère cause fait avorter les femmes qui doivent accoucher pendant cette dernière saison; celles qui vont à terme engendrent des enfans foibles et cacochymes qui périssent au bout de peu de jours, ou qui restent languissans et accablés d'infirmités. Les adultes sont alors attaqués de dyssenteries et d'ophthalmies sèches, et les vieillards sont frappés de catarrhes qui les suffoquent tout à coup.

13. Quand l'été est sec et continuellement refroidi par le vent du nord; que l'automne suivant est pluvieux et échauffé par le vent du midi, on doit s'attendre qu'il régnera, dans le cours de l'hiver suivant, de vio-

lens maux de tête, des toux, des catarrhes de la gorge et du nez, et quelques phthisies.

14. Mais un automne sec et refroidi par le vent du nord « succédant à un été tel que « celui que nous venons de décrire » est favorable aux hommes d'un tempérament humide et aux femmes; les autres hommes seront alors sujets à des ophthalmies sèches, à des fièvres aiguës, et même à quelques fièvres de longue durée : certains individus tomberont dans la mélancholie.

15. Les années pendant lesquelles domine la sécheresse, sont en général plus saines, et engendrent moins de maladies mortelles que les années pluvieuses.

16. Les maladies les plus communes dans les saisons pluvieuses, sont des fièvres qui se prolongent au-delà du quatorzième jour « telles que les intermittentes, les rémit-« tentes et plusieurs fièvres de mauvais « genre »; des dévoiemens, des ulcérations putrides, des épilepsies, des apoplexies et des angines. On voit au contraire dans les temps secs, des marasmes, des ophthalmies, des inflammations des articulations, des stranguries et de vives douleurs des

ntestins, accompagnées de déjections sanguinolantes.

17. Les constitutions de l'atmosphère pendant lesquelles le vent du nord domine continuellement, resserrent et fortifient le corps, favorisent les mouvemens musculaires, donnent une plus belle couleur à la peau et rendent l'ouïe plus fin ; elles dessèchent les cavités internes, « dissipent les catarrhes et les diarrhées » ; elles causent des cuissons dans les yeux ; et s'il existe quelque douleur ancienne de poitrine, elles la rendent plus vive : le vent du midi, au contraire, relâche, affoiblit et surcharge le corps d'humidité ; il rend l'ouïe dur et la tête pesante ; il cause des vertiges, de la gêne dans les mouvemens musculaires et rend le ventre libre.

18. Les saisons produisent des effets différens selon l'âge de chaque individu. Les enfans, ainsi que ceux qui sont le moins éloignés de l'enfance, se trouvent très-bien et jouissent de la meilleure santé pendant le printemps et le commencement de l'été : les vieillards éprouvent les mêmes avantages pendant le cours de l'été et à l'entrée

de l'automne; mais les personnes qui sor entre ces deux âges, supportent mieux l reste de l'automne et le froid de l'hive suivant.

19. Toutes les maladies peuvent se mon trer dans les diverses saisons de l'année. mais quelques-unes d'entre elles sont plu communes et plus graves dans certaines sai sons que dans d'autres.

20. Par exemple, les maladies particu lières au printemps sont : différens genre de folies furieuses, sans fièvre, des affec tions mélancholiques, des maladies convul sives, des épilepsies, des hémorragies, de angines, des catarrhes de la gorge et de l membaaue pituitaire, des toux, différente espèces de gales, des dartres vives ou fa rineuses, une multitude d'exanthêmes suivi de suppuration, des phlegmons et des dou leurs inflammatoires des articulations.

21. L'été engendre plusieurs des affection précédentes, et en outre des fièvres tan continues qu'ardentes, et un grand nombr de tierces, des vomissemens, des diarrhées des ophthalmies, de vives douleurs d'oreilles des inflammations de la bouche, suivies d'ul

cères rebelles, des ulcérations putrides des parties de la génération, et diverses éruptions de la peau à la suite des sueurs excessives.

« Les inflammations des parties qui abondent en glandes muqueuses, sont plus communes dans les étés secs et chauds que dans toute autre saison de l'année, parce que l'air enlève une quantité excessive du liquide qui sert à lubrifier ces parties; elles en deviennent en conséquence plus irritables et plus sujettes à s'enflammer, lorsque le froid succède surtout à la chaleur : ces inflammations s'étendent avec une rapidité étonnante en raison de de la mollesse du tissu des parties, et elles se terminent par des ulcères difficiles à guérir, parce que l'humeur qui en suinte acquiert une nouvelle activité par le contact de l'air. »

« Ces maladies, celles de la génération surtout, ont été de tout temps très-communes dans les pays chauds; leurs progrès ont toujours été fort rapides; elles résistent à toutes les ressources de l'art, et quantité d'individus n'en réchappent qu'après avoir perdu les organes qui sont le siége du mal. C'est

« pour prévenir ces ulcères terribles que
« l'usage de la circoncision a été générale-
« ment adopté de temps immémorial chez
« les Orientaux. »

« La même constitution de l'air détermine
« une multitude de maladies de la peau chez
« ceux qui sont épuisés par l'excès de cha-
« leur, et dont les absorbans se trouvent
« dans un état d'inertie ; l'humeur de la
« transpiration, en séjournant sur la peau,
« doit nécessairement l'irriter, donner nais-
« sance à des pustules inflammatoires, et
« autres affections plus ou moins graves
« dont j'ai tracé l'histoire dans les Commen-
« taires que j'ai ajoutés au Traité des mala-
« dies vénér. de Bell., v. 2, page 44. »

22. L'automne produit une partie des maladies particulières à l'été, et, de plus, des fièvres quartes et des fièvres dont les accès ne suivent aucun ordre régulier ; il produit aussi des engorgemens de la rate, des hydropisies, des phthisies, des stranguries, des lienteries, de vives douleurs des intestins, accompagnées de déjections sanguinolentes, des sciatiques, des angines, des asthmes, des coliques terribles, des folies

urieuses sans fièvre, et des affections mélancholiques.

« La sciatique est une douleur qui se fait sentir avec plus ou moins d'intensité le long du bassin et de la hanche, suivant son siége: elle peut résider dans l'expension tendineuse qui recouvre les muscles de la cuisse; alors elle est fort étendue et supportable ; elle est au contraire extrêmement aiguë et vive ; et accompagnée d'un sentiment d'engourdissement, lorsqu'elle est fixée dans la membrane même qui recouvre le nerf sciatique; enfin elle est profonde et vive lorsque le ligament capsulaire est attaqué. »

23. Les maladies propres à l'hiver sont : les leurésies, les péripneumonies, les catarrhes e la gorge et de la membrane pituitaire, les ux, les douleurs tant internes qu'externes de poitrine, les affections des lombes, les céhalagies, les vertiges et les apoplexies.

24. Chaque âge a ses maladies : les nouau-nés ont des ulcères superficiels dans bouche, des vomissemens, des toux, des somnies, des frayeurs nocturnes, des inmmations du nombril, des suintemens tour des oreilles.

25. Les enfans les plus replets, ainsi qu ceux qui ont le ventre resserré, sont en général tourmentés d'ardeur et de démangeaisoı des gencives, de fièvres de courte durée de convulsions et de diarrhées.

26. On observe chez ceux qui sont plu avancés en âge, des inflammations lente de la membrane qui recouvre les parties internes de la gorge et même des muscles qu sont au-dessous; les vertèbres du col son repoussées de dedans en dehors, « leur têt « est enfoncée entre les épaules »; leur respiration est continuellement gênée; ils sont en outre sujets au calcul de la vessie, au lombrics, aux ascarides, à des excroissances de chair soutenues par un long col, à des tumeurs saillantes autour des oreilles, à des engorgemens des glandes sous-maxillaires et à quantité d'autres tumeurs.

27. Ceux qui approchent de l'âge de la puberté sont non-seulement attaqués de la plupart des maladies dont nous venons de faire l'énumération, mais en outre de fièvres plus longues et d'hémorragies du nez.

28. La plupart des maladies chroniques des enfans se terminent, ou en quarante

ours, ou en sept mois, ou en sept ans, ou
ux approches de la puberté: celles qui sub-
istent dans l'adolescence, ou malgré l'érup-
ion des règles chez les jeunes filles, sont
ommunément incurables.

29. Les jeunes gens qui ont passé le temps
e l'adolescence, sont sujets au crache-
ent de sang, à la phthisie, aux fièvres
rdentes, à l'épilepsie et à d'autres mala-
ies; mais particulièrement à celles dont je
iens de faire l'énumération.

30. Les maladies les plus communes, lors-
ue la jeunesse est passée « depuis trente-
cinq jusqu'à quarante-cinq ans », sont: une
ifficulté habituelle de respirer, la pleurésie,
 péripneumonie, des fièvres comateuses, la
hrénésie, la fièvre ardente, les diarrhées
hroniques, le cholera-morbus « ou des éva-
cuations abondantes de bile par haut et
par bas, avec fièvre et douleur », les dyssen-
ries, la lientérie « ou des évacuations d'ali-
mens non digérés immédiatement après les
avoir pris », et des hémorrhoïdes.

31. Les vieillards sont sujets à des diffi-
ultés habituelles de respirer plus fortes que
iez les adultes, à des catarrhes accom-

pagnés de toux pénibles, à diverses maladies très-douloureuses des voies urinaires, à des douleurs chroniques des articulations, à la néphrétique, aux vertiges, à l'apoplexie, à un état de langueur et de foiblesse générale, à des démangeaisons insupportables de tout le corps, à des insomnies, à de fréquens dévoiemens; leurs yeux sont larmoyans, et leur nez est continuellement humide; ils voient difficilement de près; ils sont attaqués de cataracte et de dureté de l'ouïe.

SECTION IV[e].

Observations sur les fièvres hémitritées ou demi-tierces, tritéophyes ou tertiainaires des anciens.

L'APHORISME 43 de cette section est inintelligible pour ceux qui n'ont aucune idée de la manière dont Hippocrate divisoit les fièvres ; ce qui m'oblige d'entrer ici dans des détails qui pourront contribuer à éclaircir sa doctrine.

Hippocrate compare entre elles, dans l'aphorisme dont il s'agit, les fièvres tant continues qu'intermittentes qui ont un redoublement le troisième jour, et il déclare que les premières sont dangereuses. Prétendre, avec quelques commentateurs, que ces fièvres, qui ont un redoublement le troisième jour, sont de véritables fièvres tierces, c'est lui faire dire une chose absurde, puisqu'il ajoute que toutes les fièvres qui ont une intermission sont sans danger. Il est donc évident qu'il désigne ici l'Hémitritée ; elle est la seule fièvre continue qui ait des redoublemens le troisième jour.

Hippocrate, comme l'observe Galien, s'arrêtoit peu aux distinctions subtiles des mots ; il donnoit indistinctement le nom de continues, tantôt aux fièvres qui n'éprouvent aucun changement sensible dans le cours de leurs paroxysmes, et qu'on a depuis

appelées Continentes ; tantôt à celles qui avoient des intermissions marquées. Il n'a pas été plus constant à l'égard de la dénomination des intermittentes ; il a souvent désigné sous ce nom les fièvres continues comparées aux continentes : il faut en conséquence, pour l'entendre, s'arrêter en général plutôt aux faits qu'il rapporte, qu'à la stricte signification des termes dont il se sert.

La fièvre hémitritée ou demi-tierce a été désignée ainsi, en raison de la ressemblance de son type avec celui des tierces intermittentes. De même que les anciens honoroient du surnom de demi-dieux, les héros qui leur paroissoient le plus approcher des dieux par leurs rares qualités, quoiqu'il fût reconnu que les uns et les autres étoient d'une nature différente : ainsi la fièvre tierce constitue un genre particulier de fièvre qui n'a d'autre rapport avec l'hémitritée ou la demi-tierce d'Hippocrate, qu'une partie de son type. Aucune ne mérite plus d'attention. Tous les symptômes les plus pernicieux des autres fièvres s'y trouvent en quelque sorte réunis.

Hippocrate ne comprend sous le nom d'hémitritée que les fièvres continentes qui ont un redoublement le troisième jour ; mais ensuite on a étendu la signification de ce terme à toutes les fièvres de mauvais genre, que quelques médecins de nos jours appellent Ataxiques, Adynamiques, etc. Galien se plaint amèrement de la confusion que les jeunes

médecins de son temps avoient introduite par leurs nouvelles dénominations. Les tentatives que l'on a faites depuis, il faut l'avouer, loin de diminuer cette confusion, paroissent en quelque sorte l'avoir augmentée, puisque les termes qu'on a voulu introduire nous font perdre l'idée du type de la fièvre qui doit nous servir de boussole dans le prognostic.

Les observateurs anciens les plus recommandables par leur exactitude et par leur précision dans la division des fièvres, ont admis deux hémitritées, l'une exquise, l'autre simple : dans la première, les vomissemens et les déjections sont tantôt bilieux, tantôt muqueux ; dans la deuxième, ils sont constamment bilieux ou muqueux. D'où ces médecins concluoient que dans l'une de ces fièvres, la bile est en même quantité que le mucus, et que l'autre espèce est entretenue par la bile ou le mucus seul.

On n'observe jamais de rémission dans l'hémitritée exquise : elle a dès le premier jour des redoublemens terribles, et le lendemain un accès simple. La période entière ou l'intervalle que laissent entre eux les paroxysmes de cette fièvre est en général de quarante huit heures ; elle ne diffère pas de la grande hémitritée d'Agathinus; car ce médecin désignoit sous le nom d'hémitritées toutes les fièvres tierces prolongées, et il les distinguoit en Grande, Moyenne et Petite, selon la longueur de leurs accès.

Cette fièvre produit des cardialgies fréquentes ;

elle jette dans un sommeil léthargique : le malade est pendant le jour dans un état apoplectique, il éprouve des syncopes presque continuelles, la langue est sèche et l'abattement est extrême, toutes les parties internes sont vivement affectées ; elle se distingue de la fièvre ardente en ce que, dans cette dernière, le nouvel accès commence constamment le deuxième jour, et ce jour la fièvre parvient à son plus haut degré de vigueur.

L'hémitritée d'Hippocrate (livre 1er, épid., texte 24) s'annonce par un sentiment d'horripilation ; elle parcourt ses périodes avec plus ou moins de rapidité. Ses redoublemens ne sont jamais alternativement égaux en force à celui du premier jour ; ils s'accroissent toujours et deviennent plus violens jusqu'à ce que la maladie soit parvenue à son plus haut période. Elle est en général mortelle.

Galien tente tout pour désabuser ceux qui rangent cette fièvre dans la classe des intermittentes. Pour en rendre le diagnostic et le prognostic plus faciles, il expose la méthode qu'il croit qu'on doit suivre dans la division des fièvres tierces ; il en admet trois espèces, d'après la durée de leurs accès. Il appelle tierce Exquise, celle qui s'annonce par un frisson suivi de vomissemens bilieux, et qui, après s'être terminée au bout de douze heures par des déjections bilieuses, laisse le ma-

lade dans un état parfait de santé. Il désigne sous le nom de tierce Simple, celle qui s'annonce par les mêmes symptômes que la précédente, et dont l'accès se prolonge au-delà de douze heures, sans excéder cependant en longueur l'intervalle d'apyrexie. Il met au rang des tierces prolongées toutes celles dont l'intermission est courte ; il leur refuse le nom de Petites Hémitritées qu'Agathinus veut leur donner. Comme ces fièvres varient infiniment quant à leur longueur, et que plusieurs approchent de l'hémitritée par leur type et par la constitution de l'air qui les engendre, il donne avec la plus grande exactitude les signes auxquels on peut les reconnoître, et il caractérise par un nom particulier les plus terribles de toutes, après l'hémitritée.

Il désigne avec Hippocrate sous le nom de Tritéophyes ou Tertiainaires, les fièvres qui ont simplement un redoublement tous les trois jours ; on en trouve une excellente description liv. 1er, épid. const. 1, tetx. 25. « Ces fièvres, dit Hippocrate, « régnèrent dans les constitutions froides et hu- « mides ; elles avoient une rémission peu sensible « un jour et un paroxysme très-violent le lende- « main. Aucune des fièvres qui régnèrent dans le « même temps ne furent ni plus fortes, ni plus « longues, ni accompagnées d'accidens plus graves.

« Après s'être annoncées d'une manière bénigne, « elles s'accroissoient sans cesse ; elles redoubloient « et elles devenoient des plus graves les jours cri- « tiques ; elles se modéroient ensuite. Après une « rémission légère, elles reprenoient plus de force, « et elles offroient en général les symptômes les « plus alarmans les jours critiques. Il survenoit dans « toutes les fièvres de cette constitution des frissons « irréguliers qui n'observoient aucun ordre ; mais « ces frissons étoient extrêmement foibles et rares « dans la tertiainaire, et beaucoup plus sensibles « dans les autres fièvres. »

Galien observe, dans son Commentaire sur le texte du livre cité, que la tritéophye ou tertiainaire approche beaucoup de l'hémitritée proprement dite, qui est très-commune à Rome ; mais elle en diffère essentiellement en ce qu'elle n'a pas de paroxysme de deux jours l'un, et qu'elle subsiste sans redoublement avec des frissons foibles et rares qui lui ont fait donner le nom de Tritéophye ou de tertiainaire. Le propre de cette fièvre est de s'aggraver les jours critiques, de se modérer un peu, et de se manifester ensuite avec plus de force. Hippocrate ajoute de plus, que les malades n'étoient guère tourmentés d'insomnie ; et que quand elle avoit lieu, elle étoit bientôt remplacée par l'affection comateuse. Le bas-ventre étoit beaucoup

plus vivement affecté ; et les déjections étoient infiniment plus mauvaises dans la tertiainaire que dans les autres fièvres.

Le danger est extrême dans l'hémitritée lorsque le premier accès s'annonce par une foiblesse considérable, par l'anéantissement des fonctions animales et autres symptômes graves. Alors elle prend, après un ou deux paroxymes modérés, le type de continue ; et lorsqu'on ne peut pas l'arrêter sur-le-champ, elle donne la mort l'un des deux paroxymes suivans. On a même vu quelquefois, lorsque cette fièvre étoit épidémique, des personnes qui paroissoient jouir de la meilleure santé en être tout à coup prises, ne se plaindre après le premier accès d'aucun malaise, n'éprouver aucune gêne de la respiration, continuer à vaquer comme de coutume à leurs affaires, et néanmoins être enlevées au deuxième accès.

On peut cependant en général prévoir le danger en faisant attention à l'irrégularité du retour des accès ; c'est un signe funeste quand le deuxième accès, par exemple, au lieu de revenir à midi, comme le premier, paroît dès le matin. Plus les accès sont réitérés, plus ils se prolongent, et plus les symptômes qui les accompagnent, tels que les anxiétés et la gêne de la respiration, sont graves. Il survient souvent des vomissemens bilieux ou des nausées continuelles et insupportables auxquelles

succède une chaleur ardente, accompagnée d'une grande sécheresse de la peau et de la langue, et d'une altération extrême. Les boissons données, même en grande quantité, augmentent les anxiétés, sans éteindre la soif. Les sueurs abondantes ne produisent aucun soulagement; elles abrègent uniquement l'accès, mais la douleur de tête et les malaises se prolongent jusqu'au milieu de la nuit. Lorsque les symptômes les plus graves semblent se modérer dans le cours du troisième jour, ils redoublent le soir d'une manière effrayante, la nuit est très-agitée : dès la pointe du jour, il paroît un nouveau paroxysme, qui tantôt est plus fort les jours pairs, et d'autrefois les jours impairs; souvent il devient moins long et change d'heure : mais il est toujours semblable de deux jours l'un, lors même que les accès s'étant prolongés, la fièvre paroît plutôt continente que rémittente.

On doit espérer que la maladie se terminera heureusement, lorsque, dès le septième jour, il survient des vomissemens et une diarrhée de matières bilieuses, ou bien lorsque les malades rendent une grande quantité d'urines rouges, et que la fièvre prend le véritable type tierce. Lorsque passé le septième jour, il ne s'est manifesté aucune évacuation de ce genre, et que les urines sont crues et en petite quantité, la maladie prend alors le type de continue du plus mauvais genre; les frissons et

les tremblemens qui précèdent les paroxysmes sont remplacés par une sécheresse et une chaleur insupportables, l'affection comateuse et le délire se réunissent à tous les symptômes précédens, le malade périt de phrénésie le neuvième, le onzième ou le treizième jour, ou il est pris le quatorzième d'un tétanos qui se termine le vingtième par la mort. Tantôt il survient une dyssenterie accompagnée de signes de putridité, qui n'est pas moins funeste : d'autrefois la fièvre dégénère en tierce chronique, surtout chez les femmes et les jeunes gens : ils périssent alors de langueur.

Cette fièvre règne dans tous les climats où la température de l'atmosphère est chaude, humide et variable ; tels sont surtout les pays méridionaux : il ne faut pas néanmoins une très-forte chaleur, mais une humidité extraordinaire pour la produire ; car, dans quelques pays froids et humides, elle est plus commune le printemps, quoique le soleil ne soit pas fort chaud, que dans le cours de l'été. Hippocrate, lib. I, épid., sect. II, nous donne la description d'une constitution fort humide, « à la suite de laquelle, l'automne et aux approches de l'hiver, quantité d'habitans de l'île de Thase furent attaqués d'hémitritée, quoique la chaleur ne fût pas très-forte ». Spigel, dont le Traité de l'hémitritée est un chef-d'œuvre, a également observé que les fièvres de ce genre étoient

épidémiques dans l'Autriche et dans les contrées voisines, les années où les vents cessoient de souffler le matin et de dissiper les vapeurs qui s'étoient élevées de la terre. De là, ajoute-t-il, l'origine d'un proverbe vulgaire en Autriche.: « Austria ventosa, si non ventosa, est venenosa. »

Ces fièvres s'observent aussi très-fréquemment dans les terreins bas et humides des environs de Paris; elles y sont même en quelque sorte sporadiques; car il n'y a guère d'année où je n'en ai observé quelques-unes.

Les miasmes qui s'élèvent des terrains que nous venons d'indiquer, contribuent surtout à rendre ces fièvres contagieuses et mortelles; c'est pourquoi elles attaquent beaucoup plus promptement et plus fréquemment ceux qui habitent les vallées ou les plaines voisines des grands fleuves sujets à inonder les environs; elles épargnent ou elles attaquent plus tard ceux qui vivent sur les collines, et il est rare qu'elles y soient épidémiques.

Il suffit d'entrer l'été, lorsqu'on est fort échauffé, dans des souterrains froids et humides, et d'y rester un certain temps, pour être tout à coup attaqué de cette fièvre; alors ses progrès sont très-rapides; elle enlève les malades en peu de jours. On trouve à l'ouverture des cadavres, non-seulement une portion des intestins sphacélés, mais les poumons extraordinairement gorgés de sang et comme hé-

patisés : ce qui prouve qu'il faut éviter avec le plus grand soin toutes les causes capables de produire une inertie subite des absorbans répandus sur la surface du corps. Cette inertie, quand elle est considérable, se communique, par sympathie, avec une promptitude extrême, aux viscères internes les plus importans ; elle interrompt entièrement leur action ; elle donne sur-le-champ la mort, ou laisse ces viscères dans un état d'atonie incurable : c'est ce qui arrive fréquemment à ceux qui, dans les grandes chaleurs de l'été, se plongent, étant couverts de sueur, dans l'eau froide, surtout à la suite d'un grand repas.

Les alimens de mauvaise qualité et les excès de différens genres, disposent particulièrement à cette fièvre. Hippocrate a observé qu'elle épargnoit encore plus rarement ceux qui étoient affectés de quelques maladies chroniques, de fièvres lentes, par exemple, entretenues par l'obstruction des viscères, ou par la suppression des règles chez les femmes. Spigel, liv. 1er, chap. 11, confirme cette observation : il dit « avoir rarement vu ceux dont les viscères étoient parfaitement sains, être attaqués d'hémitritée. Elle affecte, dit-il, particulièrement ceux qui ont des catarrhes, des obstructions au foie, à la rate ou au mésentère, ainsi que ceux qui ont les poumons foibles. Je ne me rappelle pas, ajoute-t-il, avoir vu aucun cadavre

« de ceux qui sout morts de l'hémitritée, où le
« poumon et le foie ne fussent malades; souvent
« j'ai trouvé en même temps la tête, la rate, les
« reins, le mésentère, les intestins, en grande
« partie enflammés et gangrenés dans quelques
« places, surtout dans l'endroit où l'ileum s'unit
« au colon. J'ai observé en outre que ceux qui
« avoient les viscères bien constitués et qui jouis-
« soient d'un certain embonpoint, étoient devenus
« maigres à la suite de cette fièvre, et avoient
« été attaqués d'obstructions graves des viscères
« dont ils n'avoient guéri que très-difficilement. »

Les observations du célèbre Spigel, confirmées par l'ouverture de plusieurs cadavres, prouvent que les horripilations fréquentes, et les autres symptômes pathognomoniques de l'hémitritée, nous donnent des indices plus certains du désordre des viscères internes et surtout des intestins que l'examen de la région abdominale même, puisqu'elle étoit exempte de douleurs chez la plupart des malades attaqués de cette fièvre, quoiqu'on aie trouvé, après leur mort, plusieurs portions d'intestins gangrenées. Nous ne croyons pas qu'on puisse attribuer cette lésion des viscères internes à une autre cause qu'à l'inertie des absorbans de la surface du corps, qui s'est communiquée par sympathie à ces viscères; on doit rendre raison de la même manière des effets de la fièvre qu'un ancien médecin de Paris a récemment désignée sous le

rem d'Entero-mésentérique ; elle n'est pas moins funeste que l'hémitritée : elle offre les mêmes désordres des parties internes après la mort. Spigel décrit l'état de ces parties avec moins d'exactitude, parce qu'il n'étoit préoccupé d'aucune opinion particulière : d'ailleurs, il y a deux siècles, on négligeoit d'entrer dans quantité de détails anatomiques, dont on fait grand cas aujourd'hui. On ne voit point de différence essentielle dans les symptômes qu'ont éprouvés les malades attaqués de fièvre entéro-mésentérique ou d'hémitritée. La plupart ont été affectés dans le cours du printemps ou de l'été, qui sont les saisons les plus favorables à l'hémitritée. La première ne peut donc pas être mise au nombre des affections qui n'ont pas encore été décrites.

SECTION QUATRIÈME.

1. Purgez les femmes grosses, s'il y a orgasme « ou un grand mouvement dans les « humeurs »; mais ne le faites que depuis le quatrième jusqu'au septième mois au plus tard. L'embryon naissant n'exige pas moins de ménagement que celui qui approche du terme.

2. N'enlevez, par le moyen des purgatifs, que des matières dont l'évacuation spontanée est avantageuse; arrêtez toute évacuation d'une qualité opposée.

3. On juge qu'un purgatif a entraîné les matières qui devoient être évacuées, par le soulagement qu'en ressent le malade.

4. Donnez l'été la préférence aux vomitifs, et l'hiver aux purgatifs.

5. Les purgatifs sont dangereux pendant la canicule, et même à ses approches. « Le lever de la canicule arrivoit chez les anciens vingt-trois jours après le solstice d'été, ou le treize juillet. »

6. Donnez de préférence les vomitifs aux

individus naturellement maigres et aisés à vomir ; mais évitez de le faire l'hiver.

7. Purgez par bas, pourvu que ce ne soit pas l'été, les personnes difficiles à vomir et qui jouissent d'un certain embonpoint.

8. Vous pouvez accorder des purgatifs à ceux qui ont une disposition marquée à la phthisie, mais jamais de vomitifs.

9. Purgez fortement par bas les mélancoliques « parce que la bile noire qui cause « la maladie est difficile à entraîner et prend « cette direction » : conduisez-vous d'après le même principe, dans les cas où l'humeur affecte une direction contraire. « Lorsque la « bile jaune, par exemple, domine, donnez « les vomitifs, parce que cette humeur est « légère et tend naturellement à s'évacuer « par en haut. »

10. Administrez sur-le-champ les purgatifs dans les maladies très-aiguës où il y a orgasme, ou un mouvement extraordinaire des humeurs. Tout retard dans ces cas est funeste.

11. Les coliques vives, accompagnées de douleurs concentrées autour du nombril et de violens maux de reins, se terminent par

l'hydropisie sèche « ou la tympanite », lorsqu'elles ne cèdent ni aux purgatifs, ni à tout autre moyen, « tels que les lavemens et les « fomentations émollientes. »

12. Les vomitifs « fort actifs, tels que l'ellé-« bore blanc » sont dangereux l'hiver dans les affections lientériques.

13. « N'administrez les vomitifs violens « qu'après avoir tenté les plus légers, pour « juger de la disposition que le malade a à « vomir ». Si un malade ne vomit que difficilement, prescrivez-lui, avant de lui donner l'ellébore « ou tout autre vomitif de ce genre », une grande quantité d'alimens doux et humectans, et recommandez-lui de s'abstenir de tout exercice violent.

14. Lorsque vous donnez à un malade une potion dans laquelle entre l'ellébore, recommandez-lui un mouvement léger plutôt que le sommeil et l'inaction. La navigation nous prouve l'effet d'un mouvement léger sur le corps.

15. Recommandez le mouvement tant que vous voudrez exciter l'action de l'ellébore, mais quand vous jugerez à propos d'en arrêter

l'effet, recommandez le sommeil, et défendez tout mouvement.

16. L'ellébore est dangereux pour ceux qui sont bien portans : il leur donne des convulsions.

17. Le dégoût pour les alimens, les maux de cœur, les vertiges et l'amertume de la bouche, sans fièvre, indiquent la nécessité de faire vomir.

18. Les douleurs situées au-dessus du diaphragme exigent le vomitif « pourvu qu'aucune « cause, telle que l'inflammation des poumons, « ne s'y oppose » : celles qui ont leur siége au-dessous du diaphragme, exigent les purgatifs.

19. L'action des potions purgatives ne cesse en général que quand les malades commencent à sentir de l'altération.

20. Les coliques particulièrement sensibles autour du nombril, accompagnées d'un sentiment de pesanteur dans les genoux, et de douleur des lombes, sans fièvre, indiquent la nécessité d'évacuer par bas.

21. Les déjections noires, semblables à du sang noir et corrompu, évacuées spontanément et pendant un certain temps, soit avec fièvre, soit sans fièvre, sont toujours des

symptômes très-redoutables : plus leur couleur varie, plus le danger est grand. Les évacuations de ce genre, au contraire, ne doivent pas inquiéter, quelque variées que soient leurs couleurs, quand elles sont l'effet d'un purgatif.

22. La bile noire évacuée tout à coup, par haut ou par bas, au commencement d'une maladie quelconque « lorsqu'il n'y a aucune apparence de coction », est un signe mortel. « La bile noire, dont il s'agit ici, diffère des déjections noires ou de l'humeur mélancholique dont il est question dans l'aphorisme précédent ; cette bile est d'un noir luisant comme l'asphalte; elle n'est ni âcre, ni corrosive; elle ne ressemble pas à du sang corrompu ou à de la lie de vin, comme l'humeur mélancholique. »

23. Les individus entièrement exténués par les maladies, soit aiguës soit chroniques, ou par des plaies graves « telles que celles de la tête, du foie, de la poitrine, etc. », ou par toute autre cause, périssent très-promptement, s'il leur survient tout à coup une évacuation, par haut et par bas, de bile

noire « telle que celle dont il s'agit dan
« l'aphorisme précédent », ou de matièr
noire semblable à du sang corrompu « comm
« dans l'avant-dernier aphorisme. »

24. Toute dyssenterie ou ulcération douloureuse des intestins, qui s'annonce par de. évacuations fréquentes de bile noire, es mortelle : « elle indique une affection cancé« reuse des intestins. »

25. Le sang que l'on rend par la bouch est toujours funeste, de quelque nature qu'i. soit, « soit qu'il paroisse d'un rouge fonc « ou jaunâtre, fort noir et épais, écumeux, « ou mêlé de beaucoup de sérosité ». Le sang évacué par les selles est moins fâcheux, surtout s'il est en médiocre quantité, et s'il a noirci en séjournant dans les intestins.

26. Il ne reste plus aucun espoir à tout malade tourmenté depuis long-temps de vives douleurs d'intestins, qui « après avoir évacué « des matières graisseuses, mélangées de « sang » rend des substances noires et comme charnues.

27. Ceux qui, dans le cours d'une forte fièvre, ont perdu une grande quantité de sang, par quelque partie que ce soit, ont le

ventre lâche pendant leur convalescence, « sur« tout lorsqu'ils chargent d'une trop grande « quantité de nourriture leur estomac affoibli « par la maladie qui a précédé. »

28. Les déjections bilieuses « qui accom« pagnent certaines fièvres » se suppriment souvent dès que la surdité survient, et cette dernière se dissipe de même dès que les déjections bilieuses reprennent leur cours.

29. Tout frisson violent qui prend le sixième jour d'une fièvre, « et qui, par conséquent, « n'a été précédé d'aucun signe de coction », annonce une crise difficile « qui sera accom« pagnée de symptômes terribles et peut« être mortels. »

30. Il est très-difficile de guérir toute fièvre dont les redoublemens, à quelque heure qu'ils aient cessé, reparoissent constamment le lendemain à la même heure que la veille. « Cela est vrai, non-seulement des « intermittentes proprement dites, mais des « fièvres hectiques, inséparables des suppu« rations internes. »

31. Les fièvres « inflammatoires » avec sentiment de lassitude, se terminent par des

dépôts qui se fixent sur les articulations, et particulièrement sur les glandes maxillaires.

32. Si, dans le commencement de la convalescence, l'on ressent de la douleur dans une partie quelconque, c'est dans cette partie que se forme le dépôt.

33. On doit craindre aussi qu'il ne se fasse une métastase dans tout endroit qui étoit douloureux avant la maladie.

34. La suffocation qui survient tout à coup dans le cours d'une fièvre, sans que l'on puisse découvrir aucune tumeur dans le pharynx, est un symptôme mortel. « Il indique « que le larynx même est le siége du mal : ce « qui constitue le caractère essentiel de la « maladie aujourd'hui désignée sous le nom « barbare et insignifiant de Croup. »

35. C'en est fait de tout malade à qui, dans le cours d'une fièvre, il survient une contorsion du col, et qui n'avale qu'avec une extrême difficulté, quoiqu'il n'existe aucune tumeur, ni dans l'intérieur, ni à l'extérieur de la gorge.

36. Les sueurs « et toute évacuation im- « portante » sont avantageuses « dans les « fièvres inflammatoires surtout », quand

elles commencent à couler le troisième, le cinquième, le neuvième, le onzième, le dix-septième, le vingtième, le vingt-septième, le trente-unième et le trente-quatrième jour. Ces sueurs terminent la fièvre; celles au contraire qui paroissent les jours intermédiaires, annoncent des symptômes graves, la longueur de la maladie, la mort ou des récidives.

37. Les sueurs froides présagent la mort dans les fortes fièvres, et la longueur de la maladie, dans les fièvres modérées.

38. Toute partie habituellement couverte de sueur est menacée d'une maladie. « Ainsi, chez les phthisiques, les sueurs sont fréquemment bornées à la poitrine, surtout à leur réveil; dans les migraines, elles sont bornées à la tête : elles sont aussi très-sensibles sur les parties où la suppuration est formée, etc. »

39. Toute partie plus chaude ou plus froide au tact que les autres, est le siége d'une maladie.

40. Lorsque tout le corps change sans cesse de température, qu'il se réchauffe immédiatement après s'être refroidi, ou que sa cou-

leur varie « que d'un instant à l'autre le « visage est pâle ou d'un rouge vermeil », on doit s'attendre que la maladie sera longue, « en supposant que les forces ne soient pas « épuisées. »

41. Les sueurs abondantes qui paroissent à la suite du sommeil, sans être déterminées par aucune cause évidente, sont un indice que le malade prend trop de nourriture ; mais chez ceux qui n'ont pas d'apétit, elles annoncent la nécessité d'être évacués « par la « saignée ou les purgatifs. »

42. Les sueurs abondantes « générales » chaudes ou froides, qui coulent plusieurs jours, sans interruption, sont fâcheuses ; les premières cependant indiquent une maladie moins grave que les dernières.

43. Toutes les fièvres continues qui ont des redoublemens le troisième jour, sont dangereuses. « Ceci est faux des quotidiennes, et « n'est applicable qu'aux demi-tierces » : mais elles sont sans danger, quelle que soit leur violence et la longueur de leurs paroxysmes, lorsqu'elles ont des intermissions bien marquées. (Voyez les Observations préliminaires de cette section.)

44. Les fièvres « inflammatoires » qui se rolongent au-delà du quatorzième jour, se erminent par des abcès ou des douleurs ives des articulations.

45. L'excès de nourriture est la cause de es abcès ou de ces douleurs.

46. Les frissons qui prennent tout à coup es malades déjà fort foibles, présagent la nort dans les fièvres qui n'ont pas de rémis-ons sensibles: « telles sont les demi-tierces désignées aujourd'hui par certains médecins sous la dénomination vague de Pernicieuses. »

47. Toutes les matières livides, sanglantes, e mauvaise odeur ou bilieuses, rejetées par expectoration, dans les fièvres continues, ont funestes; mais elles sont avantageuses uand elles sont accompagnées de signes de ction, et qu'elles modèrent la maladie. n jugera de même des déjections et des rines. Toute évacuation qui se fait par ces fférentes voies « et qui a les caractères dont nous venons de faire l'énumération », est ernicieuse quand elle n'entraîne rien de humeur qui entretient la maladie, « et que la foiblesse du malade ne diminue pas. »

48. Le froid considérable des extrémités, l'ardeur des viscères internes, et la soif, sont des symptômes mortels dans les fièvres continues, « dans les hémitritées. Ce froid extrême indique une forte inflammation des « viscères du bas-ventre. »

49. Le mouvement convulsif des lèvres, des paupières ou des yeux, la perte de la vue ou de l'ouïe, annoncent, quand même il n'y auroit qu'un seul de ces symptômes, une mort prochaine dans les fièvres hémitritées.

50. La difficulté extrême de respirer, réunie au délire, est mortelle dans les fièvres continues.

51. Les abcès qui paroissent les premiers jours critiques des fièvres, sans se résoudre, indiquent une maladie longue.

52. Les larmes qui coulent des yeux dans les fièvres, ou dans toute autre maladie, ne doivent pas inquiéter quand elles ont un objet; mais quand elles coulent involontairement, elles demandent plus d'attention : « souvent elles annoncent une hémorragie « du nez. »

53. Il s'amasse une matière visqueuse et

gluante autour des dents dans les forts redoublemens des fièvres.

54. Les malades qui, dans les fièvres ardentes, sont tourmentés d'une petite toux sèche et fréquente, ne sont pas altérés en proportion de la violence de la fièvre.

55. Toutes les fièvres précédées de tumeurs inflammatoires des glandes, à l'exception des fièvres éphémères, sont funestes.

56. Les sueurs « fréquentes » qui ne mettent pas fin à la fièvre, sont de mauvais augure; elles indiquent que la maladie sera longue et qu'il y a une surabondance d'humeurs. « Il faut alors insister sur le régime et les évacuans. »

57. La fièvre fait disparoître toutes les convulsions rebelles, même le tétanos.

58. La fièvre ardente « accompagnée de signes de coction » se termine par un frisson « suivi de sueurs, de vomissemens, ou d'une évacuation par bas. »

59. La tierce légitime « dont les accès n'excèdent pas douze heures » disparoît au bout de sept accès au plus tard. »

60. La surdité qui accompagne les fièvres inflammatoires, cède à une hémorragie abon-

dante du nez, ou à une évacuation par bas, « pourvu que cette surdité ne dépende pas « d'une affection de l'organe de l'ouïe même. »

61. Toute fièvre qui cesse un autre jour qu'un jour critique est sujette à reparoître, « surtout lorsque l'appétit ne revient pas. »

62. La jaunisse qui paraît « dans les « fièvres inflammatoires » avant le septième jour est funeste : « elle indique que le foie « est enflammé. »

63. Les fièvres, dont chaque accès s'annonce par des frissons, ont chaque jour une intermission complète. « Telles sont les véri-« tables fièvres intermittentes, les quoti-« diennes, les tierces et les quartes. »

64. La jaunisse est avantageuse, dans les fièvres inflammatoires, lorsqu'elle paroît le septième, le neuvième, le onzième ou le quatorzième jour, à moins qu'il n'y ait dureté de l'hypochondre droit.

65. La chaleur insupportable d'entrailles, avec cardialgie, est un symptôme terrible dans les fièvres inflammatoires. « Elle annonce « une inflammation des viscères du bas-» ventre. »

66. Les convulsions et les douleurs vives

qui semblent partir des viscères situés au-dessous des hypochondres, sont des symptômes fâcheux dans les fièvres inflammatoires. « Elles accompagnent fréquemment la péritonitis. »

67. Les frayeurs et les convulsions qui succèdent, dans les fièvres, à un sommeil profond, sont funestes. « Le sommeil le plus avantageux est celui qui suit le déclin de la fièvre; il est toujours nuisible au commencement de l'accès. »

68. La respiration entrecoupée est un symptôme très-alarmant dans les fièvres. « Elle est fréquemment l'avant-coureur des convulsions. »

69. On doit, dans les fièvres, juger favorablement des urines épaisses, dont le sédiment est grumeux, et qui coulent peu, pourvu qu'elles soient tout à coup remplacées par un écoulement abondant d'urines moins épaisses; c'est ce qui arrive particulièrement lorsqu'il s'est formé un sédiment épais dans les urines, dès le principe de la maladie, ou immédiatement après.

70. Les urines troubles, telles que celles des bêtes de somme, accompagnent, dans

les fièvres, les violentes douleurs de tête, ou les précèdent.

71. On peut espérer qu'une maladie aiguë se terminera le septième jour par une crise, lorsqu'on aperçoit, dans les urines, le quatrième jour, un nuage rougeâtre, et qu'il se manifeste d'autres signes de coction. « Tels « sont les signes tirés des excrémens, des « sueurs, des crachats : car on doit moins « compter sur les urines rouges seules que « sur celles qui sont blanches ; et ces der- « nières même ne sont pas aussi favorables « que celles qui offrent un énéorème blanc, « uniforme et dense. »

72. Les urines transparentes et blanches sont funestes, surtout chez les phrénétiques.

73. Les douleurs des lombes, précédées du météorisme des hypochondres et de borborygmes, se terminent par une diarrhée, à moins que des vents ne se fassent jour par bas, ou qu'il ne survienne tout à coup un flux abondant d'urines ; mais cela ne s'observe que dans les fièvres proprement dites, « c'est-à-dire, non compliquées d'inflamma- « tion, ni de toute autre affection particu- « lière. »

74. Lorsque les articulations sont menacées d'abcès, un flux abondant d'urines fort épaisses et blanches met à l'abri de l'abcès comme il arrive quelquefois le quatrième jour dans les fièvres accompagnées d'un sentiment de lassitude. L'on est néanmoins beaucoup plutôt délivré de cet abcès, lorsque le sang coule abondamment du nez.

75. Le pissement de sang ou de pus indique un ulcère des reins, ou de la vessie.

76. Les petites carnosités, ou les filamens semblables à des cheveux, qui sont entraînés avec des urines d'une consistance médiocre, tirent leur source des reins, « ou indiquent « une irritation chronique de la membrane « interne de la vessie. »

77. Les urines fort épaisses qui entraînent avec elles une matière furfuracée, indiquent une affection de la vessie qu'on peut comparer à la gale, « ou aux dartres « farineuses, dans lesquelles l'épiderme « épaissi et desséché tombe sous forme de son. « L'extrême consistance des urines annonce « que l'affection est bornée à la vessie, car « dans les maladies générales, telles que les

« fièvres ardentes, elles ont peu de consis-
« tance. »

78. Lorsque l'on urine du sang, sans qu'aucune cause d'irritation ait précédé, « et sans « qu'on puisse soupçonner aucune affection « de la vessie », il y a rupture de quelque petit vaisseau des reins.

79. Le dépôt sablonneux des urines annonce un calcul dans la vessie, ou dans les reins.

80. Lorsqu'un malade, qui urine du sang pur et grumelé, est en outre tourmenté de strangurie et de douleurs qui s'étendent vers l'hypogastre, vers la région du pubis et le périnée, le siége du mal réside dans les parties les plus proches de la vessie. « Hip-
« pocrate nous trace ici les caractères aux-
« quels on peut distinguer les affections des
« parties voisines de la vessie de celles qui
« sont propres à ce viscère, dont il donne un
« exemple dans l'aphorisme suivant. Il est
« impossible de méconnoître ici les symp-
« tômes les plus tranchans que causent les
« embarras de la prostate. J'ajouterai que
« quand ces embarras ont subsisté quelque
« temps, ils déterminent des accès de fièvre,
« qui s'annoncent par un tremblement et un

« froid plus ou moins long, suivi de chaleur,
« et des autres symptômes qui caractérisent
« les vraies fièvres intermittentes : ces accès,
« néanmoins, s'en distinguent par l'irrégula-
« rité de leurs retours ; souvent après des in-
« termissions de plusieurs semaines, ils re-
« viennent tout à coup, dans le moment où
« l'on s'y attend le moins, sans qu'aucune
« erreur de régime y ait donné lieu, lorsque
« la température de l'atmosphère est sur le
« point de changer. Le quinquina devient
« toujours un véritable poison dans cette es-
« pèce de fièvre intermittente. On en trouvera
« une histoire exacte dans lès Commentaires
« que j'ai ajoutés au Traité des maladies vé-
« nériennes de Bell., v. 1, p. 218 et suiv. »

81. On reconnoît que la vessie est ulcérée, quand il sort du sang, du pus et des espèces d'écailles par le canal de l'urèthre, et que les urines ont une odeur forte. « Plus le mal s'ag-
« grave, plus l'odeur des urines devient in-
« supportable. Les glandes muqueuses, con-
« tinuellement irritées, fournissent une plus
« grande quantité de mucus que les absorbans
« n'en peuvent recevoir ; ce mucus, qui est
« hors des voies de la circulation, se cor-

« rompt par la chaleur du lieu, et augmente « l'irritation ; bientôt les parties se désorgani- « sent, et il en résulte une fièvre lente, qui ac- « compagne le malade jusqu'au tombeau. »

82. Les pustules inflammatoires qui se forment dans le canal de l'urèthre, « et qui « gênent la sortie de l'urine », se dissipent dès que le pus est formé et s'est fait jour au-dehors. « Il en résulte alors un écoule- « ment auquel les hommes ont été sujets de « tout temps, et qu'on a prétendu être un des « symptômes qui caractérisent la siphilis, « dans un siècle où l'on ne parloit que de « cette maladie, et où des charlatans avides « de gain prétendoient la reconnoître partout ». (Voyez les réflexions que j'ai faites sur cet objet dans les Commentaires cités plus haut, v. 1, p. 503.)

83. Celui qui « dans l'état de santé » urine beaucoup dans la nuit, rend des selles médiocres. « Ainsi une évacuation compense « l'autre. »

SECTION Ve.

Observations sur les effets de la chaleur et du froid.

PLUS on considère le tableau qu'Hippocrate nous a tracé, dans les aphorismes 16 — 25 de cette section, des effets de la chaleur et du froid, plus on admire son exactitude et son talent supérieur dans l'art d'observer. Ses résultats sont fondés, non sur quelques faits incertains et peu exacts, mais sur une tradition non interrompue pendant le cours de plusieurs siècles; et ce qui doit nous étonner, c'est que tout ce qu'il dit des effets du chaud et du froid est parfaitement confirmé par la superbe théorie que le célèbre Brown a donnée sur l'action de ces deux agens. L'art de guérir n'en connoît pas de plus puissans ni dont l'usage soit plus fréquent.

La chaleur est le principe vivifiant répandu dans toute la nature; elle pénètre tous les êtres, elle leur donne la force et la vigueur, elle entretient la fécondité; sans elle tout languit et périt: elle augmente l'activité de la circulation dans tous nos organes, elle rend le tact plus fin et plus délicat, et elle exalte toutes nos sensations; elle ranime l'action vitale chez les convalescens, chez les cacochymes, et chez les vieillards enfin, dont le froid aggrave toutes les infirmités. Lorsque la chaleur

domine dans le cœur de l'été, on voit disparoître les maladies inflammatoires et les épidémies les plus graves; alors les catarrhes, les difficultés habituelles de respirer, les accès de goutte atonique, et quantité d'autres maladies chroniques, se modèrent et même guérissent naturellement.

L'humidité combinée avec la chaleur augmente singulièrement l'action de la dernière, non-seulement sur les végétaux, mais sur tous les êtres pourvus de vie. Qui ignore combien ses effets sont prompts et marqués, lorsqu'on l'applique sur la surface du corps humain, sous forme de bains, de vapeurs, de fomentations et de douches !

Les bains tièdes ont été mis de tout temps au nombre des jouissances les plus vives; on les a considérés comme un des moyens les plus propres, non-seulement pour conserver la santé, mais même pour la rétablir lorsqu'elle étoit altérée; ils étoient pour les Romains une panacée unique et très-efficace. Quoique l'idée de ce peuple fût singulièrement exagérée à cet égard, nous ne pouvons nier que les bains tièdes sont d'un puissant secours lorsqu'il s'agit de relâcher les fibres sèches et tendues, de rétablir la circulation dans les vaisseaux capillaires, de dissiper les lassitudes et les douleurs vagues, de rendre le mouvement aux articulations dont les ligamens sont dans un état de rigidité qui menace d'anchylose. On les a vus souvent rappeler le som-

meil chez les hypochondriaques et chez les femmes hystériques; prévenir et même guérir les fièvres intermittentes et les fièvres lentes nerveuses, ainsi que les maladies contagieuses. Ils dissipent en général en peu d'heures les douleurs de bas-ventre dans les affections dyssentriques, et procurent des évacuations louables. Aucun remède enfin ne ranime plus sûrement l'action des vaisseaux utérins dans le cas de suppression idiopathique des règles, produite par la peur.

Il n'y a certainement pas, comme l'observe sagement Galien, dc moyen supérieur à l'usage habituel des bains tièdes, pour couserver la beauté, la souplesse, la juste température du corps et favoriser l'accroissement des enfans nouveau-nés. Ce grand médecin recommandoit de continuer ces bains jusqu'à l'âge où l'enfant étoit en état de fréquenter les gymnases et de faire continuellement différens excrcices au grand air; alors il se bornoit à en faire prendre de loin en loin. Cet usage remontoit à la plus haute antiquité, chez les Romains; il a contribué à prévenir le rachitis et les écrouelles, à former les hommes les plus forts et les plus robustes que nous ayons jamais connus. Personne n'ignore enfin qu'ils ont fait la conquête de l'univers; en vain veut-on leur opposer quelques peuplades du nord peu connues, qui, dit-on, plongent leurs enfans dans l'eau glacée en naissant. Galien rapporte

SECTION QUATRIÈME.

1. PURGEZ les femmes grosses, s'il y a orgasme « ou un grand mouvement dans les « humeurs »; mais ne le faites que depuis le quatrième jusqu'au septième mois au plus tard. L'embryon naissant n'exige pas moins de ménagement que celui qui approche du terme.

2. N'enlevez, par le moyen des purgatifs, que des matières dont l'évacuation spontanée est avantageuse; arrêtez toute évacuation d'une qualité opposée.

3. On juge qu'un purgutif a entraîné les matières qui devoient être évacuées, par le soulagement qu'en ressent le malade.

4. Donnez l'été la préférence aux vomitifs, et l'hiver aux purgatifs.

5. Les purgatifs sont dangereux pendant la canicule, et même à ses approches. « Le lever de la canicule arrivoit chez les anciens vingt-trois jours après le solstice d'été, ou le treize juillet. »

6. Donnez de préférence les vomitifs aux

individus naturellement maigres et aisés à vomir ; mais évitez de le faire l'hiver.

7. Purgez par bas, pourvu que ce ne soit pas l'été, les personnes difficiles à vomir et qui jouissent d'un certain embonpoint.

8. Vous pouvez accorder des purgatifs à ceux qui ont une disposition marquée à la phthisie, mais jamais de vomitifs.

9. Purgez fortement par bas les mélancoliques « parce que la bile noire qui cause « la maladie est difficile à entraîner et prend « cette direction » : conduisez-vous d'après le même principe, dans les cas où l'humeur affecte une direction contraire. « Lorsque la « bile jaune, par exemple, domine, donnez « les vomitifs, parce que cette humeur est « légère et tend naturellement à s'évacuer « par en haut. »

10. Administrez sur-le-champ les purgatifs dans les maladies très-aiguës où il y a orgasme, ou un mouvement extraordinaire des humeurs. Tout retard dans ces cas est funeste.

11. Les coliques vives, accompagnées de douleurs concentrées autour du nombril et de violens maux de reins, se terminent par

l'hydropisie sèche « ou la tympanite », lorsqu'elles ne cèdent ni aux purgatifs, ni à tout autre moyen, « tels que les lavemens et les « fomentations émollientes. »

12. Les vomitifs « fort actifs, tels que l'ellé-« bore blanc » sont dangereux l'hiver dans les affections lientériques.

13. « N'administrez les vomitifs violens « qu'après avoir tenté les plus légers, pour « juger de la disposition que le malade a à « vomir ». Si un malade ne vomit que difficilement, prescrivez-lui, avant de lui donner l'ellébore « ou tout autre vomitif de ce genre », une grande quantité d'alimens doux et humectans, et recommandez-lui de s'abstenir de tout exercice violent.

14. Lorsque vous donnez à un malade une potion dans laquelle entre l'ellébore, recommandez-lui un mouvement léger plutôt que le sommeil et l'inaction. La navigation nous prouve l'effet d'un mouvement léger sur le corps.

15. Recommandez le mouvement tant que vous voudrez exciter l'action de l'ellébore, mais quand vous jugerez à propos d'en arrêter

l'effet, recommandez le sommeil, et défendez tout mouvement.

16. L'ellébore est dangereux pour ceux qui sont bien portans : il leur donne des convulsions.

17. Le dégoût pour les alimens, les maux de cœur, les vertiges et l'amertume de la bouche, sans fièvre, indiquent la nécessité de faire vomir.

18. Les douleurs situées au-dessus du diaphragme exigent le vomitif « pourvu qu'aucune « cause, telle que l'inflammation des poumons, « ne s'y oppose » : celles qui ont leur siége au-dessous du diaphragme, exigent les purgatifs.

19. L'action des potions purgatives ne cesse en général que quand les malades commencent à sentir de l'altération.

20. Les coliques particulièrement sensibles autour du nombril, accompagnées d'un sentiment de pesanteur dans les genoux, et de douleur des lombes, sans fièvre, indiquent la nécessité d'évacuer par bas.

21. Les déjections noires, semblables à du sang noir et corrompu, évacuées spontanément et pendant un certain temps, soit avec fièvre, soit sans fièvre, sont toujours des

symptômes très-redoutables : plus leur couleur varie, plus le danger est grand. Les évacuations de ce genre, au contraire, ne doivent pas inquiéter, quelque variées que soient leurs couleurs, quand elles sont l'effet d'un purgatif.

22. La bile noire évacuée tout à coup, par haut ou par bas, au commencement d'une maladie quelconque « lorsqu'il n'y a aucune apparence de coction », est un signe mortel. « La bile noire, dont il s'agit ici, diffère des déjections noires ou de l'humeur mélancholique dont il est question dans l'aphorisme précédent ; cette bile est d'un noir luisant comme l'asphalte; elle n'est ni âcre, ni corrosive; elle ne ressemble pas à du sang corrompu ou à de la lie de vin, comme l'humeur mélancholique. »

23. Les individus entièrement exténués par des maladies, soit aiguës soit chroniques, ou par des plaies graves « telles que celles de la tête, du foie, de la poitrine, etc. », ou par toute autre cause, périssent très-promptement, s'il leur survient tout à coup une évacuation, par haut et par bas, de bile

noire « telle que celle dont il s'agit dans « l'aphorisme précédent », ou de matière noire semblable à du sang corrompu « comme « dans l'avant-dernier aphorisme. »

24. Toute dyssenterie ou ulcération douloureuse des intestins, qui s'annonce par des évacuations fréquentes de bile noire, est mortelle : « elle indique une affection cancé- « reuse des intestins. »

25. Le sang que l'on rend par la bouche est toujours funeste, de quelque nature qu'il soit, « soit qu'il paroisse d'un rouge foncé « ou jaunâtre, fort noir et épais, écumeux, « ou mêlé de beaucoup de sérosité ». Le sang évacué par les selles est moins fâcheux, surtout s'il est en médiocre quantité, et s'il a noirci en séjournant dans les intestins.

26. Il ne reste plus aucun espoir à tout malade tourmenté depuis long-temps de vives douleurs d'intestins, qui « après avoir évacué « des matières graisseuses, mélangées de « sang » rend des substances noires et comme charnues.

27. Ceux qui, dans le cours d'une forte fièvre, ont perdu une grande quantité de sang, par quelque partie que ce soit, ont le

ventre lâche pendant leur convalescence, « sur-« tout lorsqu'ils chargent d'une trop grande « quantité de nourriture leur estomac affoibli « par la maladie qui a précédé. »

28. Les déjections bilieuses « qui accom-« pagnent certaines fièvres » se suppriment souvent dès que la surdité survient, et cette dernière se dissipe de même dès que les déjections bilieuses reprennent leur cours.

29. Tout frisson violent qui prend le sixième jour d'une fièvre, « et qui, par conséquent, « n'a été précédé d'aucun signe de coction », annonce une crise difficile « qui sera accom-« pagnée de symptômes terribles et peut-« être mortels. »

30. Il est très-difficile de guérir toute fièvre dont les redoublemens, à quelque heure qu'ils aient cessé, reparoissent constamment le lendemain à la même heure que la veille. « Cela est vrai, non-seulement des « intermittentes proprement dites, mais des « fièvres hectiques, inséparables des suppu-« rations internes. »

31. Les fièvres « inflammatoires » avec sentiment de lassitude, se terminent par des

dépôts qui se fixent sur les articulations, et particulièrement sur les glandes maxillaires.

32. Si, dans le commencement de la convalescence, l'on ressent de la douleur dans une partie quelconque, c'est dans cette partie que se forme le dépôt.

33. On doit craindre aussi qu'il ne se fasse une métastase dans tout endroit qui étoit douloureux avant la maladie.

34. La suffocation qui survient tout à coup dans le cours d'une fièvre, sans que l'on puisse découvrir aucune tumeur dans le pharynx, est un symptôme mortel. « Il indique « que le larynx même est le siége du mal : ce « qui constitue le caractère essentiel de la « maladie aujourd'hui désignée sous le nom « barbare et insignifiant de Croup. »

35. C'en est fait de tout malade à qui, dans le cours d'une fièvre, il survient une contorsion du col, et qui n'avale qu'avec une extrême difficulté, quoiqu'il n'existe aucune tumeur, ni dans l'intérieur, ni à l'extérieur de la gorge.

36. Les sueurs « et toute évacuation im-« portante » sont avantageuses « dans les « fièvres inflammatoires surtout », quand

elles commencent à couler le troisième, le cinquième, le neuvième, le onzième, le dix-septième, le vingtième, le vingt-septième, le trente-unième et le trente-quatrième jour. Ces sueurs terminent la fièvre; celles au contraire qui paroissent les jours intermédiaires, annoncent des symptômes graves, la longueur de la maladie, la mort ou des récidives.

37. Les sueurs froides présagent la mort dans les fortes fièvres, et la longueur de la maladie, dans les fièvres modérées.

38. Toute partie habituellement couverte de sueur est menacée d'une maladie. « Ainsi, « chez les phthisiques, les sueurs sont fré- « quemment bornées à la poitrine, surtout à « leur réveil; dans les migraines, elles sont « bornées à la tête : elles sont aussi très- « sensibles sur les parties où la suppuration « est formée, etc. »

39. Toute partie plus chaude ou plus froide au tact que les autres, est le siége d'une maladie.

40. Lorsque tout le corps change sans cesse de température, qu'il se réchauffe immédiatement après s'être refroidi, ou que sa cou-

leur varie « que d'un instant à l'autre le « visage est pâle ou d'un rouge vermeil », on doit s'attendre que la maladie sera longue, « en supposant que les forces ne soient pas « épuisées. »

41. Les sueurs abondantes qui paroissent à la suite du sommeil, sans être déterminées par aucune cause évidente, sont un indice que le malade prend trop de nourriture; mais chez ceux qui n'ont pas d'apétit, elles annoncent la nécessité d'être évacués « par la « saignée ou les purgatifs. »

42. Les sueurs abondantes « générales » chaudes ou froides, qui coulent plusieurs jours sans interruption, sont fâcheuses; les premières cependant indiquent une maladie moins grave que les dernières.

43. Toutes les fièvres continues qui ont des redoublemens le troisième jour, sont dangereuses. « Ceci est faux des quotidiennes, et « n'est applicable qu'aux demi-tierces »: mais elles sont sans danger, quelle que soit leur violence et la longueur de leurs paroxysmes, lorsqu'elles ont des intermissions bien marquées. (Voyez les Observations préliminaires de cette section.)

44. Les fièvres « inflammatoires » qui se prolongent au-delà du quatorzième jour, se terminent par des abcès ou des douleurs vives des articulations.

45. L'excès de nourriture est la cause de ces abcès ou de ces douleurs.

46. Les frissons qui prennent tout à coup les malades déjà fort foibles, présagent la mort dans les fièvres qui n'ont pas de rémissions sensibles: « telles sont les demi-tierces désignées aujourd'hui par certains médecins sous la dénomination vague de Pernicieuses. »

47. Toutes les matières livides, sanglantes, de mauvaise odeur ou bilieuses, rejetées par l'expectoration, dans les fièvres continues, sont funestes; mais elles sont avantageuses quand elles sont accompagnées de signes de coction, et qu'elles modèrent la maladie. On jugera de même des déjections et des urines. Toute évacuation qui se fait par ces différentes voies « et qui a les caractères dont nous venons de faire l'énumération », est pernicieuse quand elle n'entraîne rien de l'humeur qui entretient la maladie, « et que la foiblesse du malade ne diminue pas. »

48. Le froid considérable des extrémités, l'ardeur des viscères internes, et la soif, sont des symptômes mortels dans les fièvres continues, « dans les hémitritées. Ce froid ex-« trême indique une forte inflammation des « viscères du bas-ventre. »

49. Le mouvement convulsif des lèvres, des paupières ou des yeux, la perte de la vue ou de l'ouïe, annoncent, quand même il n'y auroit qu'un seul de ces symptômes, une mort prochaine dans les fièvres hémitritées.

50. La difficulté extrême de respirer, réunie au délire, est mortelle dans les fièvres continues.

51. Les abcès qui paroissent les premiers jours critiques des fièvres, sans se résoudre, indiquent une maladie longue.

52. Les larmes qui coulent des yeux dans les fièvres, ou dans toute autre maladie, ne doivent pas inquiéter quand elles ont un objet; mais quand elles coulent involontairement, elles demandent plus d'attention: « souvent elles annoncent une hémorragie « du nez. »

53. Il s'amasse une matière visqueuse et

gluante autour des dents dans les forts redoublemens des fièvres.

54. Les malades qui, dans les fièvres ardentes, sont tourmentés d'une petite toux sèche et fréquente, ne sont pas altérés en proportion de la violence de la fièvre.

55. Toutes les fièvres précédées de tumeurs inflammatoires des glandes, à l'exception des fièvres éphémères, sont funestes.

56. Les sueurs « fréquentes » qui ne mettent pas fin à la fièvre, sont de mauvais augure ; elles indiquent que la maladie sera longue et qu'il y a une surabondance d'humeurs. « Il faut alors insister sur le régime et les évacuans. »

57. La fièvre fait disparoître toutes les convulsions rebelles, même le tétanos.

58. La fièvre ardente « accompagnée de signes de coction » se termine par un frisson « suivi de sueurs, de vomissemens, ou d'une évacuation par bas. »

59. La tierce légitime « dont les accès n'excèdent pas douze heures » disparoît au bout de sept accès au plus tard. »

60. La surdité qui accompagne les fièvres inflammatoires, cède à une hémorragie abon-

dante du nez, ou à une évacuation par bas, « pourvu que cette surdité ne dépende pas « d'une affection de l'organe de l'ouïe même. »

61. Toute fièvre qui cesse un autre jour qu'un jour critique est sujette à reparoître, « surtout lorsque l'appétit ne revient pas. »

62. La jaunisse qui paraît « dans les « fièvres inflammatoires » avant le septième jour est funeste : « elle indique que le foie « est enflammé. »

63. Les fièvres, dont chaque accès s'annonce par des frissons, ont chaque jour une intermission complète. « Telles sont les véri« tables fièvres intermittentes, les quoti« diennes, les tierces et les quartes. »

64. La jaunisse est avantageuse, dans les fièvres inflammatoires, lorsqu'elle paroît le septième, le neuvième, le onzième ou le quatorzième jour, à moins qu'il n'y ait dureté de l'hypochondre droit.

65. La chaleur insupportable d'entrailles, avec cardialgie, est un symptôme terrible dans les fièvres inflammatoires. « Elle annonce « une inflammation des viscères du bas» ventre. »

66. Les convulsions et les douleurs vives

qui semblent partir des viscères situés au-dessous des hypochondres, sont des symptômes fâcheux dans les fièvres inflammatoires. « Elles accompagnent fréquemment la péri- « tonitis. »

67. Les frayeurs et les convulsions qui uccèdent, dans les fièvres, à un sommeil profond, sont funestes. « Le sommeil le plus avantageux est celui qui suit le déclin de la fièvre ; il est toujours nuisible au commencement de l'accès. »

68. La respiration entrecoupée est un symptôme très-alarmant dans les fièvres. « Elle est fréquemment l'avant-coureur des convulsions. »

69. On doit, dans les fièvres, juger favoablement des urines épaisses, dont le sédient est grumeux, et qui coulent peu, pourvu u'elles soient tout à coup remplacées par un oulement abondant d'urines moins épaisses ; est ce qui arrive particulièrement lorsqu'il est formé un sédiment épais dans les urines, s le principe de la maladie, ou immédiament après.

70. Les urines troubles, telles que celles s bêtes de somme, accompagnent, dans

les fièvres, les violentes douleurs de tête, ou les précèdent.

71. On peut espérer qu'une maladie aiguë se terminera le septième jour par une crise, lorsqu'on aperçoit, dans les urines, le quatrième jour, un nuage rougeâtre, et qu'il se manifeste d'autres signes de coction. « Tels « sont les signes tirés des excrémens, des « sueurs, des crachats : car on doit moins « compter sur les urines rouges seules que « sur celles qui sont blanches; et ces der- « nières même ne sont pas aussi favorables « que celles qui offrent un énéorème blanc, « uniforme et dense. »

72. Les urines transparentes et blanches sont funestes, surtout chez les phrénétiques.

73. Les douleurs des lombes, précédées du météorisme des hypochondres et de borborygmes, se terminent par une diarrhée, à moins que des vents ne se fassent jour par bas, ou qu'il ne survienne tout à coup un flux abondant d'urines; mais cela ne s'observe que dans les fièvres proprement dites, « c'est-à-dire, non compliquées d'inflamma- « tion, ni de toute autre affection particu- « lière. »

74. Lorsque les articulations sont menacées d'abcès, un flux abondant d'urines fort épaisses et blanches met à l'abri de l'abcès comme il arrive quelquefois le quatrième jour dans les fièvres accompagnées d'un sentiment de lassitude. L'on est néanmoins beaucoup plutôt délivré de cet abcès, lorsque le sang coule abondamment du nez.

75. Le pissement de sang ou de pus indique un ulcère des reins, ou de la vessie.

76. Les petites carnosités, ou les filamens semblables à des cheveux, qui sont entraînés avec des urines d'une consistance médiocre, tirent leur source des reins, « ou indiquent « une irritation chronique de la membrane « interne de la vessie. »

77. Les urines fort épaisses qui entraînent avec elles une matière furfuracée, indiquent une affection de la vessie qu'on peut comparer à la gale, « ou aux dartres « farineuses, dans lesquelles l'épiderme « épaissi et desséché tombe sous forme de son. « L'extrême consistance des urines annonce « que l'affection est bornée à la vessie, car « dans les maladies générales, telles que les

« fièvres ardentes, elles ont peu de consis-
« tance. »

78. Lorsque l'on urine du sang, sans qu'aucune cause d'irritation ait précédé, « et sans « qu'on puisse soupçonner aucune affection « de la vessie », il y a rupture de quelque petit vaisseau des reins.

79. Le dépôt sablonneux des urines annonce un calcul dans la vessie, ou dans les reins.

80. Lorsqu'un malade, qui urine du sang pur et grumelé, est en outre tourmenté de strangurie et de douleurs qui s'étendent vers l'hypogastre, vers la région du pubis et le périnée, le siége du mal réside dans les parties les plus proches de la vessie. « Hip-
« pocrate nous trace ici les caractères aux-
« quels on peut distinguer les affections des
« parties voisines de la vessie de celles qui
« sont propres à ce viscère, dont il donne un
« exemple dans l'aphorisme suivant. Il est
« impossible de méconnoître ici les symp-
« tômes les plus tranchans que causent les
« embarras de la prostate. J'ajouterai que
« quand ces embarras ont subsisté quelque
« temps, ils déterminent des accès de fièvre,
« qui s'annoncent par un tremblement et un

« froid plus ou moins long, suivi de chaleur, « et des autres symptômes qui caractérisent « les vraies fièvres intermittentes : ces accès, « néanmoins, s'en distinguent par l'irrégula- « rité de leurs retours ; souvent après des in- « termissions de plusieurs semaines, ils re- « viennent tout à coup, dans le moment où « l'on s'y attend le moins, sans qu'aucune « erreur de régime y ait donné lieu, lorsque « la température de l'atmosphère est sur le « point de changer. Le quinquina devient « toujours un véritable poison dans cette es- « pèce de fièvre intermittente. On en trouvera « une histoire exacte dans les Commentaires « que j'ai ajoutés au Traité des maladies vé- « nériennes de Bell., v. 1, p. 218 et suiv. »

81. On reconnoît que la vessie est ulcérée, quand il sort du sang, du pus et des espèces d'écailles par le canal de l'urèthre, et que les urines ont une odeur forte. « Plus le mal s'ag- « grave, plus l'odeur des urines devient in- « supportable. Les glandes muqueuses, con- « tinuellement irritées, fournissent une plus « grande quantité de mucus que les absorbans « n'en peuvent recevoir ; ce mucus, qui est « hors des voies de la circulation, se cor-

« rompt par la chaleur du lieu, et augmente
« l'irritation ; bientôt les parties se désorgani-
« sent, et il en résulte une fièvre lente, qui ac-
« compagne le malade jusqu'au tombeau. »

82. Les pustules inflammatoires qui se forment dans le canal de l'urèthre, « et qui
« gênent la sortie de l'urine », se dissipent dès que le pus est formé et s'est fait jour au-dehors. « Il en résulte alors un écoule-
« ment auquel les hommes ont été sujets de
« tout temps, et qu'on a prétendu être un des
« symptômes qui caractérisent la siphilis,
« dans un siècle où l'on ne parloit que de
« cette maladie, et où des charlatans avides
« de gain prétendoient la reconnoître partout ». (Voyez les réflexions que j'ai faites sur cet objet dans les Commentaires cités plus haut, v. 1, p. 503.)

83. Celui qui « dans l'état de santé » urine beaucoup dans la nuit, rend des selles médiocres. « Ainsi une évacuation compense
« l'autre. »

SECTION Vᵉ.

Observations sur les effets de la chaleur et du froid.

PLUS on considère le tableau qu'Hippocrate nous a tracé, dans les aphorismes 16 — 25 de cette section, des effets de la chaleur et du froid, plus on admire son exactitude et son talent supérieur dans l'art d'observer. Ses résultats sont fondés, non sur quelques faits incertains et peu exacts, mais sur une tradition non interrompue pendant le cours de plusieurs siècles; et ce qui doit nous étonner, c'est que tout ce qu'il dit des effets du chaud et du froid est parfaitement confirmé par la superbe théorie que le célèbre Brown a donnée sur l'action de ces deux agens. L'art de guérir n'en connoît pas de plus puissans ni dont l'usage soit plus fréquent.

La chaleur est le principe vivifiant répandu dans toute la nature; elle pénètre tous les êtres, elle leur donne la force et la vigueur, elle entretient la fécondité; sans elle tout languit et périt: elle augmente l'activité de la circulation dans tous nos organes, elle rend le tact plus fin et plus délicat, et elle exalte toutes nos sensations; elle ranime l'action vitale chez les convalescens, chez les cacochymes, et chez les vieillards enfin, dont le froid aggrave toutes les infirmités. Lorsque la chaleur

domine dans le cœur de l'été, on voit disparoître les maladies inflammatoires et les épidémies les plus graves; alors les catarrhes, les difficultés habituelles de respirer, les accès de goutte atonique, et quantité d'autres maladies chroniques, se modèrent et même guérissent naturellement.

L'humidité combinée avec la chaleur augmente singulièrement l'action de la dernière, non-seulement sur les végétaux, mais sur tous les êtres pourvus de vie. Qui ignore combien ses effets sont prompts et marqués, lorsqu'on l'applique sur la surface du corps humain, sous forme de bains, de vapeurs, de fomentations et de douches!

Les bains tièdes ont été mis de tout temps au nombre des jouissances les plus vives; on les a considérés comme un des moyens les plus propres, non-seulement pour conserver la santé, mais même pour la rétablir lorsqu'elle étoit altérée; ils étoient pour les Romains une panacée unique et très-efficace. Quoique l'idée de ce peuple fût singulièrement exagérée à cet égard, nous ne pouvons nier que les bains tièdes sont d'un puissant secours lorsqu'il s'agit de relâcher les fibres sèches et tendues, de rétablir la circulation dans les vaisseaux capillaires, de dissiper les lassitudes et les douleurs vagues, de rendre le mouvement aux articulations dont les ligamens sont dans un état de rigidité qui menace d'anchylose. On les a vus souvent rappeler le som-

meil chez les hypochondriaques et chez les femmes hystériques; prévenir et même guérir les fièvres intermittentes et les fièvres lentes nerveuses, ainsi que les maladies contagieuses. Ils dissipent en général en peu d'heures les douleurs de bas-ventre dans les affections dyssentriques, et procurent des évacuations louables. Aucun remède enfin ne ranime plus sûrement l'action des vaisseaux utérins dans le cas de suppression idiopathique des règles, produite par la peur.

Il n'y a certainement pas, comme l'observe sagement Galien, de moyen supérieur à l'usage habituel des bains tièdes, pour conserver la beauté, la souplesse, la juste température du corps et favoriser l'accroissement des enfans nouveau-nés. Ce grand médecin recommandoit de continuer ces bains jusqu'à l'âge où l'enfant étoit en état de fréquenter les gymnases et de faire continuellement différens exercices au grand air; alors il se bornoit à en faire prendre de loin en loin. Cet usage remontoit à la plus haute antiquité, chez les Romains; il a contribué à prévenir le rachitis et les écrouelles, à former les hommes les plus forts et les plus robustes que nous ayons jamais connus. Personne n'ignore enfin qu'ils ont fait la conquête de l'univers; en vain veut-on leur opposer quelques peuplades du nord peu connues, qui, dit-on, plongent leurs enfans dans l'eau glacée en naissant. Galien rapporte

que les anciens Germains avaient adopté cette pratique barbare, non dans le dessein de fortifier le corps de leurs enfans nouveau-nés, mais pour juger de leur vigueur naturelle. Comme ils ne vouloient pas élever d'enfans infirmes, ils étoient décidés à faire le sacrifice de ceux qui ne pourroient pas résister à cette épreuve; en effet, un grand nombre y succomboient.

Lorsqu'on ne peut faire usage des bains entiers, on y supplée par l'application partielle de l'eau chaude sous forme de vapeurs, de bains de pieds, ou de fomentations. Les bains de vapeurs jouissent à un degré éminent de l'avantage de dissiper les douleurs et les maladies cutanées anciennes, de résoudre les tumeurs rebelles et de rendre aux tendons leur souplesse lorsqu'ils l'ont perdue. L'immersion des pieds dans l'eau chaude stimule les capillaires, ranime l'action des vaisseaux du bas-ventre, accélère le mouvement du pouls, produit un relâchement général suivi de sueurs, calme les maux de tête qui ne sont pas dus à la pléthore, et procure le sommeil. Les fomentations faites avec l'eau tiède la plus pure ont été employées, de temps immémorial, avec le plus grand succès, pour modérer la tension et la douleur des parties enflammées, pour favoriser la suppuration, pour changer en un pus louable l'écoulement sereux et verdâtre des ulcères de mauvais genre, pour arrêter enfin les progrès

de la gangrène ; le célèbre Bénévoli a même observé que, dans ce dernier cas, toute substance étrangère mêlée à l'eau tiède en altéroit la vertu.

Les boissons chaudes ne peuvent jamais nuire aux malades chez lesquels la langue n'est pas extrêmement sèche et aride ; elles sont indispensables dans tous les cas de dyspepsie ; étant prises habituellement en grande quantité par les personnes les mieux portantes, le matin surtout, elles raniment les forces et la vigueur de tout le corps et le mettent en état de résister un certain temps au froid de l'atmosphère.

Quelque avantageux que soit l'usage convenable de ces moyens, nous sommes obligés d'avouer que leur abus peut avoir des suites funestes ; c'est pourquoi les anciens médecins avoient sans cesse dans la bouche le distique suivant :

« Balnea, vina, Vénus, corrumpunt corpora nostra,
« Conservant eadem, balnea, vina, Venus. »

L'eau chaude, de quelque manière qu'on l'emploie, peut, quand on en continue l'usage trop long-temps, relâcher à l'excès et jeter dans l'abattement, de même que toutes les irritations excessives, et disposer à la foiblesse indirecte, particulièrement les jeunes gens les plus forts et les

plus actifs ; car les personnes foibles et les vieillards dont l'incitabilité est émoussée, supportent plus facilement la chaleur.

Il n'y a pas de meilleur restaurant qu'une chaleur modérée ; mais il faut prendre garde de rester dans les bains chauds plus long-temps qu'il n'est nécessaire pour que la sensation de la chaleur se répande également. En général, il suffit de rester une heure dans le bain.

Les bains chauds sont toujours nuisibles lorsqu'il y a des signes de pléthore, ou de congestion à la tête ou à la poitrine ; ils peuvent alors augmenter la congestion, produire l'apoplexie ou l'hémoptysie. Ils ne conviennent pas, pour la même raison, dans le rhumatisme naissant. Le soulagement qu'ils procurent dans la goutte n'est que momentané, parce qu'ils rendent les malades plus sensibles à l'impression du froid.

La chaleur, ainsi que tous les stimulans, ne conviennent dans les plaies, que quand la maladie a subsisté assez long-temps pour produire foiblesse, et qu'il n'y a plus à craindre que les vaisseaux puissent s'ouvrir de nouveau.

Les fomentations chaudes même sont nuisibles dans les tumeurs inflammatoires locales dont on désire obtenir la résolution ; dans les cas où l'on veut favoriser la suppuration, elles sont sujettes, quand on les continue trop long-temps, à relâcher

les parties et à rendre la tumeur plus difficile à résoudre ; il faut en conséquence les cesser dès qu'on en a obtenu l'effet qu'on en attendoit.

Le froid étant la privation de la chaleur, doit produire des effets opposés à ceux de la chaleur : il consiste dans la sensation désagréable qu'excite sur nous tout degré de chaleur inférieur à celui de notre corps. Cette sensation varie selon la vigueur de chaque individu, et selon la température de l'air à laquelle on a été précédemment exposé : néanmoins nous commençons à éprouver du froid lorsque le thermomètre de Réaumur est au-dessous du douzième degré. Ce froid produit généralement sur le corps humain les mêmes effets que le chagrin, la terreur et les autres causes de foiblesse : il occasionne la pâleur de la peau, l'inertie et la contraction des capillaires ; il diminue la force des sensations, l'ardeur des passions et la vivacité de l'esprit ; plus le froid est vif et plus il continue de temps, plus la foiblesse qui en résulte est générale ; elle est bientôt suivie d'un engourdissement des extrémités qui gagne tous les muscles soumis à la volonté ; peu à peu l'énergie du principe vital devient nulle, il succède un penchant insurmontable au sommeil, qui, lorsqu'on s'y abandonne, donne la mort.

L'action du froid, quand elle est modérée, paroit se borner aux glandes muqueuses et donner

lieu aux catarrhes; mais quand elle est plus forte, elle s'étend sur les gros vaisseaux, elle engendre les rhumatismes et autres maladies inflammatoires; les rhumatismes se fixent fréquemment sur les articulations dont les vaisseaux sont moins couverts de tissu cellulaire et moins irritables; c'est pourquoi on les a vu épidémiques dans certaines années froides et humides.

Les climats glacés du nord sont ceux où l'on rencontre un plus grand nombre d'individus foibles et irritables; la goutte, le scorbut, la paralysie, l'apoplexie, les engorgemens des viscères sont des maladies plus fréquentes dans les pays froids que dans ceux qui sont tempérés; d'où il est évident qu'on doit mettre le froid au nombre des plus puissantes causes de foiblesse. Il est très-funeste aux personnes d'une constitution délicate, aux vieillards surtout; il aggrave la mélancholie et la dyspepsie, et il détermine très-fréquemment la toux qui constitue le commencement de la phthisie pulmonaire, surtout chez les femmes qui s'exposent à l'air froid pendant que leurs règles coulent.

Le froid agit avec une promptitude étonnante sur les parties du corps qui se trouvent exposées à son action, tandis que les autres sont fort échauffées, ou même conservent leur température naturelle. Il suffit souvent d'être frappé d'un courant d'air, étant au coin de son feu, pour gagner des

douleurs de rhumatisme, et même des maladies inflammatoires graves. On se réveille aussi quelquefois avec un catarrhe ou des douleurs vagues pour avoir laissé un bras exposé à l'air froid pendant un sommeil agité. On gagne également des catarrhes, lorsqu'on va au grand air, en sortant d'un endroit fort chaud, à la suite d'un grand repas. La membrane muqueuse des narines en ressent les premiers effets, parce qu'en raison de sa structure, elle est très-sensible au moindre changement de température, lorsque le corps est affoibli par une cause quelconque.

Ceux qui jouissent d'une certaine vigueur, résistent avec facilité au froid; il augmente même chez eux l'activité de la force vitale, surtout lorsqu'ils font un exercice continuel. Enfin, les passions violentes, l'usage des cordiaux, les boissons chaudes, la diminution de la sensibilité, comme on l'observe chez les maniaques, donnent la force de résister au froid; mais ses effets sont terribles chez ceux qui se trouvent dans des circonstances contraires. Les individus affoiblis par le défaut de nourriture, les fatigues, les débauches de nuit, les excès de Vénus, les longues veilles ou un long sommeil, courent le plus grand danger, lorsqu'ils s'exposent sans précaution au froid. Il est particulièrement pernicieux pour ceux qui relèvent de maladies graves et qui ont été épuisés par de fortes évacuations : les nouvelles accouchées qui s'exposent

trop tôt à l'air froid, nous en fournissent fréquemment de tristes exemples.

Ces effets du froid ne sont jamais plus prompts et plus terribles que quand il est réuni à l'humidité. Le froid et l'humidité des pieds déterminent à l'instant des coliques et des diarrhées funestes ; ils renouvellent d'anciens catharrhes. Il suffit de rester un certain temps dans l'eau froide, pour causer la paralysie des sphincters de l'anus et de la vessie. Les bains froids ont souvent rappelé des fièvres intermittentes qui avoient disparu depuis long-temps ; ils abattent les hypochondriaques et les disposent aux convulsions, à moins qu'on ne les emploie dans les accès les plus violens d'hypochondrie ; ils retardent l'accroissement des enfans foibles, sujets à des mouvemens convulsifs, et les disposent à une mort prochaine ; ils aggravent l'état de ceux qui sont attaqués d'écrouelles, de rachitis, et autres maladies causées par l'excès de foiblesse. Ces sortes de malades ont souvent été pris de convulsions en entrant dans le bain froid et ont péri peu après en être sortis. J'ai été témoin de quelques exemples de ce genre. L'immersion subite dans l'eau froide produit des effets non moins funestes chez ceux qui sont épuisés par l'excès de fatigue et de chaleur. Qui ignore le danger imminent que courut Alexandre-le-Grand, pour s'être plongé, étant ainsi épuisé, dans le fleuve du Cydne?

Si les bains froids ont paru réussir, ou plutôt ne

pas aggraver le mal, dans les écrouelles et le rachitis, on doit l'attribuer aux stimulans et à l'exercice qu'on a prescrits en même temps, ou à ce que ces maladies n'étoient pas encore parfaitement caractérisées.

Grâces aux lumières que les plus illustres partisans de la philosophie de Brown ont répandues sur la théorie de l'art de guérir, nous pouvons aujourd'hui réduire à leur juste valeur les opinions qui étoient, il y a quelques années, vulgairement adoptées sur les prétendues vertus fortifiantes, astringentes et antiseptiques du froid.

Il ne faut pas perdre de vue que toute température inférieure à celle du corps humain, le rend d'autant plus sensible aux effets de la chaleur et des autres stimulans, que la diminution de température, ou que le froid qui a précédé a été plus vif et plus durable; l'effet de la puissance excitante qui succède alors ne diffère nullement de l'accroissement absolu et externe de cette même puissance. Ainsi on détermine l'inflammation, et même la gangrène, en versant de l'eau à peine dégourdie sur une partie frappée d'un froid vif. Il faut dans ces cas avoir d'abord recours à la neige : il est également dangereux de réchauffer une partie quelconque du corps, immédiatement après qu'elle a été exposée à l'humidité. Dans les grands hivers, on voit quantité de voyageurs gagner des maladies inflammatoires dès

plus graves, et même périr en quelques heures, pour s'être approchés imprudemment d'un grand feu, étant transis de froid. Le sang alors animé et dilaté par l'impression subite de la chaleur se porte avec une impétuosité extraordinaire dans les vaisseaux trop foibles pour le recevoir, et devenus d'une sensibilité extrême par l'action du froid; il en résulte des douleurs dans les membres, des tiraillemens accompagnés d'une chaleur ardente, et une très-grande difficulté de respirer, suivie de suffocation. Le moindre refroidissement rend très-sensible à la chaleur : c'est pourquoi les catarrhes sont si communs l'été; et dans ces cas on ne peut attribuer le catarrhe à la diminution de la transpiration, puisqu'il est l'effet de l'irritation que produit la chaleur sur la membrane pituitaire, devenue plus sensible à l'action de tout stimulus, en raison du froid dont elle a été frappée. Toute irritation générale de l'économie animale déterminée par un stimulus extraordinaire, dispose au catarrhe. On en gagne même l'automne, quand on fait pour la première fois du feu dans une chambre. Les malades que l'on rafraîchit souffrent particulièrement de la chaleur et de toute irritation, tant que le type de leur maladie reste le même. En général, plus ils sont foibles, plus ils deviennent sensibles à la moindre irritation, lorsqu'on les a exposés à un froid vif et de courte durée : on court moins de danger et on obtient le même effet d'un froid mo-

déré continué quelques temps. Ainsi, dans le rachitis, et dans l'atrophie des enfans, on peut, lorsque la foiblesse domine évidemment, employer avec avantage les lotions d'eau fraiche et exposer immédiatemenn après le malade à nu à la chaleur, de manière à augmenter l'action vitale dans les vaisseaux cutanés, et y exciter une plus grande irritation.

La chaleur est un des stimulans les plus actifs : elle irrite d'abord, elle augmente l'action vitale et fortifie ; mais si elle est trop vive et trop longtemps continuée, elle produit un effet contraire ; l'action vitale s'affoiblit et le relâchement survient. Le froid appliqué à propos dans ces circonstances, modère la chaleur au point qu'elle n'agit plus que comme un stimulus médiocre ; il devient fortifiant, il donne du ton à la fibre et de la vigueur à tout le système, en mettant un frein à l'excès de chaleur et des autres stimulans. On peut alors comparer ses effets à ceux d'un sommeil doux et paisible. Il arrête les progrès de la foiblesse indirecte. C'est ainsi que les hommes robustes et pléthoriques sont restaurés par les bains froids. Le froid ne paroit fortifier dans les cas où il fait cesser le relâchement, que parce qu'il résiste à l'excès de chaleur et à l'épuisement de la force vitale, et qu'il rend ensuite plus sensible à l'impression de la chaleur : ses effets sont particulièrement salutaires aux habitans des pays chauds, qui, étant sans

cesse exposés à l'ardeur du soleil, sont souvent menacés de foiblesse indirecte ou de maladies inflammatoires ; c'est pourquoi dans les climats chauds la glace semble donner une nouvelle vigueur à ceux qui sont abattus par l'excès de la chaleur ; et elle y a été de temps immémorial en usage dans les maladies les plus graves. Chardin, célèbre voyageur, rapporte dans son voyage de Perse, que l'on étend nus sur le carreau les malades attaqués de maladies épidémiques particulières à cette contrée, qu'on leur frotte le corps avec de la neige ou qu'on les arrose d'eau froide, avec le plus grand succés. Hippocrate employoit fréquemment l'eau froide dans les inflammations récentes très-vives et accompagnées d'une chaleur excessive. L'expérience avoit tellement convaincu les médecins les plus illustres de l'antiquité, que l'eau froide ne convenoit qu'autant qu'il existoit un relâchement causé par l'excès de chaleur ou par toute autre irritation, que Pétron, contemporain du père de la médecine, avoit la précaution, d'après ce qu'en dit Celse, liv. III, chap. IX, dans le commencement des fièvres, de faire bien couvrir ses malades de manière à exciter une grande chaleur et une grande soif ; il les gorgeoit ensuite d'eau froide, et il regardoit les malades comme guéris, quand il pouvoit ainsi les rendre plus sensibles aux effets de la chaleur et exciter des sueurs ; dans le cas contraire, il avoit

recours de nouveau à l'eau froide en boisson jusqu'à ce qu'il pût déterminer le vomissement. La même méthode a réussi à Celse, dans la fièvre ardente portée à son plus haut degré ; mais il attendoit le quatrième jour pour avoir recours à l'eau froide. Il la bannissoit quand il y avoit inflammation à la poitrine, ou à la gorge, ainsi que dans les cas d'ulcères, de foiblesse, de dévoiement ou de toux. Houllier, célèbre médecin de Paris, recommandoit dans les fièvres ardentes de baigner les extrémités dans de l'eau et du vinaigre. Circelli appliquoit sur le creux de l'estomac un drap trempé dans l'eau froide, lorsque le malade se plaignoit d'anxiétés.

Dans nos climats, on a souvent, à l'exemple des peuples de l'Éthiopie, versé avec succès l'eau froide, deux ou trois fois le jour, sur le corps des malades attaqués de la fièvre éruptive qui précède la petite vérole ; le mal de tête et la douleur de dos se sont dissipés, ainsi que la fièvre ; il s'en est suivi une éruption des plus bénignes, et la maladie s'est terminée heureusement en faisant un usage habituel des boissons froides, et en tenant les malades à l'air frais. L'Europe a les plus grandes obligations à Sydenham, d'avoir le premier combattu l'usage des échauffans et des stimulans dans la petite vérole surtout. On a appliqué cette méthode à quantité de fièvres : à la fièvre miliaire des accouchées, lorsque les pustules sont

très-nombreuses et que la foiblesse n'est pas extrême, ainsi qu'aux fièvres pétéchiales. Mais dans ces cas les bains froids seroient dangereux : ils exigent toujours, ainsi que l'air froid, de grandes précautions dans notre climat, où il est rare qu'il y ait disposition à la foiblesse indirecte. Hippocrate même redoutoit les bains froids; il préféroit les douches d'eau froide dont l'effet est passager; et il n'y avoit même recours que dans le cœur de l'été, chez les jeunes gens forts et vigoureux. En général, l'immersion momentanée de tout le corps dans l'eau froide est peu dangereuse, surtout lorsqu'on fait ensuite beaucoup de mouvement; car le froid, combiné avec les stimulans et l'exercice, est en général avantageux, parce qu'il rend le corps plus sensible à leur action : de cette manière, il paroit agir comme fortifiant.

On a cru que le froid étoit astreingent, parce que, outre qu'un de ses principaux effets étoit de resserrer et contracter la peau, il arrêtoit les hémorragies; mais cette contraction est due uniquement à la foiblesse et au défaut d'activité des vaisseaux cutanés, qui sont incapables de recevoir la même quantité d'humeurs. Le froid n'arrête pas toujours les hémorragies; souvent le malade en est plus abattu, et le sang continue à couler, quelquefois même avec plus de force. Quand le sang s'arrête, c'est par l'inertie des vaisseaux san-

guins que détermine le froid sur un corps déjà affoibli. Il n'est utile dans les hémorragies actives, que quand le sang a coulé long-temps et abondamment; il augmente la foiblesse, et il agit en cela de même que les fortes saignées.

Le froid ne peut, à proprement parler, être considéré comme antiseptique ; il est évident qu'il n'arrête la putridité qu'en modérant la chaleur qui en est la cause ou qui en accélère les progrès : nous jugeons en conséquence inutile d'insister ici sur cet objet.

SECTION CINQUIÈME.

1. L'ELLÉBORE blanc « ou tout autre pur-« gatif violent » donne des convulsions « souvent » mortelles.

2. Les mouvemens convulsifs, déterminés par les plaies de la tête, sont mortels.

3. Les convulsions ou le hocquet, qui succèdent aux grandes hémorragies, sont des symptômes fâcheux.

4. Les convulsions ou le hocquet sont funestes à la suite des superpurgations.

5. Tout homme pris de vin, qui tombe tout à coup privé de sentiment et de mouvement, périt dans les convulsions, à moins que la fièvre ne s'empare de lui, ou qu'il ne résiste jusqu'au moment où la tête a coutume de se débarrasser « par le vomisse-« ment » à la suite des excès de ce genre, et qu'alors il ne recouvre la parole.

6. Les malades attaqués de tétanos périssent en quatre jours : passé ce terme, ils guérissent. « Il s'agit ici du tétanos idio-

« pathique, qui est une convulsion générale
« qui consiste dans une contraction perma-
« nente et excessive des muscles destinés
« au mouvement volontaire; elle ne diffère
« des autres convulsions que par sa gravité:
« elle est commune dans les pays chauds
« voisins de la mer : elle peut être déter-
« minée par toute irritation de l'estomac,
« ou par l'action subite de l'air froid, chez
« les personnes de tout âge, chez ceux sur-
« tout qui sortent, à la suite d'une blessure
« quelconque, peu de temps après que la
« cicatrice est formée. Dans quelques îles
« de l'Amérique, telle que celle de Cayenne,
« cette convulsion attaque presque tous les
« nouveau-nés qu'on expose à l'air avant le
« neuvième jour. »

7. Les maladies convulsives, antérieures à l'âge de puberté, peuvent guérir; celles qui se déclarent passé l'âge de vint-cinq ans, sont en général incurables.

8. La pleurésie qui ne guérit pas par une expectoration, dans l'espace de quatorze jours, se termine par l'empyème.

9. La phthisie pulmonaire se manifeste

communément depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à trente-cinq.

10. Les malades chez lesquels l'esquinancie disparoît et se jette sur les poumons, périssent dans le cours de la première semaine ; et quand ils vont au-delà, il se forme un amas de pus dans la poitrine.

11. Il ne reste plus d'espoir, dans la phthisie confirmée, lorsque la matière expectorée, étant jetée sur les charbons ardens, exhale une odeur insupportable, en même temps que les cheveux tombent. « L'odeur « des crachats ne doit pas être considérée « ici comme un des caractères propres à la « phthisie, mais comme un des indices « d'une mort prochaine. Il est néanmoins « important, dans quantité de cas, de pou- « voir décider si la matière expectorée est « purulente ou non ; et, en conséquence, de « ne pas négliger les caractères que le cé- « lèbre Brugman nous a donnés du pus, dans « l'excellente dissertation qu'il a publiée sur « cet objet. Le pus et le mucus ont la même « couleur ; l'un et l'autre se précipitent au « fond de l'eau ou surnagent, selon la quan- « tité d'air qui se trouve mélangée avec ces

« substances. Mais le pus s'enflamme au feu, « ce que ne fait pas le mucus. Le pus se mêle « parfaitement à l'eau tiède et lui donne une « couleur blanche uniforme. Le mucus laisse « toujours dans l'eau tiède des fibres qui ne « se dissolvent pas, et il file entre les doigts; « étant exposé à une chaleur médiocre, il « conserve très-long-temps sa douceur; il « ne devient jamais acide, et il ne passe « que très-tard à la fermentation putride; « c'est-à-dire, qu'on n'expectore jamais de « mucus fétide : le pus, au contraire, s'aigrit « en peu de temps, et se putréfie ensuite très- « promptement. »

12. Les phthisiques dont les cheveux tombent, périssent lorsque la diarrhée survient.

13. Tout sang écumeux, expectoré avec effort, vient des poumons.

14. La diarrhée est mortelle dans la phthisie avancée.

15. Ceux chez qui il s'est formé un abcès dans la poitrine, à la suite d'une pleurésie, guérissent, lorsqu'ils expectorent une matière puriforme dans le cours de quarante jours, à compter du jour où l'abcès s'est ou-

vert; dans le cas contraire, la phthisie se déclare. « Lorsque la constitution est excellente « et que la poitrine est parfaitement bien con- « formée, dès que l'expectoration purulente « commence à se faire, la fièvre diminue sen- « siblement, il n'y a pas de redoublement le « soir, le sommeil est bon, et le malade n'a « pas la poitrine couverte de sueurs à son ré- « veil; il peut rester couché avec la même « aisance des deux côtés : l'expectoration se « fait avec facilité, la quantité des crachats « diminue de jour en jour, ils sont en même « temps de meilleure qualité, la respiration « devient plus libre, l'appétit renaît; enfin, « les digestions et toutes les fonctions des « différens viscères se rét[illegible] t parfaite- « ment. »

16. L'abus de l'eau chaude ramollit les chairs, affoiblit les tendons et les ligamens, jette l'esprit dans un état de stupeur, détermine des hémorragies et des défaillances. La mort termine ces symptômes.

17. Le froid cause des convulsions tant partielles que générales, des lividités de la peau, « parce que le sang, poussé par les « extrémités des artères dans le tissu cel-

« bulaire, ne peut être repris par les absor-
« bans contractés et affoiblis par le froid »,
et des frissons suivis de fièvre.

18. Le froid est funeste aux os, aux dents, aux tendons et aux ligamens, au cerveau et à la moelle épinière; la chaleur, au contraire, est favorable à toutes ces parties.

19. Rappelez la chaleur dans les parties frappées de froid, excepté dans celles dont le sang coule ou est sur le point de couler;
« car alors l'indication la plus urgente est
« d'arrêter ou de prévenir l'hémorragie par
« la saignée, les boissons froides acidulées,
« et l'abstinence de nourriture. L'application
« de la chaleur ne convient que quand le
« sang a coulé quelque temps. »

20. Le froid irrite les plaies, « en rend
« la guérison plus difficile, parce qu'il di-
« minue l'action vitale, et rallentit la cir-
« culation dans les capillaires »; il durcit la peau, et il cause des douleurs qui ne sont pas suivies de suppuration. « Le pus est une véri-
« table sécrétion assujettie aux lois des autres
« sécrétions; tout resserrement produit par le
« froid ou la terreur, suspend la suppuration,
« de même que les autres sécrétions. »

21. Néanmoins, dans le cas de tétanos, qui n'est pas accompagné d'ulcère, l'eau froide, versée en grande quantité, dans le cœur de l'été, sur le corps, « le rend plus « sensible à l'action des stimulans », rappelle quelquefois à l'extérieur la chaleur, qui est concentrée dans les viscères internes, pourvu que le malade soit jeune et d'un embonpoint médiocre. Le retour de la chaleur dissipe alors les symptômes du tétanos. « On doit en conséquence redouter les dou- « ches d'eau froide dans les temps froids ; « elles sont en général nuisibles aux enfans, « aux vieillards, aux personnes maigres et « aux pléthoriques. Moins le temps est chaud, « plus on doit être réservé sur l'usage de l'eau « froide. »

22. L'eau chaude favorise la suppuration de toutes les plaies, à l'exception de celles qui sont récentes « et qui rendent beaucoup « de sang ; elle dissipe les symptômes les plus « fâcheux » ; elle donne le plus grand espoir de guérison, elle ramollit la peau, elle résout les tumeurs, elle fait cesser les douleurs, elle modère les frissons et les convulsions tant partielles que générales, elle met

fin aux maux de tête rebelles : elle est un remède des plus importans dans les fractures, surtout lorsque les os sont à nu ; il n'y a pas de plaies où elle soit plus avantageuse que dans celles de la tête : elle n'est pas moins salutaire étant appliquée sur les parties qui sont sur le point de tomber en gangrène par l'excès du froid, ou qui sont ulcérées ; elle calme et guérit les dartres rongeantes, les affections de l'anus, des parties de la génération chez l'homme, de la matrice chez les femmes, et de la vessie. Le froid, au contraire, est nuisible et donne la mort à ces parties.

23. On doit recourir à l'eau froide lorsqu'il y a hémorrhagie ou lorsqu'on la craint. On n'appliquera pas l'eau froide sur les parties dont le sang coule, mais autour de celles qui envoient le sang. « Ainsi, dans les hé- « morrhagies du nez, on applique de l'eau « froide sur les parties de la génération ; « dans les hémorrhagies de la matrice, on « l'applique sur les cuisses ou sur les extré- « mités. Les injections froides ou astringentes « sont funestes et peuvent même causer la « mort, étant faites dans le vagin ou dans

« la matrice, surtout dans les hémorrhagies « actives. Les saignées réitérées sont dans ces « cas le premier des remèdes. » L'eau froide convient également dans les phlegmons ou dans les inflammations qui paroissent d'un rouge vif, formées par un épanchement sanguin récent : elle donne une couleur livide aux inflammations anciennes ; elle est même utile dans l'érysipèle qui n'est pas ulcéré, elle aggrave celui qui est ulcéré. « Il faut en« tendre ici sous le nom d'Érysipèle, tout « phelgmon fort étendu qui menace de sup« puration. »

24. Les substances les plus froides, telles que la neige et la glace, sont funestes à la poitrine : elles provoquent la toux, les hémorrhagies, « les crachemens de sang » et les affections catarrhales.

25. L'eau froide, versée en grande quantité sur les tumeurs douloureuses non ulcérées des articulations, sur les gonflemens inflammatoires, produits par la goutte ou les entorses, procure en général un soulagement sensible ; elle résout les tumeurs et dissipe les douleurs. Le froid, dans ces cas, engourdit médiocrement, et devient ainsi un

anodyn puissant. « Mais il ne produit cet
« effet que quand la douleur est très-vive ;
« et il ne peut nuire, étant ainsi appliqué,
« parce que son action est passagère. Les as-
« tringens long-temps continués ne peuvent
« dans ces circonstances remplacer l'action
« du froid, ils sont même dangereux. »

26. L'eau qui s'échauffe et qui se refroidit promptement est la plus légère sur l'estomac, « et par conséquent la meilleure. »

27. Ceux qui étant fort altérés sont tourmentés de l'envie de boire la nuit, sont soulagés lorsque le sommeil s'empare d'eux. « Il
« arrive fréquemment que ceux qui ont sur-
« chargé leur estomac d'alimens, ou qui ont
« bu du vin et des liqueurs avec excès, éprou-
« vent une chaleur insupportable et une soif
« ardente, dès qu'ils sont dans le lit. Hip-
« pocrate observe que, dans ces cas, le som-
« meil est un calmant plus sûr et plus salu-
« taire que les boissons quelconques : il faut
« donc l'attendre patiemment. C'est lorqu'on
« est ainsi échauffé par les alimens, que l'on
« peut s'exposer impunément au froid. »

28. Les fumigations aromatiques rappellent les règles supprimées chez les femmes.

Elles pourroient s'employer également avec avantage dans quantité d'autres maladies « produites par défaut de ton », si elles ne causoient pas des pesanteurs de tête insupportables. « Ces fumigations ne conviennent, « ainsi que tous les autres stimulans, que « quand la suppression des règles dépend du « défaut d'action des vaisseaux utérins : elles « sont nuisibles dans le cas d'engorgement in- « flammatoire. »

29. Toute femme grosse attaquée d'une maladie aiguë, court le plus grand danger. »

30. La saignée peut déterminer l'avortement chez les femmes grosses, surtout lorsque la grossesse est avancée. « L'expérience cons- « tante de vingt siècles nous a appris que la « saignée étoit un des plus sûrs moyens de « modérer la disposition fébrile ou l'accroissement de chaleur qui se manifeste chez toutes les femmes, dès le moment qu'elles ont conçu. L'espèce de couenne qu'on observe alors sur leur sang indique une action nouvelle et extraordinaire, qui les rend très-sujettes aux inflammations : elles supportent beaucoup mieux les saignées réitérées dans toutes leurs maladies aiguës que

« dans tout autre temps, surtout lorsque la
« grossesse est avancée; il est très-rare que
« l'avortement s'en suive, lors même qu'on
« est obligé de recourir à la saignée du pied,
« comme cela se pratique dans la manie et
« autres affections de la tête. Cet aphorisme
« d'Hippocrate ne peut donc s'appliquer
« qu'aux saignées énormes que l'on pratiquoit
« de son temps; la quantité de sang que nous
« tirons aujourd'hui par nos saignées, est à
« peine comparable à celle que les anciens
« obtenoient par leurs ventouses scarifiées.
« Galien * dit avoir vu plusieurs fois tirer
« en une seule saignée six livres de sang, de
« douze onces chaque. La fièvre cessa à l'ins-
« tant, et il ne s'en suivit aucune marque de
« foiblesse. Dans le chap. XII du même livre,
« et dans le chap. IV, liv. 9 de sa méthode
« thérapeutique, il recommande dans les
« fièvres aiguës continues de tirer du sang
« jusqu'à défaillance. Les médecins les plus
« timides alors ne faisoient pas de saignée au-
« dessous de quinze à seize onces. »

---

* Caput XIV, de curat. per sanguinis missionem.

31. L'écoulement abondant des règles met fin, chez les femmes, au crachement de sang. « Il faut, par conséquent, dans ces cas, imiter « la nature, et ne rien négliger pour rappeler « les règles supprimées. »

32. Le saignement de nez est avantageux aux femmes dont le retour régulier des règles est interrompu. « Entre les différentes hémor- « rhagies qui peuvent survenir, lorsque les « règles sont supprimées, il n'en existe aucune « qui produise un soulagement plus marqué et « qui soit sujette à moins d'inconvéniens, que « celle du nez. »

33. Toute femme grosse attaquée d'une forte diarrhée est en danger d'avorter. « Cette « diarrhée tient quelquefois à l'excès d'irrita- « bilité de la matrice et cède à la saignée. »

34. L'éternuement qui survient à une femme, dans le moment d'un accès d'hystéricisme, ou pendant un accouchement pénible, est d'un bon augure.

35. Les femmes dont les règles fournissent un sang pâle à des époques irrégulières, ont besoin d'être purgées, « après avoir été pré- « parées par les autres moyens que peut « exiger leur situation. »

36. Toute femme grosse est en danger d'avorter, lorsque ses mamelles tombent sans qu'on ait pu en prévoir la cause.

37. Lorsque l'une des mamelles tombe, chez une femme grosse de deux enfans, elle avorte de l'un ou de l'autre ; d'un fœtus mâle, si la mamelle droite tombe, et d'un femelle, si c'est la mamelle gauche. « Galien * regarde cet accident comme très-ordinaire; il ajoute qu'il est rare d'observer le contraire, et qu'on en a tous les jours la preuve chez les brebis, les chèvres, et autres quadrupèdes qui portent deux petits à la fois. »

38. Les mamelles des femmes dont les règles sont supprimées, donnent quelquefois du lait, quoique ces femmes ne soient pas grosses, et qu'elles n'aient jamais eu d'enfans.

39. On doit craindre la manie « l'aliénation de l'esprit » chez les femmes, lorsque le sang se porte avec impétuosité aux mamelles et les engorge. « Cet engorgement n'est

---

* De male affectis locis, lib. VI.

« pas fort rare, à l'âge de puberté, chez les « jeunes personnes très-pléthoriques, lorsque « tout annonce l'éruption prochaine des « règles; on l'observe également dans le com- « mencement de la grossesse; il est encore « plus commun quelques jours après l'accou- « chement, ou chez les femmes qui cessent « de nourrir. »

40. Voulez-vous vous assurer si une femme est enceinte ou non; donnez-lui à boire, le soir, immédiatement avant qu'elle se mette au lit, de l'eau froide, dans laquelle vous délayerez du miel. Si elle est tourmentée de coliques la nuit, elle est grosse. Dans le cas contraire, elle ne l'est pas. « Hippocrate nous « donne ici un exemple des effets que pro- « duit par sympathie l'irritabilité de la ma- « trice sur l'estomac et le canal intestinal dès « les premiers jours de la conception. En « effet, les nausées, les vomissemens, la « perte de l'appétit, réunis à la suppression des « règles, chez les femmes bien constituées, « sont des signes peu équivoques de grossesse. « Ils deviennent des plus certains, lorsqu'ils « se trouvent réunis au changement de ca- « ractère, à l'altération de la physionomie,

« et à une aversion particulière pour certains
« objets. On en voit qui, de douces et ai-
« mables qu'elles étoient, sont acariâtres et
« insupportables à tous ceux qui les appro-
« chent; chez d'autres, les yeux paroissent
« plus larges et la bouche plus grande; les
« traits du visage sont plus durs. Un grand
« nombre ont en horreur le café, le vin, le
« tabac, et quantité d'autres objets dont
« elles usoient avant avec plaisir; et elles en
« désirent avidement d'autres qui leur répu-
« gnoient, et même que tout le monde, en gé-
« néral, a en aversion. Ce qu'il y a de plus
« étonnant, c'est que souvent ces sortes d'aver-
« sions ou de désirs se communiquent aux
« enfans, et sont communément indestruc-
« tibles. Ainsi j'ai vu une femme qui avoit
« le vin en aversion quand elle étoit grosse
« d'un garçon, et ses enfans mâles ont hérité
« de cette aversion. »

41. Quelques femmes acquèrent de plus belles couleurs qu'elles n'avoient avant, quand elles sont enceintes d'un garçon; et elles deviennent plus pâles et plus décolorées, quand elles portent une fille.

42. Toute inflammation de la matrice, très-

vive et très-étendue, est mortelle dans le cours de la grossesse.

43. Les femmes réduites à une maigreur extraordinaire avortent, et ne deviennent grosses que quand elles ont repris leur embonpoint naturel.

44. Les femmes d'un embonpoint médiocre qui avortent le troisième ou le quatrième mois de leur grossesse, sans aucune cause évidente, « telles qu'une fièvre violente, une hémorrha-« gie, etc., » ont les cotylédons « ou la mem-« brane vasculaire de l'utérus qui s'unit aux « filamens membraneux dont est hérissée la « surface du placenta » remplis de mucosités ; ils ne peuvent en conséquence soutenir le poids du fœtus, et il se détache.

« Sans nous arrêter aux expressions du « père de la médecine, qui caractérisent l'en-« fance de l'anatomie, nous croyons essentiel « d'observer qu'il a le premier indiqué la « vraie cause des avortemens fréquens au « troisième et quatrième mois. On les at-« tribue communément à une foule de causes « qui n'y sont en général pour rien ; mais il « paroît reconnu aujourd'hui, qu'ils dépen-« dent, comme le remarque ici Hippocrate,

« de l'état même de la matrice et des parties « adjacentes. Plusieurs modernes, qui se sont « occupés particulièrement de cet objet, ont « soupçonné que souvent la matrice ne pou- « voit plus se dilater suffisamment pour loger « le fœtus, lorsqu'il avoit acquis un certain « volume. Soit que l'on admette ou non cette « cause, il est constant que quand l'avorte- « ment a lieu, on trouve communément « entre la membrane vasculaire de l'utérus et « la membrane externe du placenta un épan- « chement de sang, qui démontre qu'on ne « peut guère attribuer l'avortement à une « autre cause. »

45. Les femmes devenues extraordinairement grasses ne conçoivent pas; la matrice est chez elles comprimée par l'épiploon « par « le péritoine surchargé de graisse », et elles ne cessent d'être stériles que quand elles sont devenues maigres.

46. Lorsque la matrice pèse sur la hanche et suppure, il en résulte un ulcère fistuleux. « Lorsque le fond de la matrice a été irrité « par une cause quelconque, en y intro- « duisant, surtout sans prendre les précau- « tions convenables, la main ou des instru-

« mens pour déterminer l'accouchement ou
« extraire le placenta, il en résulte fréquem-
« ment une inflammation qui emporte en
« peu de jours la malade, ou qui déter-
« mine par sympathie des tumeurs phleg-
« moneuses dans l'aine ou dans la hanche;
« ces tumeurs sont accompagnées de dou-
« leurs extrêmement vives, d'œdèmes phleg-
« moneux de la cuisse et de la jambe, qui
« acquièrent un volume énorme : la saignée
« réitérée, pratiquée dès le commencement
« de la maladie, est le seul remède sur lequel
« on puisse fonder quelque espoir de gué-
« rison; faute d'y avoir recours, il survient
« souvent des abcès dans l'aine ou à la
« hanche, qui sont suivis d'ulcères fistu-
« leux, en général incurables. Ces ulcères
« n'ont jamais de communication avec la
« matrice; néanmoins, il n'y a pas appa-
« rence qu'Hippocrate ait eu dessein d'en
« désigner d'autres ici. »

47. Les fœtus mâles occupent communément le côté droit de la matrice, et les femelles le côté gauche.

48. Bornez-vous, pour favoriser la sortie de l'arrière-faix, à introduire un sternuta-

toire dans les narines, et comprimez ensuite le nez et la bouche; « c'est-à-dire, gardez-« vous d'agir avec précipitation et d'user « de violence. »

49. Les femmes grosses tourmentées de ténesmes, sont en danger d'avorter.

50. Si vous voulez arrêter le flux immodéré des règles, appliquez une large ventouse « scarifiée » au-dessous des mamelles.

51. L'orifice de la matrice est complètement fermé « sans néanmoins être dur » chez les femmes grosses. « Quantité de fem-« mes, dans le moment que la semence pé-« nètre dans l'utérus, s'aperçoivent qu'il se « contracte sur lui-même et que son orifice « se ferme. Ce fait est confirmé par tous les « médecins, et rend très-douteux les exem-« ples de superfétation cités par quelques « auteurs. »

52. Lorsque les mamelles d'une femme grosse laissent échapper une grande quantité de lait, elles indiquent que le fœtus est foible; quand, au contraire, elles ont une certaine fermeté « sans être extraordinairement pleines « et dures, ni fort molles et fort lâches », on doit en conclure que le fœtus jouit d'une

bonne santé, « surtout lorsque la sécrétion « du lait ne se fait que vers le huitième ou « le neuvième mois. »

53. Lorsque les mamelles deviennent flasques chez une femme grosse « à la suite d'une « maladie grave », l'avortement est à craindre : si ses mamelles reprennent ensuite de la fermeté, elle n'avorte pas ; mais elle ressent des douleurs, soit dans les mamelles mêmes, soit dans les hanches, soit dans les yeux, soit dans les genoux. « L'utérus acquiert dès l'ins- « tant de la conception un degré d'irrita- « bilité extraordinaire qui influe sur tous « les solides et les liquides ; les fibres sont « beaucoup plus molles et plus lâches ; le « sang offre une apparence couenneuse ; tout « indique une disposition inflammatoire gé- « nérale, qui produit, chez certaines femmes, « une multitude d'affections graves qui dé- « terminent l'avortement, si on ne les prévient « en tirant une quantité suffisante de sang, « pour modérer l'excès d'irritabilité de la « matrice. C'est pour cette raison que, dans « le cours du siècle dernier, les accoucheurs « les plus célèbres jugeoient indispensable

« de saigner toutes les femmes grosses par-
« venues au quatrième mois. »

54. Toute dureté « ou toute phlogose » de l'orifice de la matrice, en ferme l'entrée. « Il « ne faut pas confondre le resserrement pro- « duit par cette cause avec celui qui est l'effet « de la conception. »

55. Les femmes grosses qui, étant attaquées de fièvres, maigrissent beaucoup plus qu'on ne devoit s'y attendre, d'après la nature de leur maladie, ont un accouchement difficile et dangereux, lors toutefois qu'elles vont à terme.

56. Les convulsions et les défaillances qui suivent l'écoulement des règles sont d'un mauvais augure.

57. Les règles extrêmement abondantes « les pertes périodiques » sont une source de maladies « qui affectent toute l'économie ani- « male »; mais lorsqu'elles ne coulent pas, il en résulte des maladies qui tiennent à l'état de l'utérus, « telles que les affections « hystériques. »

58. La strangurie succède aux inflammations du rectum et de la matrice, et à la sup-

puration des reins ; mais le hocquet accompagne l'inflammation du foie.

59. Voulez-vous savoir si une femme qui ne conçoit pas est dans le cas de concevoir ? enveloppez-la de ses vêtemens, et faites au-dessous d'elle des fumigations aromatiques : si l'odeur de ces fumigations vous paroît pénétrer tout le corps et parvenir jusqu'aux narines, vous aurez la preuve que la stérilité ne dépend pas d'elle.

60. Toute femme grosse dont les règles coulent abondamment, ne va jamais à terme.

61. Vous pouvez déclarer qu'une femme « qui a toujours été bien réglée » est enceinte, lorsque, sans avoir eu ni fièvre ni frisson, le cours de ses règles est interrompu, et qu'elle se plaint de dégoûts et d'envies de vomir.

62. Les femmes dont la matrice est froide et dense, ou surchargée d'humidité, sont stériles ; la semence y est étouffée. « Chez les « femmes qui sont dans le premier cas, les « vaisseaux utérins dépourvus d'activité ne « pouvant recevoir que peu de sang, l'écoule-« ment menstruel est très-médiocre ; les au-« tres sont communément épuisées par un « écoulement abondant de fleurs-blanches,

« qui tient à une irritabilité excessive de la « matrice : cet excès d'irritabilité influe sou- « vent sur leur caractère. Elles sont en gé- « néral impatientes, inquiètes et fort agitées ; « elles craignent tout, et on peut les guérir « en rassurant et fortifiant leur esprit ». Celles qui ont la matrice excessivement sèche et brûlée « ce qu'on reconnoît à leur extrême « lubricité », sont également stériles ; les germes périssent faute d'y trouver un aliment convenable « de même que des semences je- tées sur une terre sablonneuse desséchée par l'ardeur du soleil ». Les femmes les plus fé- condes sont celles où ces deux tempéramens se trouvent réunis dans une juste proportion ; « telles sont les brunes, minces de taille, et « d'une grandeur médiocre, qui ont une belle « gorge, et qui perdent régulièrement à leurs « époques un sang louable, dont la quan- « tité varie peu. »

63. Il y a également quatre causes de stéri- lité chez les hommes : « la sécheresse, l'humi- « dité, le froid et l'excès de chaleur ». Tantôt l'esprit, qui sert de véhicule aux germes vivi- fians, s'exhale au-dehors par l'extrême poro- sité du corps, et ne peut les conduire jusque

dans le réservoir qui leur est destiné; tantôt les pores sont tellement serrés, que l'humidité surabondante ne peut trouver d'issue; ou enfin ce même esprit, en raison du froid qui domine, ne peut s'enflammer suffisamment pour se rassembler dans l'endroit indiqué, dans les vésicules séminales » : l'excès de chaleur « en augmentant l'évaporation et dissippant cet esprit » peut produire le même effet. « Galien rejette avec fondement cet aphorisme comme apocryphe: en effet, rien ne prouve que les hommes dont le corps est excessivement poreux soient peu propres à avoir des enfans. On ne sait pas ce que l'auteur entend par l'Esprit qui sert de véhicule aux germes vivifians ou à la semence. »

64. Le lait est nuisible dans les vives douleurs de tête, dans les fortes fièvres, dans le gonflement des hypochondres, accompagné borborygmes, « quelle que soit la cause de ce gonflement » et dans le cas d'altération considérable. Il nuit également à ceux qui, dans les fièvres aiguës, ont eu des déjections bilieuses, ou qui ont perdu beaucoup de sang par les selles : « donné trop tôt, il pourroit renouveler la pléthore, qui a causé la

« maladie »; mais le lait convient aux phthisiques, dont la fièvre n'est pas excessivement forte. On peut même le permettre aux malades attaqués de fièvres longues « hectiques », accompagnées d'une toux continuelle, lorsque la maigreur n'est pas extrême, pourvu que son usage ne soit pas contre-indiqué par aucun des signes que nous avons désignés, « tels que la douleur de tête, le « gonflement des hypochondres, etc. »

65. Il est rare de voir les convulsions ou la manie survenir, tant que les lèvres d'une plaie sont tuméfiées et enflammées; mais lorsque ces lèvres s'affaissent sans que l'on ait tenté aucun moyen pour obtenir cet effet, il survient des convulsions tant partielles que générales, si la plaie est située sur les parties postérieures, « le long de la colonne « vertébrale » : si elle est au contraire située sur les parties antérieures, et si les lèvres en sont d'un rouge foncé, on doit craindre la manie, de vives douleurs des muscles qui recouvrent les côtes, l'empyème ou une affection dyssentérique. « Les premiers symptômes désignés dans cet aphorisme sont communs « à toutes les plaies dans lesquelles les nerfs

« ou les tendons sont intéressés; les autres ac-
« compagnent fréquemment les plaies péné-
« trantes dans la poitrine ou le bas-ventre. »

66. C'est un signe des plus fâcheux, lorsque dans une plaie très-grave, en raison de sa situation, il ne survient ni tumeur ni inflammation. « C'est un indice que l'action vi-
« tale est anéantie. »

67. Les tumeurs, au contraire, « du genre
« de celles dont nous venons de parler» sont d'un bon augure, quand elles ont une certaine mollesse : celles qui sont dures et renitentes sont funestes.

68. On ouvre avec avantage la veine du front dans les douleurs rebelles de l'occiput.

69. Le sentiment de froid qui précède le frisson, commence principalement par les lombes chez les femmes ; de là il gagne le dos et la tête. Chez les hommes, au contraire, il commence communément par les parties postérieures « externes » du corps, telles que l'avant-bras et les cuisses, plutôt que par les antérieures « les internes » ; parce que la peau qui recouvre les premières est plus poreuse « et par conséquent plus abondante

en chaleur », comme l'indique la quantité de poils dont ces parties sont hérissées.

70. La fièvre quarte met en général à l'abri des maladies convulsives. Ceux même qui sont sujets à ces dernières guérissent quand ils sont pris de fièvre quarte.

71. Les malades expirans qui ont la peau tendue, dure et sèche, meurent sans avoir de sueurs : le contraire arrive à ceux qui ont la peau molle et fort poreuse.

72. Ceux chez lesquels la bile hépatique abonde, sont rarement tourmentés de vents. « La bile prévient ou dissipe le défaut de « ton qui cause les vents. »

SECTION VI[e].

Observations sur les maladies de la vessie.

Les sentences renfermées dans cette section sont fort variées ; elles roulent particulièrement sur les signes qui dans les maladies peuvent nous mettre à même de juger des forces de la nature, et nous aider à former notre prognostic.

L'aphorisme 44 a beaucoup embarrassé la plupart des commentateurs ; il me semble néanmoins que le sens en deviendra très-clair, en faisant attention à la signification des mots εἰλεὸς et σ7ραγγȣρίη, dont se sert Hippocrate.

Dans le siècle où ce grand homme a écrit, on n'avoit pas encore divisé le canal intestinal en six parties, comme je l'ai prouvé dans mon édition grecque et latine des Aphorismes, sect. VI, Aph. 18. Il ne peut en conséquence avoir désigné sous le nom d'εἰλεὸς, la maladie généralement appelée Volvulus, ou Affection iliaque. Non-seulement le mot Ileosi, lib. II, cap. 21, Aph. 4, des Coaques, désigne des malades tourmentés de douleurs vives du canal intestinal ; mais Hésychius, dans son Lexique, rend le terme εἰλεὸς par trouble et déchirement des intestins ; Galien lui donne la même signification. Les Grecs ont généralement rendu

cette expression par δυσεντερικὰ πάθη, Affections Douloureuses du Canal Intestinal, comme le prouve la lettre qu'écrivit Epicure, tourmenté de vives douleurs des intestins et de dysurie, peu avant de mourir. On a donc primitivement désigné sous le nom d'Ileus, toute colique vive dans laquelle les intestins s'entortillent et se contournent, d'après la signification du verbe εἰλέω, dont est dérivé le mot Ileus. On l'a appliqué ensuite par métonymie à une maladie particulière à l'intestin Ileum, qui lui-même a été ainsi nommé en raison de ses nombreuses circonvolutions.

D'ailleurs, Hipp., sect. III, Aph. 22, met le volvulus au nombre des maladies particulières à l'automne; ce qui ne peut s'entendre que des coliques terribles qui règnent fréquemment dans cette saison, en même temps que les autres affections des viscères du bas-ventre : le volvulus, au contraire, ou l'affection iliaque, n'attaque jamais un grand nombre d'individus en même temps.

Le terme de strangurie, que nous avons conservé en françois, désigne une difficulté extrême d'uriner, dans laquelle les urines coulent goutte à goutte; elle est le dernier degré de dysurie, car cette dernière affection, ou l'ardeur d'urine, est le prélude de la première : elles ne diffèrent que par leur intensité; elles sont produites par les mêmes causes. L'une et l'autre sont plus

communes dans certaines saisons que dans d'autres ; elles accompagnent généralement l'inflammation du rectum et de la matrice, la suppuration des reins, et les diverses affections tant de la vessie, que du canal de l'urèthre. Elles sont fréquentes chez les jeunes gens, et encore plus chez les vieillards. Elles précèdent toujours les écoulemens de l'urèthre, et on peut juger de la nature de ces écoulemens, par le degré de dysurie qui a précédé. Dans toutes les affections graves de l'urèthre et de la vessie, la strangurie succède à la dysurie : l'une et l'autre constituent donc la maladie primitive, et exigent une attention particulière ; de même que dans les autres inflammations, telle que celle du poumon, on doit avoir plus d'égard au degré de douleur qui forme le caractère essentiel de la maladie, qu'à l'expectoration. C'est ainsi que les anciens ont jugé de toutes les inflammations de l'urèthre ; et les suintemens de ce canal n'étoient à leurs yeux que des évacuations critiques du même genre que celles qui succèdent aux affections catarrhales.

Ces idées étoient généralement adoptées de tous les médecins ; elles n'ont été rejetées que dans le siècle où le traitement de la siphilis fut généralement abandonné à des barbiers ignorans et avides de gain. Ce furent eux qui, pour augmenter le nombre de leurs victimes, prétendi-

rent avoir découvert un nouveau symptôme de siphilis, qu'ils désignèrent sous le terme de Gonorrhée, auquel ils donnèrent une signification absurde, absolument inconnue aux anciens. En vain plusieurs médecins célèbres, tels que Massa, Brassavole, Haschaert, et autres, tentèrent de détruire cette erreur grossière : la terreur générale que répandoit le nouveau fléau dont l'humanité étoit accablée, rendit le public sourd à leur voix. L'affection la plus légère qui se manifestoit sur les parties de la génération, après avoir sacrifié à Vénus, donnoit les plus vives inquiétudes ; et on se livroit aveuglément à ceux qui flattoient les idées dont on étoit fortement frappé.

Je ne doute pas que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, la siphilis étant mieux connue, l'on cessera bientôt de lui attribuer des symptômes qui lui sont absolument étrangers ; des symptômes qui de tout temps ont été plus communs dans certaines saisons que dans d'autres ; des symptômes enfin qui ont quelquefois régné épidémiquement, qui sont en quelque sorte particuliers à certains individus, et dont il est souvent aisé de reconnoître les signes précurseurs long-temps avant l'âge de puberté. Ainsi, les enfans nés avec une disposition à l'engorgement de la prostate, éprouvent à la suite de la moindre fatigue, dans les temps humides surtout, une irri-

tation dans toute l'urèthre, suivie d'un écoulement blanchâtre médiocre, sensible particulièrement le matin, lorsqu'on presse ce canal de bas en haut dans toute sa longueur. A l'époque de la puberté, ces symptômes augmentent; on éprouve un sentiment de plénitude au périnée; les envies d'uriner sont fréquentes, et précédées d'une douleur légère qui se fait sentir à la racine de l'urèthre, près le col de la vessie; les urines coulent rarement à plein jet, surtout lorsqu'elles ont été retenues long-temps et qu'il y a constipation. Elles déposent d'abord des filamens, et ensuite une matière muqueuse, qui s'épaissit et acquiert de l'odeur, quand on se livre à des exercices forcés ou à des excès quelconques. Alors l'irritation de la prostate s'aggrave, se propage dans tout le canal et en rend l'extrémité douloureuse : la moindre cause détermine dans ce cas un écoulement puriforme chez ceux qui n'en ont jamais eu, chez des vieillards même de soixante à soixante-dix ans et plus. On ne peut certainement attribuer cet écoulement qu'à l'inflammation qui a précédé, et non à un virus particulier. Il en est de même des autres écoulemens de l'urèthre; aucun ne se manifeste sans avoir été annoncé par la dysurie ou la strangurie.

Il est évident, d'après la manière dont s'exprime Hippocrate dans l'aphorisme dont il s'agit,

qu'il considéroit la strangurie comme un des signes pathognomoniques des affections les plus graves de la vessie : on ne peut même douter que cette significatiou étoit la plus généralement reçue ; car les Grecs désignoient sous les noms de δυσουρικὰ πάθη, toutes les maladies chroniques de ce viscère portées au plus haut degré, et accompagnées de douleurs terribles des intestins, comme il est aisé de s'en convaincre en lisant la lettre d'Epicure, citée plus haut.

La strangurie en effet indique qne l'équilibre qui doit exister entre la force expulsive de la vessie et la résistance qu'oppose le canal de l'urèthre, est rompu ; que les uriues accumulées dans lcur réservoir le stimulent vivement, y excitent des contractions trop foibles pour vaincre l'obstacle qu'oppose son sphincter : de manière que tous les efforts de cet organe n'aboutissent qu'à faire sortir quelques gouttes d'urine, à des intervalles très-courts. Lorsque cet obstacle dure quelque temps, les urines acquièrent par leur séjour une certaine acrimonie, elles exhalent une odeur insupportable, et déposent un sédiment épais ; la vessie sans cesse irritée par les nouveaux efforts qu'elle fait, s'enflamme ; les muscles voisins, et même ceux de l'abdomen, viennent alors à son secours ; toutes les parties qui l'environnent sont affectées de douleurs insupportables, qui se communiquent

par sympathie aux reins, au canal intestinal et à l'estomac ; les digestions sont troublées ; toute l'économie animale en souffre : néanmoins le siége des douleurs paroit particulièrement fixé dans les entrailles, un peu au-dessus du pubis ; elles se renouvellent dans le moment qu'on s'y attend le moins. L'humidité de l'atmosphère suffit souvent pour les détermiuer, surtout lorsque le mal tire son origine d'un embarras de la prostate. Les périodes de ces douleurs sont d'abord fort éloignées ; mais, à la longue, elles se rapprochent ; les douleurs deviennent extrêmes, lorsque la suppression d'urine est totale, et il survient souvent des accès de fièvre annoncés par de longs frissons : ces accès de fièvre sont suivis quelquefois d'un écoulement médiocre d'urine, qui procure un calme de peu de durée. Au bout de sept à huit jours, tous les accidens reparoissent avec plus de violence, et le malade succombe dans des tourmens affreux, lorsqu'on ne peut, par l'introduction de la sonde, donner un écoulement aux urines, à moins qu'il ne survienne un dépôt urineux, dont les suites sont toujours très-fâcheuses. A l'ouverture des cadavres, on trouve les vésicules séminales, les reins et les petits intestins, enflammés.

Lorsque ces symptômes sont dus à un embarras naturel de la prostate, ils se manifestent de bonne heure, et subsistent plusieurs années avant de

parvenir à leur plus haut degré. Mais il n'en est pas de même chez les vieillards : lorsque l'action de la vessie commence chez eux à participer à l'état de foiblesse générale, elle ne peut plus se vider complétement, les urines sortent d'abord par regergement, sans qu'ils en éprouvent d'autre inconvénient que des envies fréquentes d'uriner. Ce n'est quelquefois qu'au bout d'un an et plus que la quantité d'urines diminue beaucoup dans le cours de la journée, et que la strangurie les tourmente. Alors leur écoulement est plus abondant et plus libre la nuit, lorsque les malades sont couchés ; mais à mesure que leur infirmité fait des progrès, les envies d'uriner se rapprochent ; il sort moins d'urines à chaque fois, même la nuit, et, au bout de peu de temps, elles se suppriment entièrement : lorsqu'on n'a pas recours au plus tôt à la sonde, comme on l'observe chez les gens du peuple, il survient des douleurs terribles d'entrailles, qui se terminent par la mort. Ce sont ces douleurs qu'Hippocrate a désignées dans l'Aphorisme 44 de cette section.

SECTION SIXIÈME.

1. Les rapports acides qui se manifestent pour la première fois dans les anciennes lienteries, sont d'un bon augure. « Les médecins grecs admettoient quatre espèces de flux de ventre : la Dyssenterie, la Lienterie, la Diarrhée et le Flux céliaque. Les déjections sanglantes, accompagnées de vives douleurs du canal intestinal, caractérisent la première ; le ventricule est spécialement affecté dans la seconde, qui consiste en ce que les alimens dont la digestion n'a pu être ébauchée dans ce viscère, semblent couler le long des intestins comme sur un plan absolument lisse. La diarrhée est la plus modérée de ces affections ; les matières sont évacuées sans douleur, et paroissent venir de tout le corps, ou plutôt de toutes les glandes qui versent habituellement un liquide particulier dans le canal intestinal. Dans le flux céliaque, les alimens sortent à demi-digérés ; ce flux est la suite de la mauvaise nourriture, et il est en général mortel. Ainsi Plutarque rapporte que les

« soldats de Marc-Antoine, étant parvenus en
« Arménie épuisés par la faim, dévorèrent
« avec avidité tout ce qu'ils purent rencon-
« trer, et 24 mille périrent du flux céliaque.
« Les rapports acides indiquent, dans a
« lienterie, que l'action de l'estomac se ra-
« nime, que les alimens commencent à s'y
« arrêter et à se digérer, quoique impar-
« faitement. Mais on ne peut tirer un prog-
« nostic favorable de ces rapports, qu'autant
« qu'ils subsistent quelque temps, et qu'ils
« ne disparoissent pas tout à coup. »

2. Ceux qui ont naturellement les narines très-humides et la semence fort aqueuse, ne jouissent jamais d'une bonne santé. Ces mêmes symptômes sont au contraire favorables à la suite d'une maladie. « Ils annoncent
« alors un relâchement général, et ne sont
« pas de longue durée, surtout chez les hom-
« mes robustes, bien constitués et d'un tem-
« pérament sec; car ces sortes d'individus,
« comme le remarque Galien, ne mouchent
« et ne suent jamais. Chez les hommes, au
« contraire, d'un tempérament humide, qui
« mouchent et suent avec une extrême faci-
« lité, tout annonce la foiblesse de la cons-
« titution; la cause la plus légère suffit pour

« déterminer chez eux des catarrhes qui se « portent souvent sur le pharynx, le larynx, « la trachée artère, les poumons, l'estomac et « les intestins; d'où résultent la toux, l'asthme, « l'esquinancie, la dyssenterie, etc. »

3. La répugnance pour les alimens est d'un mauvais augure dans les dyssenteries chroniques, surtout lorsqu'elles sont accompagnées de fièvre. « Dans ce dernier cas, l'in- « flammation des intestins est à craindre. »

4. Les ulcères dont tout le tour est dénué de poils, sont de mauvais genre. « C'est ce « qu'on observe dans quelques espèces de « teigne. »

5. N'oubliez jamais que les diverses douleurs de la plèvre, du thorax ou de toute autre partie, peuvent offrir entre elles une grande différence, « selon l'étendue de « leur siége, selon leur degré de force, et « les symptômes qui les accompagnent : une « douleur vive et aiguë qui s'étend jusqu'à « la clavicule, avec une difficulté extrême de « respirer et une forte fièvre, exige des saignées réitérées; une douleur modérée, peu étendue et récente, peut céder aux vomitifs. »

6. Toutes les affections des reins et de la vessie guérissent rarement chez les adultes, « passé l'âge de vingt-cinq ans. »

7. Les tumeurs inflammatoires du bas-ventre, voisines des tégumens « qui ne s'é-« tendent pas jusqu'au péritoine », sont peu douloureuses « et peu graves » ; mais celles qui sont profondes « dont le péritoine, l'es-« tomac ou le mésentère sont le siége » produisent des douleurs plus fortes « et très-« graves. »

8. Les ulcères des hydropiques guérissent difficilement, quel que soit leur siége. « Ceux « des extrémités inférieures se gangrènent en « général promptement. On s'abstiendra en « conséquence d'appliquer les vésicatoires « sur ces parties, à moins que ce ne soit sur « l'intérieur des cuisses ; et alors il faut lever « ces vésicatoires au bout de douze heures « au plus tard. »

9. Les efflorescences larges qui ne produisent pas de vives démangeaisons guérissent rarement. « C'est ce qu'on observe dans « plusieurs espèces de dartres ; car Hippo-« crate comprend ces maladies sous le nom

« générique d'Exanthèmes ou d'Efflores-
« cences. »

10. On voit des douleurs vives qui occupent tout le tour de la tête, se terminer par un écoulement de pus, de sérosité ou de sang, qui se fait jour par les narines, la bouche où les oreilles. « Ces écoulemens ne peuvent « avoir lieu que quand la maladie réside « dans le tissu cellulaire qui est au-dessous « des muscles qui recouvrent le crâne, ou « dans les sinus frontaux et surcilliers, ou « même dans la cavité du tambour et les « parties voisines de la trompe d'Eustache, « qui communiquent par des ouvertures par- « ticulières avec la bouche, le nez et les « sinuosités de l'apophyse mastoïde. »

11. L'apparition des hémorrhoïdes est favorable dans la mélancholie et dans les douleurs de reins.

12. Il est à craindre, quand on guérit d'anciennes hémorrhoïdes, que l'hydropisie, la phthisie ou la manie ne surviennent, si l'on ne prend la précaution d'en laisser courir une. « La suppression de tout écoulement « ancien et habituel est dangereuse ; il n'en-

« est pas de même des écoulemens récens : « il ne faut rien négliger pour les empêcher « de devenir habituels ; car alors ils épui- « sent les malades, et sont une source d'infir- « mités fâcheuses. »

13. L'éternuement guérit le hoquet rebelle « qui est l'effet de la pléthore ; le hoquet « produit par la foiblesse est précurseur de « la mort. »

14. L'hydropisie peut se guérir lorsque l'eau est absorbée par les veines, et prend son cours par le bas-ventre. « On ne peut guère es- « pérer cet avantage que dans la leucophleg- « matie ; alors même le malade ne guérit « qu'autant qu'un flux abondant d'urine se « réunit à la liberté du ventre : une forte « diarrhée est toujours funeste, tant dans « l'hydropisie que dans la leucophlegmatie. « On se gardera en conséquence d'insister « sur les drastiques pour obtenir la guérison. »

15. Le vomissement spontané qui survient dans le cours d'une diarrhée ancienne en procure la guérison.

16. La diarrhée est funeste dans la pleurésie et la péripneumonie, « lorsque la ma-

« ladie est avancée, et que la diarrhée n'en « modère pas les symptômes. »

17. La diarrhée est avantageuse dans l'ophthalmie.

18. Les plaies larges et profondes de la vessie, du cerveau, du cœur, du diaphragme, du canal intestinal, de l'estomac ou du foie, sont mortelles.

19. Les os, les cartilages, les tendons et les ligamens, la partie la plus mince de la joue et le prépuce, ne prennent plus d'accroissement, et ne forment plus un même corps ensemble, lorsqu'ils ont été totalement divisés. « Le vide que laisse alors la solu-« tion de continuité dans les parties molles, « se remplit toujours aux dépens du tissu « cellulaire environnant, d'où résulte l'af-« faissement plus ou moins sensible qu'offre « la cicatrice lorsqu'elle est formée. Dans les « fractures des os, une nouvelle production « osseuse, appelée Cal, forme un lien qui « retient et soude entre elles les parties qui « ont été séparées. »

20. Le sang sorti des vaisseaux qui le renferment, et épanché dans une cavité, se

putréfie « ou s'altère » nécessairement. « Lors-
« qu'il est épanché en grande quantité dans
« l'estomac ou le canal intestinal, il devient
« au bout de peu de temps noir comme de
« l'encre, il est rejeté par le vomissement
« ou par les selles, et constitue une espèce
« de Maladie noire qui est guérissable ; mais
« lorsque, comme il arrive dans certaines
« obstructions, il ne se fait qu'un suinte-
« ment médiocre de sang dans une cavité,
« telle que l'estomac, alors ce sang est re-
« jeté sous forme de suie mêlée à une grande
« quantité de mucus, ce qui forme une se-
« conde espèce de maladie noire, toujours
« mortelle. Le sang ne peut séjourner long-
« temps dans une cavité où l'air a accès sans
« se putréfier et acquérir une fétidité insup-
« portable : tel est celui qui s'accumule dans
« la matrice, lorsque les vidanges sont sup-
« primées à la suite des couches. Néanmoins
« lorsque la cavité n'a aucune communica-
« tion avec l'air, le sang peut y séjourner
« très-long-temps, et acquérir une certaine
« consistance sans se corrompre : nous en
« avons la preuve, non-seulement dans les
« tumeurs anévrysmales, mais même dans

« les épanchemens qui ont lieu dans le vagin « chez les filles nubiles imperforées. Dans ces « cas, elles éprouvent tous les mois des dou- « leurs vives dans le bas-ventre, qui cessent « au bout de peu de jours, et indiquent les « efforts que fait la nature pour établir l'écou- « lement périodique. Néanmoins il ne sort « rien du vagin, et l'examen des parties ap- « prend que son orifice est entièrement bouché « par l'hymen ; dès qu'on l'ouvre avec le bis- « touri, il en sort une plus ou moins grande « quantité d'un sang épais qui a une couleur « de lie de vin, et qui n'exhale aucune « odeur. »

21. L'apparition des varices ou des hémor- rhoïdes peut faire cesser l'aliénation de l'es- prit.

22. La saignée dissipe les douleurs inflam- matoires qui s'étendent depuis le dos jus- qu'au coude. « Ces douleurs constituent une « espèce de rhumatisme des plus terribles ; « elles sont citées ici comme un exemple de « l'efficacité de la saignée, dans toutes les « douleurs de ce genre, quelle que soit la « partie affectée. »

23. La crainte et le désespoir, qu'un long

laps de temps n'a pu dissiper, constituent le caractère propre de la mélancholie.

24. « Répétition d'une partie de l'aph. 19. »

25. Il est fort malheureux qu'une inflammation externe fort étendue se porte à l'intérieur. C'est au contraire un bon signe quand une inflammation interne sort et se jette au-dehors. « Ce n'est pas en déterminant une « métastase, que la disparition subite d'une « tumeur inflammatoire donne la mort; mais « c'est parce qu'elle est l'effet de l'anéantis- « sement de la force vitale. »

26. Les tremblemens convulsifs qui surviennent dans les fièvres ardentes sont des signes précurseurs du délire.

27. Lorsque dans l'empyème ou l'hydropisie, on donne issue, avec le fer ou le feu, au pus ou à l'eau épanchée, les malades n'échappent jamais à la mort, si ces liquides sortent tout à coup avec impétuosité.

28. Les eunuques parfaits « chez lesquels « on a emporté les testicules » ne deviennent ni goutteux ni chauves.

29. Les femmes sont à l'abri de la goutte, tant qu'elles sont réglées.

30. Les jeunes gens ne sont sujets à la goutte que quand ils ont eu commerce avec les femmes.

31. L'ophthalmie guérit « suivant sa na-« ture » par l'usage du vin pur, des bains, des fomentations émollientes, de la saignée et des purgatifs. « Le vin pur convient dans « les inflammations anciennes bornées à la « conjonctive, lorsqu'il n'y a aucun signe « de tension ni de pléthore générale. Les « bains, précédés de la saignée et des pur-« gatifs, et les fomentations émollientes, ont « la propriété de prévenir l'excès des dou-« leurs récentes, de modérer la tension des « parties et de procurer le sommeil. La « saignée réitérée est indispensable quand « les membranes même qui composent le « globe de l'œil sont enflammées, quand « la douleur est vive avec élancemens, et « qu'elle s'étend dans une grande partie de « la tête. Les purgatifs sont utiles toutes les « fois qu'il y a des indices de congestion « dans les viscères du bas-ventre. »

32. La diarrhée se prolonge communément chez ceux qui bégaient.

33. Ceux qui ont habituellement des rap-

ports acides, sont rarement attaqués de pleurésie. « Ces rapports sont l'effet d'un re-
« lâchement général et d'une foiblesse in-
« compatible avec les maladies inflamma-
« toires. »

34. Les teignes rebelles mettent à l'abri des grandes varices, et l'apparition de ces dernières dissipe la teigne. « J'ai adopté ici
« l'explication de Galien : il est absurde de
« faire dire à Hippocrate, d'après le texte
« vulgaire, que la perte totale des cheveux
« peut se réparer lorsqu'il survient de gran-
« des varices. »

35. La toux est le présage d'une mort prochaine dans les hydropisies anciennes. « Elle
« annonce que l'eau gagne la poitrine, ou
« que le sac qui la renferme a acquis un tel
« volume, qu'il gêne le mouvement du dia-
« phragme et s'oppose à la dilatation des
« poumons. Néanmoins la leucophlegmatie
« qui succède quelquefois aux fièvres au-
« tomnales est souvent accompagnée d'une
« toux, qui détermine une expectoration
« abondante de sérosité, suivie d'une prompte
« guérison, surtout lorsqu'il survient en
« même temps un flux abondant d'urine. »

36. La saignée guérit la dysurie : il faut dans ce cas ouvrir de préférence les veines du pied. « La saignée est le plus sûr moyen « de prévenir l'engorgement de la prostate « dont la dysurie est un des symptômes « précurseurs. »

37. Les tumeurs qui se manifestent à l'extérieur du col sont avantageuses dans l'angine. « Cela est vrai surtout dans l'esquinancie tonsillaire qui consiste dans l'en« gorgement des amygdales. Quelque gonflées « que soient ces glandes, on doit peu s'en « effrayer. »

38. Le mieux, dans les cancers occultes « qui ne se manifestent pas à l'extérieur du « corps », est de ne faire aucun remède. Les malades auxquels on administre dans ces cas des médicamens « actifs », périssent promptement : ceux, au contraire, qu'on abandonne à la nature, vivent fort long-temps. « Galien « rapporte, à ce sujet, que quantité de mé« decins de son temps employoient le fer et « le feu dans les ulcères cancéreux du pa« lais, de l'anus, de la matrice et du vagin. « Les malades ainsi traités périssoient tous, « au bout d'un temps très-court, après avoir

« souffert des tourmens inouis. Examinons « ce qui se passe de nos jours ; nous serons « forcés d'avouer que les choses ne sont pas « changées : on ne peut que gémir sur l'état « stationnaire où est restée depuis deux mille « ans cette branche importante de l'art de « guérir. »

39. Les convulsions peuvent être causées par la pléthore ou par les évacuations excessives : il en est de même du hoquet. « La « terreur, les douleurs vives, les impressions « désagréables quelconques, l'action enfin « des miasmes sur le sensorium commun, « déterminent, dans le commencement des « maladies, des convulsions qui sont des « efforts salutaires que fait la nature ; mais « dans les périodes avancés, elles indiquent « au contraire que les forces sont anéanties ; « et elles sont des signes précurseurs de la « mort. Le hoquet se réunit de même très- « fréquemment aux autres symptômes de « foiblesse ; il paroît lorsque l'action d'une « partie de l'estomac est totalement anéan- « tie, et que le poids des alimens produit « une sensation désagréable sur la partie « qui conserve encore un peu de force vitale.

« Les alimens pris avec avidité, le poivre « surtout, déterminent une autre espèce de « hoquet chez les individus les mieux por- « tans. »

40. La fièvre dissipe les douleurs indolentes des hypochondres, qui subsistent depuis long-temps.

41. On ne peut quelquefois avoir d'indice certain de la présence du pus, lorsqu'il est formé, parce qu'il est fort épais, ou profondément situé. « Cela n'est pas rare quand « la suppuration a lieu au-dessous des mus- « cles fessiers dans le voisinage du rectum, « ou au-dessous de la peau qui recouvre le « calcanéum. On doit alors se décider d'a- « près la fièvre et les douleurs qui ont pré- « cédé; d'ailleurs on aperçoit souvent une « moiteur sensible sur la peau, qui recouvre « la partie où réside le pus. »

42. La dureté du foie est un symptôme fâcheux dans la jaunisse.

43. La dyssenterie qui attaque ceux qui ont la rate obstruée est suivie, quand elle dure long-temps, d'hydropisie ou de lienterie, auxquelles les malades succombent. « Jamais le flux dyssentérique n'est avanta-

« geux dans les obstructions de la rate, « qu'autant qu'il est modéré et de courte « durée. »

44. Lorsque la suppression presque totale d'urine est suivie de vives douleurs des intestins, les malades périssent dans l'espace de sept jours, à moins que la fièvre ne survienne et ne détermine un écoulement abondant d'urine. (Voyez les observations qui précèdent cette section.)

45. Les ulcères qui ne guérissent pas dans le cours d'un an, et qui se prolongent même au-delà, sont toujours suivis de l'exfoliation de l'os qui est au-dessous, et laissent après la guérison une cicatrice profonde.

46. Les enfans qui deviennent bossus avant l'âge de puberté, à la suite de l'asthme, ou d'une toux opiniâtre, ne vivent pas.

47. Lorsque l'on juge nécessaire de saigner ou de purger « par précaution », il faut le faire le printemps. « Cet aphorisme nous « prouve que l'usage des saignées et des « purgations de précaution remonte à la « plus haute antiquité. On pourroit juger « de là du degré de perfection où étoit alors « portée la médecine pratique. On ne pou-

« voit recourir à des remèdes plus actifs et
« plus efficaces pour mettre quantité d'in-
« dividus à l'abri des maladies graves, et
« prévenir les rechutes dans une foule de
« circonstances. Ces remèdes produisent en
« peu de temps, et beaucoup plus sûrement,
« la plupart des effets que l'on prétend ob-
« tenir des vésicatoires et des cautères per-
« pétuels ; on se dirige d'après l'idée ridicule
« que ces derniers déplacent la matière mor-
« bifique et la portent au-dehors. On a beau
« avoir tous les jours des preuves du con-
« traire, on se laisse entraîner par le tor-
« rent ; mais je ne crois pas le moment fa-
« vorable pour tenter de m'y opposer. Je re-
« viens à l'objet dont il s'agit dans cet apho-
« risme. On ne peut nier que les changemens de saison produisent des effets funestes sur quantité d'individus, surtout chez les pléthoriques qui se livrent à des exercices violens. Qui ignore que ces hommes sont sujets au printemps à des hémorrhagies, à des maladies inflammatoires, et autres dont la saignée et les purgations administrées à propos peuvent seules mettre à l'abri ? L'on a eu tort de rejeter entièrement les

« préceptes que les anciens, fondés sur une
« longue expérience, avoient donnés sur cet
« objet. On en a, il est vrai, abusé, parce
« que tout le monde prétend être médecin;
« on a cru pouvoir suivre aveuglément l'u-
« sage reçu, dans l'idée que ce qui faisoit
« bien à l'un devait en faire également à
« l'autre; mais les vrais médecins, supérieurs
« aux préjugés, pourroient, si on les consul-
« toit, tirer le plus grand parti de ces mêmes
« moyens, qui ne sont tombés en discrédit
« que par l'abus qu'on en a fait. »

48. Une dyssenterie passagère est avantageuse dans les anciennes obstructions de la rate.

49. Les tumeurs inflammatoires déterminées par la goutte « régulière » se modèrent et disparoissent dans le cours de quarante jours, « pourvu que les malades ne com-
« mettent pas d'erreur dans le régime. »

50. La fièvre et les vomissemens bilieux sont des symptômes inséparables des commotions du cerveau.

51. Ceux à qui il arrive, dans le temps qu'ils vaquent à leurs occupations ordinaires, d'être pris tout à coup d'un violent mal de

tête, de perdre en même temps la parole et le sentiment, et d'avoir la respiration stertoreuse, périssent dans l'espace de sept jours, à moins que la fièvre ne se déclare. « L'apo-« plexie, qui s'annonce par ces symptômes, « ne laisse d'espoir qu'à ceux qui ne sont « pas fort avancés en âge. »

52. On ne négligera pas de faire attention à l'état des paupières pendant le sommeil; car si elles restent légèrement entr'ouvertes, de manière à laisser entrevoir un peu du blanc de l'œil, c'est un signe fâcheux et généralement mortel, à moins qu'il ne soit la suite d'un dévoiement ou d'une forte purgation. « Ce symptôme peut aussi être causé « par une tristesse excessive, une hémor-« rhagie considérable, ou le défaut de nour-« riture. Il est surtout suspect dans les af-« fections dyssentériques caractérisées par « des douleurs très-vives des intestins; quel-« quefois ces douleurs reviennent avec plus « de violence, et donnent la mort tout à coup « dans le temps que le malade s'en croit à « l'abri. »

53. Les délires gais sont moins dangereux que les délires sérieux.

54. La respiration sanglotante est un symptôme terrible dans les maladies aiguës accompagnées de fièvre.

55. Les accès de goutte et de manie se manifestent le printemps et l'automne.

56. La paralysie, les convulsions, la manie ou la cécité, sont des suites ordinaires des affections mélancholiques.

57. L'apoplexie est principalement à redouter depuis l'âge de quarante jusqu'à soixante ans.

58. Quand l'épiploon sort du ventre à la suite d'une plaie, la gangrène est inévitable, « surtout lorsqu'on tarde à en faire la ré-« duction. Il est alors indispensable d'am-« puter la partie exposée à l'air, dès qu'on « s'aperçoit qu'elle commence à devenir « noire et livide. Galien, liv. IV, de l'U-« sage des parties, chap. 9, dit avoir ainsi « emporté à un gladiateur presque tout l'é-« piploon, qui étoit sorti hors du ventre, « à la suite d'une plaie qu'avoit reçue ce « gladiateur. La guérison fut prompte ; mais « le bas-ventre resta tellement sensible au « froid, que ce malheureux étoit obligé de « le tenir continuellement couvert de laine. »

59. Lorsque la tête du fémur sort de sa cavité et y rentre chez ceux qui sont tourmentés de douleurs de sciatique, la partie est gorgée de mucus; « ou plutôt il s'y forme « un engorgement inflammatoire. Cet acci- « dent peut être la suite d'une chute ou du « rachitisme. »

60. Lorsque la tête du fémur sort et rentre ainsi, la cuisse et la jambe tombent dans le marasme; et le malade reste boiteux, si on néglige d'y appliquer le feu. « Ce moyen, « comme semble l'indiquer l'aphorisme, ne « réussit que quand l'articulation n'est pas « engorgée au point d'intercepter totalement « tout mouvement. »

OBSERVATIONS

sur la septième Section.

HIPPOCRATE, sans cesse occupé de nous indiquer la conduite que nous devons tenir auprès des malades, ne laisse échapper non-seulement aucune occasion de nous indiquer les précautions qu'exige le régime et l'usage des remèdes les plus actifs, mais il nous trace, de la manière la plus frappante, les phénomènes variés que nous présente l'économie animale, lorsque le principe de vie qui l'anime est altéré par une cause quelcônque. Il distingue les effets qui dépendent de la constitution particulière de l'atmosphère, de ceux que produisent l'âge, le température particulier à chaque individu, et les erreurs dans le régime : il ne perd aucune occasion de nous peindre les symptômes essentiels qui caractérisent chaque maladie, et l'ordre dans lequel ils se succèdent. Ainsi, dans la section dont nous allons nous occuper, il y fait particulièrement l'énumération de ceux qui peuvent se réunir à la maladie primitive, l'aggraver et diminuer nos espérances.

Lui seul nous a tracé le plan de la véritable méthode analytique admissible dans l'art de guérir. En vain quelques novateurs prétendent qu'il est possible de déterminer le caractère propre à chaque

affection morbifique, d'après la connoissance de la structure organique : tous nos organes étant passifs et subordonnés à l'état de la puissance vitale, comment oser prendre d'autres guides, dans le diagnostique, que les altérations survenues dans nos humeurs, et dans l'exercice des fonctions animales, vitales ou naturelles. Ces altérations sont toujours proportionnées au degré d'activité de la puissance vitale même ; elles constituent les symptômes propres à chaque maladie ; elles en sont par conséquent les vrais élémens. C'est pourquoi Hippocrate nous les rappelle sans cesse dans ses ouvrages : il ne néglige rien pour obliger le vrai médecin à ne les perdre jamais de vue. L'état de la physionomie et de la respiration, le degré de chaleur de la peau, la quantité et la qualité des diverses sécrétions, tous les signes enfin les plus frappans et aisés à saisir, du vulgaire même, sont ceux auxquels il veut que nous fassions une attention particulière. Semblable en cela aux botanistes, qui n'ont établi les caractères des plantes que d'après les parties qui frappent la vue et qui varient le moins, il a déterminé les différens genres de maladie d'après les symptômes les plus constans et les moins sujets à induire en erreur. On prétend opposer à ces caractères, ceux que nous offre l'état des vaisseaux sanguins, des membranes, des glandes et des autres parties qui nous sont cachées, et dont on ne peut

reconnoître les altérations qu'après la mort du malade ; mais de semblables hypothèses ne sont réellement que de vrais jeux d'esprit, qui nous éloignent absolument de notre objet : gardons-nous de nous y arrêter. Ne cessons d'étudier, avec Hippocrate, la nature auprès des malades même : elle seule nous fournira les lumières propres à nous diriger dans la carrière immense que nous avons entrepris de parcourir.

J'observerai ici, que cette section nous est malheureusement parvenue incomplète, et défigurée par des copistes infidèles et ignorans, qui y ont intercalé plusieurs aphorismes absolument étrangers à la doctrine d'Hippocrate ; et d'autres qui ne sont que des répétitions défigurées, des aphorismes qui se trouvent dans les sections précédentes : ce qui a déterminé quelques anciens commentateurs à en supprimer la plus grande partie. Ainsi Oribase, qui est un des plus célèbres, n'en admet que 34. Je n'ai pas cru devoir être aussi rigide ; je n'ai supprimé que quelques aphorismes qui m'ont paru être évidemment apocryphes ; et j'ai indiqué ceux qui ne sont que des répétitions, par des renvois aux sections précédentes : néanmoins, par respect pour les anciens manuscrits, j'ai conservé ces mêmes aphorismes en entier dans l'édition grecque et latine que j'ai publiée en 1784.

SECTION SEPTIEME.

1. Le froid des extrémités est un symptôme fort alarmant dans les maladies aiguës. « Il indique la gangrène des viscères « internes. »

2. La lividité des chairs qui recouvrent un os malade, est un signe pernicieux.

3. Le hoquet et la rougeur des yeux sont funestes lorsqu'ils sont la suite des vomissemens « spontanés. Ces deux symptômes se « réunissent dans le cas d'inflammation du « cerveau ou du ventricule. »

4. Le frisson qui succède immédiatement à la sueur, ne présage rien de bon. « Il « annonce la lésion de quelque viscère in« terne, et le dernier degré de foiblesse. »

5. La dyssenterie, l'hydropisie ou la stupidité peuvent faire disparoître la manie.

6. L'aversion pour les alimens, les vomisemens de matières crues, « jaunes, noires « ou vertes, sans mélange de mucus ni de « sérosité » et les déjections bilieuses, sont

de fâcheux symptômes dans les maladies chroniques.

7. Le frisson réuni au délire à la suite des excès de boisson, est fâcheux. « Il est « souvent le prélude d'une maladie grave. »

8. La rupture d'un abcès interne cause foiblesse, vomissement et perte de connoissance. « Ces symptômes sont particuliers aux « abcès formés dans le bas-ventre ; car les « abcès qui ont leur siége dans la poitrine « s'annoncent par une difficulté extrême de « respirer, suivie d'une expectoration puru- « lente plus ou moins abondante. »

9. L'aliénation de l'esprit ou les convulsions sont des symptômes funestes à la suite des fortes hémorrhagies.

10. Le vomissement, le hoquet et le délire, précédés de douleurs excessives d'entrailles, laissent peu d'espoir.

11. La péripneumonie est mortelle quand elle succède à la pleurésie.

12. La phrénésie qui survient dans le cours de la péripneumonie est une maladie des plus graves.

13. Les convulsions ou le tétanos sont

mortels lorsqu'ils succèdent aux plaies qui intéressent des parties essentielles à la vie.

14. L'insensibilité absolue et le délire sont d'un très-mauvais présage à la suite des plaies de la tête.

15. Le crachement de sang précède celui de pus.

16. Au crachement de pus succèdent la phthisie, ensuite le dévoiement; et dès que les crachats se suppriment, le malade meurt.

17. L'inflammation du foie qui cause le hocquet est mortelle.

18. Les convulsions et l'aliénation de l'esprit, précédées d'une insomnie rebelle, sont des symptômes funestes.

19. Quand un os est à nu, une inflammation érysipélateuse gagne les lèvres de la plaie.

20. L'inflammation érysipélateuse se termine par la putridité « lorsque l'action vitale « est presque anéantie » ou par une bonne suppuration, « lorsque les forces sont peu « altérées. »

21. Les plaies, accompagnées de fortes pulsations, présagent des hémorrhagies « graves. »

22. Les douleurs rebelles des parties contenues dans le bas-ventre se terminent par la suppuration.

23. Les déjections crues sont les avant-coureurs de la dyssenterie.

24. Le délire et la stupeur caractérisent les plaies pénétrantes du crâne.

25. « Voy. sect. V, aphor. 1 et 4. »

26. Le froid des extrémités est funeste dans les vives douleurs du bas-ventre.

27. « Voy. sect. VI, aph. 19. »

28. Une forte diarrhée guérit la leucophlegmatie « récente, lorsque le malade est « bien constitué et plein de vigueur. »

29. Les déjections écumeuses qu'on observe dans les diarrhées tirent leur origine de la tête. « Il s'agit ici particulièrement des « diarrhées précédées des signes qui carac- « térisent les catarrhes. Les anciens, qui n'a- « voient aucune idée des différens sinus que « tapisse la membrane de Schneider, s'ima- « ginoient, comme cela est encore ordi- « naire parmi les gens du peuple, que tous « les écoulemens muqueux et écumeux des- « cendoient du cerveau. Ce viscère, suivant « eux, étoit naturellement froid; il étoit

« le réservoir de la pituite ou du mucus;
« il avoit même la propriété d'attirer les hu-
« meurs, comme il est aisé d'en juger d'a-
« près la théorie qu'Hippocrate nous donne
« des catarrhes, lib. 2, de morb., cap. 1. »
Les catarrhes « dit-il » se forment lorsque la tête est échauffée par les alimens, la chaleur du soleil, les exercices forcés ou le feu; elle attire la pituite ou la partie la plus subtile des humeurs, qui ensuite entre en fonte, et descend dans tout le corps. Le malade se sent la tête embarrassée; peu de temps après, l'humeur coule par les narines, par la bouche, ou même par les oreilles, sous forme de mucus; d'autres fois elle est entraînée par les veines, etc.

« On ne pouvoit donner une description
« plus exacte de la manière dont se forme
« le catarrhe; il est de fait que quand l'é-
« nergie de la force vitale est diminuée par
« une cause quelconque, on s'en aperçoit
« d'abord au mal de tête qui se manifeste
« à l'instant, et au trouble de toutes les
« sécrétions, particulièrement sensible sur
« les glandes muqueuses. C'est ce qu'on ob-
« serve en général lorsque le corps est frappé

« par le froid, ou lorsque l'âme est affectée
« de tristesse ; à l'instant l'écoulement mu-
« queux des narines est supprimé, la langue
« se couvre d'un limon blanchâtre, la mem-
« brane interne de l'estomac et celle du ca-
« nal intestinal éprouvent des changemens
« analogues. A cet état d'inertie des glandes
« muqueuses succède une véritable phlogose
« suivie d'une augmentation extraordinaire
« de la sécrétion du mucus ; non-seulement
« ce mucus coule abondamment des narines,
« mais ne pouvant être absorbé dans la même
« proportion qu'il est sécrété dans toute l'é-
« tendue du canal intestinal, il s'y accu-
« mule et se mêle au suc gastrique, qui,
« dans cet état d'inertie des viscères, dé-
« génère et tourne à l'acide ; cet acide dis-
« sout le mucus, et forme une écume par
« le mélange de l'air qui se dégage des ma-
« tières qui se rencontrent dans les intestins.
« Cette écume est donc un signe de foiblesse ;
« elle précède souvent la putréfaction, et elle
« est un signe funeste dans les diarrhées,
« surtout accompagnées de fièvre. »

30. Les urines qui, dans les fièvres, dé-
posent une espèce de farine grossière, an-

noncent une maladie longue, « lorsque les « forces ne sont pas épuisées. »

31. Les urines qui sont d'abord claires, et qui offrent ensuite un sédiment bilieux, sont le présage d'une maladie de peu de durée.

32. Les urines dont le sédiment est formé de parties qui n'ont aucune union entre elles, indiquent un grand trouble dans l'économie animale.

33. Les bulles qui nagent sur les urines, présagent la phrénésie et une maladie de courte durée.

34. Les urines déposent dans les maladies aiguës des reins une grande quantité de matière épaisse semblable à de la graisse. « Cette matière a en outre une odeur insupportable ; il est aisé à cette odeur seule de la distinguer du sédiment qui est l'effet d'une fonte générale de tout le corps, comme il arrive quelquefois dans la phthisie pulmonaire ; d'ailleurs, dans ce dernier cas, le sédiment ne se forme que lentement, et il est beaucoup moins abondant. »

35. Quand, chez ceux qui sont tourmentés e néphrétique, les signes que nous venons

d'indiquer sont accompagnés de douleurs aiguës qui s'étendent jusqu'aux muscles voisins de la colonne vertébrale, il faut, si ces douleurs sont externes, s'attendre qu'il se formera un abcès à l'extérieur; si, au contraire, elles sont fixées à l'intérieur, l'abcès s'ouvrira en dedans.

36. Le vomissement de sang sans fièvre est peu dangereux, « lorsqu'il est modéré, « chez les femmes surtout, aux approches « des règles. » Il n'en est pas de même du vomissement de sang réuni à la fièvre. Le premier « qui est du nombre des hémor- « rhagies passives » cède aux rafraîchissans et aux astringens; « le second exige des « saignées réitérées. »

37. Les catarrhes pulmonaires « les périp- « neumonies qui ont été précédées d'affections « catarrhales » se terminent, dans l'espace de vingt jours, par une expectoration de pus.

38. « Voy. sect. IV, aph. 80. »

39. Lorsque tout à coup la langue s'embarrasse, ou qu'une partie du corps tombe en paralysie, on ne peut méconnoître l'humeur mélancholique « comme cause de ces effets, « ce qui est un indice qu'il reste peu ou « point d'espoir de guérison. »

40. Le hocquet qui succède à une superpurgation est redoutable chez les vieillards.

41. Les douches réitérées d'eau chaude, faites sur la tête, guérissent les fièvres qui ne sont pas causées par la bile, « c'est-à-« dire, par la putridité, ou par une inflam-« mation locale. Ces douches, ainsi que les « bains tièdes, conviennent dans les fièvres « éphémères, produites par l'ardeur du so-« leil, par le froid et la lassitude. On en « tire même de grands avantages dans les « fièvres hectiques; mais dans les fièvres pu-« trides, il ne faut y recourir qu'après avoir « fait précéder l'usage des purgatifs. »

42. Jamais les femmes n'acquièrent autant de force et de vigueur que l'homme.

« L'on traduit vulgairement cet apho-« risme d'une manière fort ridicule. Le mot « ἀμφιδέξιος, Ambidextre, qui se trouve ici « dans le texte, ne doit pas s'entendre uni-« quement de quiconque se sert avec la même « facilité des deux mains, mais de ceux qui « excellent par la force, l'intrépidité et l'acti-« vité comme il est aisé de s'en convaincre « par la lecture des commentaires de Galien. »

43. Les malades auxquels on a ouvert un

empyème avec le fer ou le feu, guérissent quand il en sort un pus blanc et sans mélange; au contraire, ils périssent lorsque le pus est bourbeux et fétide.

44. Quand le foie est en suppuration, et qu'on y applique le feu, les malades échappent à la mort, si le pus qui en sort est blanc et sans mélange, parce que ce pus est renfermé dans un kyste; mais c'en est fait d'eux, si le pus ressemble à de la lie d'huile d'olive. « Cet « aphorisme est la confirmation du précé- « dent; il nous apprend que l'on peut an- « noncer, quand le pus est louable, que la « substance même du foie n'est pas affectée. »

45. « Voy. sect. VI, aph. 21. »

46. « Voy. sect. VI, aph. 35. »

47. La saignée et le vin pur guérissent la strangurie et la dysurie. « Cet aphorisme est « une répétition du §. 36 de la section VI, « avec une addition vraisemblablement apo- « cryphe; car Hippocrate avoit hardiment « recours à la saignée dans toutes les stran- « guries au moins récentes. C'est encore la « pratique de nos grands médecins. Tous re- « gardent avec raison la strangurie, comme « le symptôme précurseur des affections les

« plus graves des reins, de la vessie et de la
« matrice. La saignée faite à temps, et con-
« venablement réitérée, peut prévenir ces ter-
« ribles affections : quand on attend qu'elles
« soient formées, elles deviennent en général
« incurables et remplissent la vie d'amertume.
« Hippocrate n'a donc pu permettre l'usage du
« vin pur que dans les stranguries causées par
« une affection ancienne et incurable des reins,
« de la vessie, ou de la matrice, accompa-
« gnée d'un épuisement total des forces. »

48. « Voy. sect. VI, aph. 37. »

49. Les fortes inflammations du cerveau donnent la mort en trois jours. Passé ce temps, les malades guérissent. « Ces inflam-
« mations règnent dans les climats chauds,
« vers le solstice d'été ; elles attaquent sur-
« tout les enfans ; elles sont caractérisées
« par une forte fièvre accompagnée d'un vio-
« lent mal de tête, particulièrement sensible
« à l'occiput : le visage est bouffi, les yeux
« sont rouges et fort gonflés, la respiration
« est entrecoupée, et les malades paroissent
« comme stupides. »

50. L'éternuement tire sa source de la tête : il a lieu lorsque le cerveau est échauffé,

« comme il arrive lorsqu'on passe d'une tem-
« pérature froide à une chaude », ou lorsque le vide qui est dans la tête « que forment les « sinus qui se trouvent à la base du crâne » se remplit d'humidité; car alors l'air renfermé intérieurement n'ayant d'issue que par un passage étroit, s'échappe avec impétuosité et avec bruit. « Dans ce cas, les muscles releveurs de « la langue se contractent et remplissent une « grande partie de l'arrière-bouche, de ma-« nière que l'air accumulé dans les poumons « ne peut s'échapper que par les narines. »

« Il est très-probable, on pourroit même « dire constant, que par le vide de la tête « dont Hippocrate fait ici mention, il a voulu « indiquer les différens sinus que tapisse la « membrane de Schneider, et nullement les « ventricules du cerveau, comme l'ont avancé « quelques commentateurs, puisqu'il a com-« mencé par dire » le cerveau étant échauffé.

51. « Voy. sect. VI, aph. 40. »

52. « Voy. sect. VI, aph. 47. »

53. Quand il se forme entre le diaphragme et la cavité du bas-ventre, une tumeur douloureuse remplie de pituite « c'est-à-dire, de « pus et de sérosité », cette pituite, si la tu-

meur n'a aucune issue dans l'une des deux cavités, peut être absorbée par les vaisseaux sanguins, prendre son cours vers la vessie et terminer la maladie. « Hippocrate a voulu « nous donner ici un exemple des abcès for- « més intérieurement, dont le pus peut être « absorbé et passer par les urines. Dans ce « cas, en effet, le sédiment des urines a l'ap- « parence du pus; néanmoins il n'en a au- « cune des propriétés. Il est prouvé aujour- « d'hui que le pus ne peut être absorbé et « passer dans les vaisseaux sanguins, sans « changer entièrement de nature. »

54. Lorsque le foie se remplit d'eau, au point que la membrane externe qui le recouvre se rompt, l'eau s'épanche dans le bas-ventre, et le malade meurt. « Hippocrate « désigne dans cet aphorisme, sous le nom « d'épiploon, la membrane externe du foie; « et, aph. 45, sect. V, il a donné la même « dénomination à la membrane externe de « la matrice, ou au péritoine. »

55. Le vin, mêlé avec partie égale d'eau, dissipe les anxiétés, les bâillemens et les frissons.

56. « Voy. sect. IV, aph. 82. »

57. Toute commotion du cerveau, produite par une cause externe « telle qu'une « chute ou un coup », est à l'instant suivie de la perte de la parole et du mouvement.

58. Astreignez à un régime sévère ceux qui ont la chair molle et humide. « Ce régime « dessèche le corps, détruit l'excès d'humi- « dité. Il convient non-seulement aux caco- « chymes ou aux leucophlegmatiques, mais « même à toutes les personnes foibles ; car « le moindre excès leur est nuisible. Il est « souvent utile, comme le pratiquoient les « Romains, de s'abstenir pendant un jour de « nourriture, pour ranimer l'action de l'es- « tomac. »

59. « Voy. sect. IV, aph. 34. »

60. « Voy. sect. IV, aph. 35. »

61. « Voy. sect. IV, aph. 40. »

62. Une sueur abondante, chaude ou froide, qui coule sans cesse, indique un excès d'humidité « un état de pléthore. » On donnera, en conséquence, dans ce cas, des vomitifs aux individus les plus forts, et des purgatifs à ceux qui ont le moins de force.

63. « Voy. sect. IV, aph. 42. »
64. « Voy. sect. IV. aph. 43. »
65. « Voy. sect. IV. aph. 44. »
66. « Voy. sect. IV. aph. 45. »
67. « Voy. sect. II, aph. 10. »
68. « Cet aphorisme est exprimé d'une ma-
« nière beaucoup plus claire, liv. 1 des
« Prognostics. »
69. « Cet aphorisme est rempli de termes
« impropres, inintelligibles, qui ne permet-
« tent pas de douter qu'il est apocryphe,
« comme Galien l'a remarqué. »
70. « Aphorisme faux et apocryphe. »
71. « Voy. sect. IV, aph. 57. »
72. « Voy. sect. II, aph. 9. »
73. « Voy. sect. III, aph. 3. »
74. « Voy. sect. IV, aph. 48. »
75. « Voy. sect. V, aph. 49. »
76. L'hydropisie succède à la leucophlegmatie.
77. Les diarrhées « longues de matières « crues et d'un jaune foncé » engendrent la dyssenterie.
78. La dyssenterie précède la lienterie.
79. L'exfoliation suit de près toute forte inflammation du périoste. « L'exfoliation est

« surtout funeste quand elle a pour cause un « virus siphilitique, ou quand elle succède à « l'inflammation chronique du périoste, formée « naturellement ou déterminée par les causes « les plus légères chez les rachitiques : elle « est caractérisée par une tumeur spongieuse, « inégale, d'une portion de l'os s'il est gros, « ou de la totalité s'il est petit ; bientôt les « parties molles des environs se gonflent, il « s'y forme des ulcères fistuleux, d'où il « coule une humeur d'une odeur insuppor- « table, qui indique que toute la substance « de l'os est dans un état de corruption. « Quelques auteurs ont désigné cette mala- « die sous le nom de Pedarthrocace, parce « qu'elle attaque spécialement les articula- « tions des enfans rachitiques. On la dis- « tingue du Spina-Ventosa, en ce que, dans « cette dernière, la douleur est peu sensible, « et toute la substance de l'os augmente de « volume. »

80. « Cet aphorisme, ainsi que les deux « suivans qui terminent cette section, sont « un assemblage confus de plusieurs sen- « tences qui se trouvent dans les aphorismes « précédens ; leur répétition est en consé- « quence superflue. »

OBSERVATIONS

sur la huitième Section.

Les aphorismes renfermés dans cette section sont la plupart ou faux ou écrits d'une manière inintelligible, ou ils sont des répétitions de sentences qui se trouvent exprimées beaucoup plus clairement dans les autres ouvrages du père de la médecine. Ils manquent dans les manuscrits les plus anciens ; ceux dans lesquels ils se trouvent paroissent être du commencement du quinzième siècle. Sur vingt que j'ai collationnés, un seul donne dix-huit aphorismes à cette section. Je me bornerai à en traduire ici deux ; savoir, le 6e et le 18e. Le premier, parce que les médecins l'ont continuellement dans la bouche ; le second, parce qu'il nous donne une idée de l'opinion des anciens philosophes sur la nature de l'âme, et sur les parties constituantes de notre corps.

Aphor. 6. Après avoir tenté inutilement tous les autres remèdes, il faut recourir au fer, et ensuite au feu ; les maladies qui résistent au feu « à la cautérisation » sont incurables.

Aphor. 18. Le terme fatal arrive lorsque le feu qui retient l'âme a remonté plus haut

que le nombril, jusque dans la cavité qui est au-dessus du diaphragme, et a consumé tout l'humide radical ; le poumon et le cœur étant privés de cet humide, par la chaleur qui est concentrée dans ces viscères importans, l'esprit de la chaleur, qui unissoit l'âme au corps et en formoit un tout, s'évapore à l'instant ; en conséquence, l'âme même, qui constitue ce que nous appelons la vie, s'échappe par les chairs et par les soupiraux de la tête ; elle abandonne le tabernacle du corps, et son simulacre mortel, avec la bile, le sang, la pituite et les chairs.

« Les anciens philosophes ont reconnu que « l'âme étoit impassible, immortelle ; que « ses propriétés différoient absolument de « celles de la matière, et qu'elle ne pouvoit « s'y réunir que par l'entremise de corps « extrêmement subtiles, nommés esprits, qui « tiennent le milieu entre elle et les subs- « tances compactes. Ils pensoient que le corps « qu'elle habite est pour elle un tabernacle « sombre, une lanterne opaque, une prison « ténébreuse, enfin un sépulcre, et qu'elle ne « jouit de son activité que quand elle est

« délivrée de ces entraves ; alors elle voit « l'Éternel, dont elle est une émanation ; elle « prend un rang au milieu des génies, en « raison de la noblesse de son origine. D'au- « tres s'imaginoient qu'elle erroit sans cesse « autour des débris de sa première habitation ; « qu'elle conservoit éternellement, quoique « séparée du corps, la faculté d'engendrer « des idées, d'être susceptible de diverses « affections envers ceux qui s'approchoient « de la tombe où reposoient ces mêmes débris: « de là l'origine de l'affluence du peuple, qui, « dans les temps les plus reculés, se portoit « dans les endroits où étoient ensevelis les « grands hommes, pour leur rendre hommage « et implorer leur protection. »

FIN DES APHORISMES.

PROGNOSTICS
D'HIPPOCRATE.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

sur le Livre des Prognostics.

Aucune partie de la médecine n'est plus admirable ni plus utile que celle qui a pour objet le Prognostic. Elle embrasse le présent, le passé et l'avenir : car on n'est capable de secourir ceux dont la santé est altérée par une cause quelconque, que lorsqu'on est suffisamment instruit pour reconnoître, dès le premier abord, les symptômes qui caractérisent une maladie, faire l'exposé de ceux qui ont précédé, et annoncer si on doit en redouter d'autres.

Cette science exige un jugement exquis, et ne peut être que le fruit d'une longue expérience : elle a singulièrement contribué, dans tous les temps, à donner le plus grand lustre à la dignité du médecin, et à le faire admirer des autres hommes. C'est parce qu'Hippocrate y a excellé, et qu'il en fut en quelque sorte le créateur, que ses contemporains, pour lui donner un témoignage éclatant de leur estime et de leur reconnaissance, lui ont tous unanimement accordé le surnom de Divin. En effet, ce grand homme a donné des preuves étonnantes de sa sagacité, toutes les fois qu'il s'agissoit de reconnoître la cause et la nature d'une maladie dès son principe, d'en prévoir les symptômes en-

core cachés, d'indiquer l'ordre dans lequel ils devoient se succéder, de prédire le moment où l'on devoit attendre la crise, et la manière dont elle devoit se faire. Dans les cas où il jugeoit toutes les ressources de l'art inutiles, il indiquoit long-temps d'avance le jour et l'heure même de la mort. Aussi aucun médecin ne rendoit, à l'instant qu'il se montroit, de services plus importans aux malades susceptibles de guérisson.

Car ce n'est qu'autant qu'on a une connaissance parfaite du prognostic, qu'on peut se former, dès le premier abord, une idée juste de la nature d'une maladie, de la marche qu'elle doit suivre, et saisir les indications curatives convenables. Sans cette connoissance, on agit au hasard, et l'on peut nuire infiniment, surtout si l'on a recours à des remèdes actifs; il seroit en général impossible, si l'on s'en rapportoit uniquement au récit confus que font les malades des accidens qu'ils éprouvent, de distinguer les symptômes essentiels à la maladie, de ceux qui ne sont qu'accessoires : avec la plus grande habitude, il est même extrêmement difficile de rectifier leurs erreurs; les uns s'expriment mal; d'autres, aveuglés par les préjugés les plus absurdes, se forment une opinion particulière de leur maladie, prétendent la connoître parfaitement; et, se servant de termes génériques dont ils sont fort embarrassés de déterminer la signification, ils veulent entrer en dis-

eussion avec les médecins les plus instruits. D'après leurs idées, tous les points de côté, les coliques, les douleurs vagues de rhumatismes, sont causés par des vents, la plupart des maladies chroniques sont nerveuses ou bilieuses, celles des enfans sont dues à la dentition ou aux vers : toute nouvelle accouchée veut qu'on la traite pour un lait répandu. Enfin, sans parler de ceux qui dissimulent, ou qui n'osent déclarer la vraie cause des accidens qu'ils éprouvent, il n'y a pas d'absurdités qu'une multitude de malades ne propose au médecin; et s'il ne réunit une longue expérience à l'attention la plus scrupuleuse, il est en danger de se laisser induire en erreur. Il faut qu'il puisse s'assurer par lui-même des symptômes qui caractérisent la maladie, et qu'il ne lui reste aucune incertitude le troisième ou le quatrième jour au plus tard; sans quoi il ignore, comme l'observe Galien, la partie la plus essentielle de son art.

Un médecin doué de ces qualités, jouit de l'avantage inappréciable d'inspirer à ceux qui l'appellent, une confiance sans bornes; chaque parole qu'il profère est un oracle pour eux : il les détermine facilement à exécuter ponctuellement tous les remèdes qu'il prescrit; cette confiance seule est, dans une multitude de circonstances, un grand moyen d'obtenir la guérison.

Quelle que soit l'importance de cette branche de l'art de guérir, il s'est de tout temps trouvé des hommes qui, rebutés par les difficultés qu'elle offre à l'observateur le plus attentif et doué de la plus grande persévérance, l'ont rejetée comme inutile à la pratique de la médecine. C'est pourquoi Hippocrate, qui n'a pas cru devoir faire précéder ses autres ouvrages d'aucune préface, en a mis une à celui-ci, contre son usage. Ses preuves ont convaincu tous les vrais médecins; et il n'en existe aucun aujourd'hui qui ne cultive avec ardeur la science du prognostic.

Le Traité dont nous donnons la traduction renferme les premiers principes de cette science. Il est dégagé de toute théorie; c'est une suite de faits confirmés par des hommes éclairés, libres de préjugés, qui se sont constamment livrés à l'étude la plus scrupuleuse de la marche de la nature, depuis leur jeunesse jusqu'à l'âge le plus avancé. Ces faits doivent servir de boussole au médecin. C'est donc avec raison que, parmi les ouvrages du père de la médecine, qui sont parvenus jusqu'à nous, celui dont il s'agit tient le premier rang: il est un de ceux qui ont fait considérer son auteur comme le créateur de l'art de guérir. Sa réputation n'a rien perdu de son éclat depuis plus de vingt siècles; elle n'a nullement été éclipsée par les hommes les plus illustres qui lui ont succédé: tous,

au contraire, le prennent encore pour leur guide dans ce qui concerne les branches les plus essentielles de l'art qu'ils professent, le diagnostic surtout, le prognostic et le régime.

Ce Traité a uniquement pour objet les maladies aiguës et celles qui peuvent en être les suites ; on y trouve plus d'ordre que dans les aphorismes. Galien l'a divisé en trois sections. La première traite principalement des signes tirés du degré de foiblesse des fonctions vitales, animales et naturelles. Ces signes sont ceux auxquels le médecin doit particulièrement faire attention, pour établir son prognostic. La seconde section offre le tableau des signes tirés des déjections, des vomissemens, des sueurs, des crachats et des urines. La troisième donne des détails sur les jours critiques et sur les signes qui les précèdent. Elle indique les maladies et les circonstances dans lesquelles on doit s'attendre à des hémorrhagies, ou à des dépôts critiques favorables ou funestes. On y trouve surtout des détails très-importans sur les suites des inflammations de la poitrine.

DES PROGNOSTICS.

SECTION PREMIÈRE.

1. Rien ne me paroît être d'une plus grande utilité pour le médecin que l'étude assidue du prognostic.

2. Un pareil médecin connoîtra d'avance, et indiquera à ceux qui l'appellent, les accidens présens, passés et à venir ; il fera même l'énumération des circonstances dont ils ont négligé de l'instruire : il leur persuadera ainsi qu'il a une connoissance plus parfaite que tout autre, des signes qui caractérisent les diverses altérations de la santé ; et ils s'abandonneront à lui avec confiance.

3. On ne peut mieux diriger le traitement d'une maladie qu'en prévoyant, d'après les symptômes présens, ceux qui sont sur le point de paroître. « C'est tout ce qu'on est

« en droit d'exiger. » Il seroit certainement préférable de rendre la santé à tous les malades ; mais cela est impossible.

4. Les uns sont terrassés tout à coup par la violence de leur mal , avant de pouvoir appeler le médecin ; d'autres périssent au moment même de son arrivée ; quelques-uns vivent un jour, ou même un peu au-delà , et succombent avant qu'il ait eu le temps d'employer toutes les ressources de son art, pour combattre efficacement les différentes maladies dont ils sont attaqués. Il faut donc faire connoître la nature de ces affections, « qui sont au-dessus des ressources de l'art »; savoir, jusqu'à quel point elles excèdent les forces du corps ; « ne pas négliger les signes « qui indiquent le degré de foiblesse des di-« verses fonctions , car l'excès de foiblesse « cause la mort dans les fièvres » ; tâcher même de découvrir si les maladies ne dépendent pas de quelque chose de divin « de « supérieur à nos connoissances , de quelque « qualité particulière de l'air, capable d'a-« néantir tout à coup l'action de la puissance « vitale. Ainsi, dans les fièvres produites par « le miasme des marais et dans celles des

« armées, un petit nombre de paroxysmes
« réduit l'homme le plus sain en apparence à
« un degré de foiblesse extrême; ceux qui
« sont frappés de contagion périssent fré-
« quemment en quelques minutes, sans qu'on
« ait pu prévoir aucune cause de maladie
« Les vapeurs méphitiques suffoquent l'in-
« dividu le plus robuste en deux ou trois
« secondes; et lors même qu'on l'enlève du
« milieu de ces vapeurs avant qu'il ait rendu
« le dernier soupir, toutes les tentatives que
« l'on fait pour l'arracher des bras de la
« mort sont inutiles. »

5. Un médecin doué de ces qualités sera, à juste titre, généralement admiré, et excellera dans son art; son extrême prévoyance le mettra à même de préserver plus sûrement de la mort les malades susceptibles de guérison. Il pressentira et indiquera quels sont ceux qui doivent guérir ou mourir; on n'aura donc aucun reproche à lui faire.

6. Dans les maladies aiguës, par exemple, « on commencera par faire attention aux si-
« gnes qui indiquent l'affoiblissement de la
« force vitale. » On examinera d'abord si le visage ressemble à celui des hommes qui jouis-

sent d'une parfaite santé, surtout s'il est tel qu'il étoit avant la maladie chez l'individu que l'on traite ; car on ne peut désirer aucun signe plus avantageux : plus les traits du visage sont altérés, plus le danger est grand.

7. Ainsi la mort est proche, quand le nez est effilé ; quand les yeux sont creux, les tempes affaissées et aplaties, les oreilles froides, retirées, et leurs lobes tournés en arrière ; quand en outre la peau du front est dure, tendue à l'excès, et d'une sécheresse extrême ; quand tout le visage enfin est d'une pâleur verdâtre, ou d'un brun noirâtre, livide ou plombé.

8. Si, le visage étant tel les trois premiers jours de la maladie, le concours des autres signes ne suffit pas pour déterminer votre jugement, interrogez le malade, demandez-lui s'il n'est pas épuisé par des veilles excessives, s'il n'a pas souffert depuis long-temps de la faim. S'il convient s'être trouvé dans quelqu'une de ces circonstances, on doit juger le danger moins grand. Ces altérations du visage se dissipent en vingt-quatre heures, quand elles sont l'effet de causes de ce genre. Mais si le malade assure qu'aucune n'a eu

lieu, et si sa physionomie ne reprend pas son air ordinaire de santé, dans l'espace de temps que nous venons d'indiquer, on ne peut plus douter que la mort approche. « Il « est généralement reconnu que les traits de « la physionomie et les yeux surtout nous « donnent lés indices les plus certains du « degré d'énergie du cerveau et de l'état des « différens viscères. Le moindre trouble de « la santé se peint sur le visage et dans les « yeux : le médecin attentif distingue même, « à certaines nuances particulières, les dif- « férentes causes de leurs altérations. Par « exemple, à la suite des évacuations exces- « sives, les yeux sont moins desséchés et « moins renfoncés dans leur orbite, qu'à la « la suite des longues veilles; le pouls est « en même temps petit et tendu comme une « corde. Quand le malade est épuisé par de « fortes évacuations, les paupières sont en « outre pesantes; elles s'ouvrent avec peine, « et elles sont presque immobiles, comme « dans l'affection comateuse. Dans le cha- « grin, l'abattement du visage et la langueur « des yeux sont réunis à la taciturnité ; l'œil « reste à demi-ouvert ; et le globe remonte

13. Il en est de même des lèvres flasques pendantes, froides et blanches.

14. Quand le médecin arrive chez un malade sans en être attendu, il est avantageu qu'il le trouve couché sur le côté droit o gauche, les bras, le col et les extrémité inférieures légèrement fléchis, et le reste d corps situé de manière qu'aucune partie n paroisse gênée. Telle est en général la situation que prennent, étant couchés, ceux qu jouissent d'une bonne santé. Plus les malade en approchent, plus on doit être rassuré su leur sort. « Il est à propos que le malade soi « endormi ou ne s'aperçoive pas de l'arrivé « du médecin, pour bien juger de la situa « tion qu'il prend naturellement; car tout « personne qu'il voit entrer lui fait faire u « mouvement dont il n'est pas maître. »

15. Il est moins avantageux de trouver l malade couché sur le dos, avec les bras, l col et les extrémités inférieures très-tendus « Cette position est généralement l'effet d « la lassitude ou de la foiblesse. »

16. Le danger est infiniment plus gran quand le malade coule, comme une m... e en bas de son lit vers les pieds. « On a beau

alors le relever et le poser sur son oreiller, il se laisse aller un instant après. Le sentiment de lassitude qui précède les fièvres est toujours proportionné au degré de foiblesse qui doit survenir ensuite. »

17. Il n'est pas moins fâcheux de trouver : malade les pieds et les bras nus, le col et ›s jambes écartés çà et là hors du lit, lorsue ces parties ne sont pas excessivement haudes : c'est un signe d'une grande anxiété. Cette position est moins dangereuse chez les femmes naturellement délicates ou accablées de chagrin. »

18. Il est encose plus funeste de dormir ouché sur le dos, la bouche béante, les xtrémités, tant supérieures qu'inférieures, tant dans un état de flexion forcée, et écarées les unes des autres. « Ce signe donne lieu de redouter dans les maladies aiguës la gangrène de quelque viscère. On l'observe aussi chez les enfans tourmentés par les vers ; alors ils s'agitent continuellement, et ils ne restent pas constamment sur le dos. »

19. Tout malade qui dort couché sur le ›as-ventre, sans en avoir contracté l'habitude lans l'état de santé, est menacé de délire ou

13. Il en est de même des lèvres flasques, pendantes, froides et blanches.

14. Quand le médecin arrive chez un malade sans en être attendu, il est avantageux qu'il le trouve couché sur le côté droit ou gauche, les bras, le col et les extrémités inférieures légèrement fléchis, et le reste du corps situé de manière qu'aucune partie ne paroisse gênée. Telle est en général la situation que prennent, étant couchés, ceux qui jouissent d'une bonne santé. Plus les malades en approchent, plus on doit être rassuré sur leur sort. « Il est à propos que le malade soit « endormi ou ne s'aperçoive pas de l'arrivée « du médecin, pour bien juger de la situa- « tion qu'il prend naturellement ; car toute « personne qu'il voit entrer lui fait faire un « mouvement dont il n'est pas maître. »

15. Il est moins avantageux de trouver le malade couché sur le dos, avec les bras, le col et les extrémités inférieures très-tendus. « Cette position est généralement l'effet de « la lassitude ou de la foiblesse. »

16. Le danger est infiniment plus grand quand le malade coule, comme une masse, en bas de son lit vers les pieds. « On a beau

alors le relever et le poser sur son oreiller, il se laisse aller un instant après. Le sentiment de lassitude qui précède les fièvres est toujours proportionné au degré de foiblesse qui doit survenir ensuite. »

17. Il n'est pas moins fâcheux de trouver e malade les pieds et les bras nus, le col et es jambes écartés çà et là hors du lit, lorsque ces parties ne sont pas excessivement haudes : c'est un signe d'une grande anxiété. Cette position est moins dangereuse chez les femmes naturellement délicates ou accablées de chagrin. »

18. Il est encose plus funeste de dormir ouché sur le dos, la bouche béante, les xtrémités, tant supérieures qu'inférieures, tant dans un état de flexion forcée, et écarées les unes des autres. « Ce signe donne lieu de redouter dans les maladies aiguës la gangrène de quelque viscère. On l'observe aussi chez les enfans tourmentés par les vers ; alors ils s'agitent continuellement, et ils ne restent pas constamment sur le dos. »

19. Tout malade qui dort couché sur le bas-ventre, sans en avoir contracté l'habitude dans l'état de santé, est menacé de délire ou

d'inflammation de quelqu'un des viscères du bas-ventre. « Ce symptôme accompagne fré-
« quemment l'inflammation de la portion du
« péritoine qui s'étend sur l'épiploon et le
« mésentère. Le malade est d'abord tour-
« menté de vives douleurs, particulièrement
« sensibles vers le nombril; accompagnées
« de vomissemens, de fièvre, d'un abatte-
« ment extrême, souvent interrompu par un
« délire furieux : le pouls est alors très-petit.
« Ces douleurs, après avoir subsisté quelque
« temps, cessent tout à coup; le pouls semble
« reprendre son état naturel, mais devient
« plus dur; le ventre est fort aplati; le
« malade est assoupi et presque insensible;
« à peine répond-il aux questions qu'on lui
« fait; il reste constamment couché sur le
« bas-ventre sans donner aucun signe de
« douleur; le délire reparoît à des interval-
« les plus ou moins longs, avec un pouls
« petit, dur et précipité. Après avoir éprouvé
« ces alternatives pendant deux ou trois
« jours, le malade est pris tout à coup d'un
« nouveau délire furieux qui l'enlève. A
« l'ouverture du cadavre, on trouve la ca-
« vité du bas-ventre remplie d'une grande
« quantité de sérosité, mélangée d'une ma-

tière épaisse puriforme ; une portion du mésentère et de l'épiploon, souvent même la surface des intestins gangrenée ; l'épiploon est quelquefois détruit, ou converti en une masse purulente. »

« Cette inflammation se distingue de celle de la membrane interne des intestins, en ce que dans cette dernière les douleurs laissent peu de relâche, tout le ventre se gonfle et acquiert un volume énorme peu avant le moment fatal. Il est très-important de ne pas confondre ces douleurs avec les coliques ordinaires ; car tous les stimulans qu'on administre vulgairement sous le nom d'antispasmodiques, aggravent la maladie commençante et la rendent incurable. »

20. Vouloir se lever sur son séant, est un signe pernicieux dans toutes les maladies aiguës, portées à leur plus haut période ; mais il n'y en a pas de plus terrible dans la péripneumonie. « Il est le présage d'une suffocation prochaine. »

21. Le grincement de dents dans les fièvres, chez ceux qui n'y sont pas accoutumés dès leur enfance, annonce un délire furieux

et la mort. Ce symptôme « qui est l'effet des « mouvemens convulsifs des muscles de la « mâchoire inférieure » est dangereux par lui-même; mais s'il se réunit au délire, la perte du malade est inévitable.

22. On ne doit pas négliger d'observer l'état des ulcères qui sont survenus dans le cours de la maladie, ou qui existoient antérieurement. Lorsqu'il ne reste plus d'espoir, au moment où le malade est sur le point d'expirer, les lèvres de ces ulcères deviennent livides et sèches, ou jaunâtres et sèches. « Les vaisseaux qui fournissent la matière « propre à former le pus, ne charient plus, « en raison de la foiblesse générale, qu'une « petite quantité de sérosité mélangée d'al- « bumine, de gluten et de globules rouges, « qui, restant en stagnation dans les vais- « seaux capillaires, donnent une couleur li- « vide plus ou moins foncée aux lèvres de la « plaie, suivant le degré de foiblesse. C'est « pourquoi, quand le terme fatal approche, « toute sécrétion cesse, et l'ulcère se des- « sèche, sans qu'on puisse soupçonner au- « cune répercussion. »

23. Les différens mouvemens des bras doi-

vent même fixer l'attention du médecin. Lorsque dans les fièvres aiguës, dans les péripneumonies, les phrénésies, ou les violens maux de tête, les malades portent les mains vis-à-vis leur visage, et cherchent avec empressement à saisir des objets qui n'existent pas, à enlever des paillettes, à arracher des fils de leurs couvertures, ou à retirer des ordures de dessus la muraille, on doit en concevoir de vives inquiétudes, et même juger la mort inévitable.

24. La respiration fréquente est l'indice d'un embarras extrême ou d'une inflammation des parties situées au-dessus du diaphragme. La respiration grande, et qui se fait à de longs intervalles, menace de délire : mais si l'air qui sort du nez et de la bouche est froid, la mort est très-près.

25. La facilité de la respiration est un signe des plus certains de guérison dans toutes les maladies aiguës avec fièvre, qui se terminent dans l'espace de quarante jours. Dans les maladies très-aiguës qui ne passent pas le quatrième jour, de même que dans celles qui sont sans fièvre, telles que les convulsions, l'apoplexie foudroyante, et

« quantité d'affections chroniques, la mort « est rarement précédée de la gêne de la res- « piration. »

26. Les sueurs les plus favorables, dans toutes les maladies aiguës, doivent paroître un jour de crise et dissiper entièrement la fièvre. On doit mettre au second rang, celles qui sont répandues sur toute la surface du corps, et à la suite desquelles le malade se sent ranimé. Toute sueur qui ne procure aucun de ces avantages, est indifférente. Celles qui sont froides, bornées à la tête, au visage et au col, sont très-fâcheuses : elles indiquent la mort dans les fièvres aiguës, et la longueur de la maladie dans celles qui sont moins vives, « telles que les « intermittentes et les fièvres hectiques. » Les sueurs froides répandues sur tout le corps, sont aussi redoutables que celles qui sont bornées à la tête. Les plus funestes ressemblent à des grains de millet, et paroissent seulement autour du col. Les bonnes sueurs forment des gouttes médiocres et s'évapoient promptement ; « elles doivent être « d'ailleurs modérées : les fortes sueurs épui- « sent et aggravent souvent la maladie. » Il ne faut pas oublier qu'en général, les sueurs

sont produites par la foiblésse « comme dans « la lipothymie » ou par l'excès des douleurs inflammatoires. « Les sueurs ne paroissent « que quand la chaleur fébrile commençant « à se modérer, la circulation se rétablit « d'abord dans les extrémités capillaires ar- « térielles; mais les absorbans qui doivent « reprendre la plus grande partie du liquide « destiné à entretenir la souplesse de la « peau, n'ayant pas encore recouvré toute « leur activité, la portion de ce liquide, trop « abondante pour être absorbée ou même « pour s'évaporer, s'amasse sur la peau sous « forme de gouttes, dont la quantité est pro- « portionnée au degré de foiblesse, comme « on l'observe surtout chez les phthisiques « à leur réveil. A mesure que l'énergie vitale « se rétablit dans toute l'économie animale, « les absorbans reprennent toute leur acti- « vité, et la sueur cesse. »

27. Les hypochondres sont dans l'état le plus favorable, lorsqu'ils paroissent exempts de douleur, mollets et égaux de chaque côté; mais il faut nous tenir sur nos gardes, lorsqu'ils sont enflammés, douloureux, tendus,

et que l'un d'eux est plus chaud, plus dur ou plus grêle que l'autre.

28. Une pulsation sensible dans les hypochondres présage un trouble général ou l'aliénation de l'esprit. Les yeux donneront alors des indices certains : s'ils sont, ainsi que les paupières, dans un mouvement continuel, il faut s'attendre au délire. « Il ne « faut pas confondre les palpitations ou les « mouvemens convulsifs des fibres muscu- « laires avec le battement des artères, dont « il s'agit ici : les premières s'observent sou- « vent dans les affections passagères de l'es- « tomac ou du canal intestinal ; les pulsa- « tions ou les battemens extraordinaires des « artères mêmes indiquent une forte inflam- « mation. »

29. Les tumeurs dures et douloureuses qui s'étendent sur les deux hypochondres sont des plus funestes. On doit moins redouter celles qui sont bornées à un côté, surtout au côté gauche. « Il s'agit ici des douleurs « accompagnées d'une forte fièvre, qui in- « dique une inflammation des viscères du « bas-ventre. »

30. Ces tumeurs, quand elles paroissent au commencement d'une maladie, présagent une mort prochaine.

31. Si la fièvre subsiste plus de vingt jours, sans que la tumeur disparoisse, on doit s'attendre à la suppuration.

32. L'hémorrhagie du nez, quand elle survient dans le cours de la première semaine, est fort utile dans ces sortes de tumeurs, « telle que l'inflammation du foie ». On demandera en conséquence au malade s'il ressent de vives douleurs de tête, ou si sa vue se trouble : car ces symptômes indiquent que le sang se porte vers la tête. « Ces hé-
« morrhagies doivent se manifester passé le
« quatrième jour, et être fort abondantes :
« celles dans lesquelles le sang coule goutte
« à goutte sont des crises imparfaites en gé-
« néral funestes, surtout lorsque le sang n'a
« pas de consistance, et sort sans qu'il y ait
« aucun signe qui indique que la circulation
« est fort accélérée. »

33. Ces hémorrhagies sont particulières aux jeunes gens qui n'ont pas encore trente-cinq ans ; passé cet âge, on doit s'attendre à la suppuration.

34. Les tumeurs molles, indolentes, qui

cèdent à l'impression du doigt, se terminent plus lentement, mais sont beaucoup moins fâcheuses.

35. Lorsque la fièvre a subsisté plus de soixante jours, sans que la tumeur disparoisse, on doit juger qu'il est sur le point de se former une suppuration interne. La même observation est applicable à toutes les tumeurs dont le siége est dans la cavité abdominale.

36. Toutes les tumeurs dont nous venons de parler donnent lieu de craindre une mort prochaine, lorsqu'elles sont fort douloureuses, dures et larges. Celles qui sont molles, indolentes, et qui cèdent à l'impression du doigt, subsistent plus long-temps.

37. Les tumeurs situées dans l'hypogastre abcèdent plus rarement que celles qui se forment dans les hypochondres. Mais il est très-rare que celles qui sont au-dessous du nombril « telles que les tumeurs du foie » suppurent; on doit plutôt s'attendre à une hémorrhagie des parties supérieures.

38. Dans toutes les tumeurs de ces régions, il faut, quand elles subsistent quelque temps, faire attention aux signes qui présagent la suppuration.

39. On jugera de la manière suivante de ces sortes d'abcès : tous ceux qui se portent au-dehors sont des plus favorables, pourvu qu'ils soient médiocres, fort saillans et terminés supérieurement en pointe ; ceux qui sont larges, aplatis, et qui ne forment presque pas de saillie, sont les plus fâcheux.

40. Parmi les abcès qui s'ouvrent à l'intérieur, les moins fâcheux « car tous le sont » n'ont aucune communication avec les parties externes ; ils sont concentrés à l'intérieur ; ils ne causent point de douleurs vives, ni aucune altération dans la couleur des tégumens qui les recouvrent. « Le texte de cette « sentence est altéré et inintelligible ; j'ai « pris en conséquence pour guide Celse, « qui en a donné la traduction, liv. II, « ch. VIII. »

« Il s'agit ici des abcès qui se forment à « la suite des inflammations des viscères in- « ternes, tels que le poumon, le foie, les « reins et autres; lorsque ces abcès sont « concentrés à l'intérieur et peu considé- « rables, le pus épanché dans la cavité où « se trouve le viscère affecté, peut se dé- « composer comme le lait se décompose chez

« les nouvelles accouchées, ses principes « constituans peuvent être entraînés dans le « torrent de la circulation, et s'évacuer par « les sueurs, les selles ou les urines. C'est le « seul cas où les abcès internes, quoique « en général très-fâcheux, ne donnent pas « la mort. Ceux qui s'ouvrent en dedans et « en dehors sont encore beaucoup plus fu- « nestes que les premiers, qu'Hippocrate ne « désigne par l'épithète de Bons, qu'en com- « paraison des autres. Il faut donc, toutes les « fois qu'il se forme un abcès à l'intérieur, « recourir au plutôt à l'opération, si elle « est praticable ; ne pas attendre que l'in- « flammation gagne les parties contiguës, et « détermine les tégumens à s'ouvrir : car, « quand la vie du malade se prolonge jusqu'à « ce que cette ouverture spontanée ait lieu, « elle n'arrive jamais que lorsqu'il est épuisé « par la fièvre, et que les parties sont dans « un délabrement extrême qui rend toutes « les ressources de l'art inutiles. »

41. Le meilleur pus est blanc, « comme « de la crême » d'une couleur et d'une consistance égales, et n'a aucune mauvaise odeur : plus il s'éloigne de ces qualités, plus il est mauvais.

SECTION DEUXIEME.

---

1. Les hydropisies qui succèdent aux maladies aiguës sont toutes fâcheuses : elles ne délivrent pas de la fièvre; elles causent de vives douleurs et même la mort. La plupart commencent par la région iliaque ou lombaire, et quelques-unes par le foie. « Les « premières sont souvent la suite de l'inflam- « mation idiopathique ou consécutive des « intestins grêles. »

2. Les extrémités inférieures s'enflent chez ceux dont l'hydropisie commence par la région iliaque ou lombaire; ces malades sont sujets à des diarrhées rebelles qui ne modèrent ni les douleurs des régions iliaque et lombaire, et ne diminuent pas le volume du ventre. « La « diarrhée aggrave les hydropisies qui ont « été précédées de l'inflammation des in- « testins ou de quelqu'un des viscères ren- « fermés dans la cavité abdominale : les « drastiques accélèrent dans ce cas la mort. »

3. Les hydropisies qui tirent leur origine du foie sont caractérisées par des envies con-

tinuelles de tousser, suivies d'une expectoration très-médiocre ; les pieds s'enflent, le ventre est resserré, et les malades ne rendent que quelques excrémens durs avec beaucoup de peine. Il se forme tantôt dans l'hypochondre droit, tantôt dans le gauche, des tumeurs qui, après avoir subsisté quelque temps, disparoissent. « Quand la maladie est fort avancée, ces tumeurs deviennent permanentes, « et sont souvent suivies d'un flux de ventre « qui donne la mort. Dans la tympanite qui « succède quelquefois aux inflammations du « canal intestinal, le bas-ventre est égale « ment arrondi et tuméfié dès le priucipe de « la maladie ; et, outre qu'il rend, quand « on le frappe, un son particulier qui in- « dique que les intestins sont remplis d'air, « et qu'on a comparé au son d'un tambour, « il ne se forme pas de tumeur tantôt d'un « côté, tantôt de l'autre. »

4. C'est un mauvais signe dans les maladies aiguës, d'avoir la tête, les bras et les pieds froids, lorsque le ventre et la poitrine sont chauds.

5. Une chaleur douce réunie à un état gé-

néral de mollesse du corps, est un signe des plus favorables.

6. Un malade doit se retourner facilement dans son lit, et se sentir léger lorsqu'il veut se lever sur son séant; il est plus en danger s'il se plaint d'une pesanteur de tout le corps, ainsi que des mains et des pieds.

7. Si à ce sentiment de pesanteur, se réunit la lividité des ongles et des doigts, la mort est très-proche.

8. La noirceur complète des doigts et des pieds « dans les maladies aiguës » est moins formidable que leur lividité, « parce que « cette dernière annonce le sphacèle, ou l'a« néantissement total des forces vitales. » Il faut dans ces cas, avant de porter son jugement, considérer attentivement les autres signes. Si le malade « dont les doigts et les « pieds sont noirs » ne paroît nullement accablé par la gravité de son mal, on peut, pourvu qu'un seul signe favorable se réunisse aux autres, espérer que la maladie se terminera par la suppuration, que les parties devenues noires se détacheront, et que le malade échappera au danger qui le menaçoit. « C'est ce qu'on a observé dans quelques

« épidémies, surtout dans la peste qui a dé-
« vasté le Péloponèse. »

9. La rétraction des testicules et des parties de la génération indique de vives douleurs « du bas-ventre » et danger de mort.

10. Quant au sommeil, les malades doivent, comme il est naturel à tout homme bien portant, veiller le jour et dormir la nuit; « quand cet ordre de choses est changé, « c'est un signe fâcheux. » Le sommeil le plus avantageux est celui qui ne se prolonge pas plus de trois heures après le lever de l'aurore, « qui n'est pas agité de rêves sur-
« tout désagréables ou effrayans. La plupart
« des peuples anciens divisoient le jour en
« douze heures. La première commençoit au
« lever du soleil, et la douzième finissoit à
« son coucher. Ainsi ces heures étoient plus
« grandes dans les longs jours d'été, et plus
« petites l'hiver.

11. Il est d'un très-mauvais augure de ne dormir ni jour ni nuit. Le délire est la suite de cette insomnie, quand elle est l'effet de la douleur ou d'une anxiété extrême.

12. Les meilleures selles sont médiocrement molles, liées entre elles, continuent à s'évacuer à l'heure à laquelle le malade étoit

accoutumé dans l'état de santé, et elles sont proportionnées à la quantité d'alimens qu'il prend. De telles selles indiquent que tous les viscères contenus dans la cavité du bas-ventre exécutent parfaitement leurs fonctions.

13. Lorsque les selles sont liquides, il est bon qu'elles n'excitent pas un bruit sourd en sortant, qu'elles ne soient pas évacuées en petite quantité à chaque fois, et à de courts intervalles : car le malade, fatigué par les envies continuelles d'aller à la garde-robe, seroit privé de sommeil; s'il rendoit au contraire fréquemment une grande quantité d'excrémens, il seroit en danger de tomber en foiblesse. « Les vents qui s'échappent avec « les excrémens, indiquent que les membra-« nes des intestins sont dans un état d'ato-« nie, et qu'elles ne peuvent se contracter « avec assez de force pour chasser peu à peu au « dehors le gaz qui se dégage des alimens qui « sont dans un mouvement de fermentation. »

14. Il faut que ces selles liquides soient évacuées en proportion de la quantité d'alimens que le malade a pris; une, deux ou trois fois le jour, et une fois la nuit; que la plus forte évacuation se fasse dès la pointe

du jour, selon qu'il en avoit l'habitude. « Cette « sentence est, comme l'observe Galien, une « suite de la précédente. Hippocrate ne juge « ce nombre d'évacuations favorables que « par comparaison à celles dont il vient de « parler. La sentence suivante démontre évi- « demment qu'on ne doit compter sur la « guérison que quand les excrémens com- « mencent à prendre une certaine consis- « tance. L'abstinence de nourriture est es- « sentielle pour obtenir cet avantage et mo- « dérer la fréquence des déjections ; dans « les maladies aiguës, la sensibilité de l'es- « tomac et du canal intestinal est tellement « exaltée, qu'une boisson surchargée de sub- « stances farineuses ou saccharines, à plus « forte raison un bouillon gras, suffisent « souvent pour augmenter la fréquence des « selles et aggraver la maladie. »

15. Mais à mesure que la crise approche, les selles doivent prendre du corps, être modérément rousses, et ne pas avoir une odeur trop forte. « L'odeur putride est tou- « jours un indice du défaut d'action de la « force vitale. »

16. Il est bon, aux approches de la crise,

de rendre des lombrics avec les excrémens. « Ces vers s'engendrent le plus communé- « ment dans les intestins des enfans foibles « qui ont le ventre gonflé, le visage bouffi « et pâle, la lèvre supérieure grosse : il est « plus avantageux de les rendre avec les ex- « crémens que par le vomissement. »

17. Le ventre doit, dans quelque maladie que ce soit, ne pas être plein, et être néanmoins convenablement fourni en chair; « c'est- « à-dire, qu'il ne doit être ni fort maigre, « ni tuméfié. »

18. Les selles claires comme de l'eau, ou blanches, ou verdâtres, ou d'un rouge foncé, ou écumeuses, sont toutes pernicieuses.

19. Il en est de même de celles qui sont en médiocre quantité, gluantes, blanches, verdâtres, et dont toutes les parties sont égales.

20. Les selles noires, grasses, livides, verdâtres et fétides, sont encore plus funestes. « Elles indiquent l'excès de foiblesse et l'al- « tération du tissu des solides. »

21. Celles qui sont de différentes couleurs présagent une maladie plus longue, mais ne sont pas moins pernicieuses : telles sont

toutes les selles semblables à des raclures de boyaux, ainsi que celles qui sont bilieuses, sanglantes, verdâtres ou noires; qui tantôt sortent mêlées ensemble, et d'autres fois les unes après les autres.

22. Les vents qui s'échappent par le fondement sans se faire entendre, sont avantageux. Il vaut mieux qu'ils sortent avec bruit que d'être retenus dans les intestins. Cependant, quand ils s'échappent ainsi, sans que la volonté du malade y ait aucune part, c'est un signe qu'il éprouve une vive douleur ou qu'il délire.

23. Les douleurs et les tumeurs circonscrites des hypochondres se dissipent, lorsqu'elles sont récentes et sans inflammation, dès qu'il se forme des borborygmes ou des flatuosités accompagnées d'un bruit sourd dans l'hypochondre, surtout lorsque ces flatuosités sortent avec les excrémens et les urines : il est même avantageux qu'elles s'échappent seules, ou qu'elles descendent dans les parties inférieures. « Le gaz qui se dégage « des alimens en fermentation, donne, en « déplaçant les matières qui s'opposent à son « passage, un son semblable à celui que fait

« entendre l'air qui pénètre dans une bou-
« teille d'eau, à mesure qu'on la vide. Les
« anciens ont désigné ce son sous le nom de
« Borborygme : ces flatuosités sont toujours
« un signe de foiblesse. »

24. On doit juger très-favorablement de l'urine qui dépose un sédiment blanc, parfaitement égal et uniforme pendant tout le cours d'une maladie aiguë, jusqu'à ce que la crise soit parfaite. Elle indique qu'il n'y a pas de récidive à craindre, et que la maladie sera courte, « qu'elle n'excédera pas sept jours »; mais si cette urine n'est pas constamment la même, si tantôt on n'y aperçoit pas de sédiment, si d'autres fois le sédiment en est blanc et égal, la maladie sera plus longue, et la convalescence sera moins certaine. « Il ne
« faut pas confondre l'Hypostase ou le Sé-
« diment des urines avec le dépôt. Le pre-
« mier est la substance qui se rassemble et
« reste suspendue dans un vase oblong et
« élargi dans sa partie supérieure; le dépôt
« est ce qui reste attaché au fond de ce
« vase. On appelle sédiment Egal celui qui
« forme un tout continu, sans aucune in-

« terruption, et présente une surface unie ;
« le sédiment Uniforme est formé de parti-
« cules qui ont la même blancheur et la
« même ténuité. On ne doit désirer le sédi-
« ment, comme l'observe Galien, que dans
« l'urine des malades : il n'est pas néces-
« saire dans celle des hommes sains, surtout
« lorsqu'ils mènent une vie sobre. Ceux qui
« mangent beaucoup rendent communément
« une urine fort épaisse ; elle l'est moins
« chez ceux qui mangent peu. »

25. Lorsque l'urine est rougeâtre, ainsi que son hypostase, et que cette dernière est égale ou forme un tout continu, la maladie est plus longue que dans le cas précédent, mais la guérison plus certaine. « Les urines ne
« doivent diriger notre prognostic que dans
« les maladies aiguës, avec fièvre, sans in-
« flammation locale ; car les inflammations
« locales ont des évacuations critiques par-
« ticulières, qu'il faut examiner avant tout :
« ainsi dans la pleurésie on fera surtout at-
« tention aux crachats. Galien observe que
« les urines louables, dans les maladies de
« poitrine, ne peuvent nous donner d'indice

« de guérison ; mais que les mauvaises ser-
« vent beaucoup pour nous faire connoître
« le danger de mort. * »

« Les observations des anciens sur la né-
« cessité d'observer les urines dans les fièvres
« ont été confirmées par les médecins mo-
« dernes les plus célèbres. Les urines sont
« l'indice le plus certain des changemens
« qu'éprouve l'action vitale, comme l'a dé-
« montré, avec autant d'esprit que de vérité,
« l'illustre Darwin, dans sa théorie des
« fièvres **. »

« Rien, dit-il, ne prouve plus évidemment
« combien les changemens que subit l'exci-
« tabilité ou l'action vitale ont d'influence
« sur l'urine, que les altérations qu'on ob-
« serve dans ce liquide, dans le cours de
« chaque paroxysme des fièvres intermit-
« tentes. Pendant le stade de froid, l'urine

* Voy. Comm. sur le neuvième malade de la seconde section du cinquième livre des Epidémies.

** Voy. tom. IV de la traduction de la Zoonomie de Darwin, que le laborieux et estimable J. F. Kluyskens, professeur de chirurgie à Gand, a publiée dans cette dite ville en 1811.

« est en petite quantité et pâle, tant par le « défaut de sécrétion que par celui d'absorp- « tion; pendant le stade de chaud, l'action « des reins étant augmentée, la sécrétion de « l'urine est plus abondante; elle coule en « conséquence dans sa quantité ordinaire; « mais elle est très-colorée et trouble, parce « qu'une grande portion de ses parties aqueuse « et saline a été absorbée par la vessie, « en raison de l'augmentation d'activité des « absorbans. Enfin, vers le déclin du stade « de chaud, l'urine coule abondamment; et « elle est moins colorée ou moins trouble, « parce que les absorbans de la vessie per- « dent, en raison de leur sympathie avec « les absorbans cutanés, leur augmentation « d'action, plutôt que les vaisseaux sécré- « teurs ne perdent la leur. C'est pourquoi « la quantité de sédiment et la couleur de « l'urine que l'on rend dans les fièvres, dé- « pendent beaucoup de la quantité de liquide « qui a été sécrétée par les reins, et de celle « qui a été ensuite absorbée par la vessie. « Il est bon d'observer que si la chaleur a « été augmentée par la température de la « chambre ou des couvertures, il continuera

« à couler une petite quantité d'urines trou-
« bles, parce que l'activité des absorbans de
« la vessie augmente alors, en raison de
« leur sympathie avec ceux de la peau, afin
« de rendre au sang une quantité de liquide
« proportionnée à celle qui se perd par la
« transpiration. »

26. Le sédiment brun, semblable à une farine grossière d'orge grillé, est un mauvais signe ; celui qui ressemble à des écailles est encore plus fâcheux. Le sédiment ténu et blanc est extrêmement mauvais ; mais il n'y en a pas de pis que celui qui ressemble à du son. « Dans l'aph. 77, sect. IV, Hip-
« pocrate dit que les urines qui déposent un
« sédiment semblable à du son, indiquent
« que la vessie est attaquée d'une espèce de
« gale ; mais il s'agit dans cet aphorisme des
« urines que l'on rend sans fièvre, et ici de
« celles qu'on observe dans les fortes fièvres. »

27. Le nuage blanc suspendu dans les urines est avantageux ; mais le noir est funeste.
« Après avoir parlé des matières contenues
« dans les urines, Hippocrate s'occupe ici
« de la couleur ; il donne le nom de nuage

« à toute substance qui flotte et reste sus-
« pendue dans l'urine refroidie, soit que
« cette substance occupe les parties supé-
« rieure, moyenne ou inférieure. Mais Galien
« désigne spécialement sous le nom d'Enéo-
« rème, ce qui flotte dans la partie supé-
« rieure de l'urine; il appelle Nuage ce qui
« occupe la partie moyenne, et Hypostase
« ou sédiment ce qui est au-dessous. Le
« nuage donne des indices moins certains
« que le sédiment. Ainsi le nuage noir est
« moins dangereux que le sédiment noir.
« Galien, liv. des Crises, dit n'avoir jamais
« vu un malade réchapper avec un pareil sé-
« diment; ce qui doit s'entendre uniquement
« des maladies aiguës : car dans celles qui
« sont longues, telles que les fièvres quartes,
« les urines noires sont très-souvent salu-
« taires. »

28. L'urine rousse et aqueuse indique, tant qu'elle ne change pas, que la maladie est dans un état de crudité.

29. Lorsque dans une maladie longue « qui « se prolonge au-delà de vingt jours » l'urine reste telle que nous venons de l'indi-

quer « rousse et aqueuse », il est à craindre que le malade ne puisse résister jusqu'à ce que l'urine offre des signes de coction.

30. Il n'y a pas d'urines plus funestes que celles qui sont fétides, aqueuses, noires et épaisses. « Les aqueuses précèdent et accom-« pagnent souvent la phrénésie. »

31. L'urine noire est très-pernicieuse chez les adultes, et l'urine aqueuse chez les enfans. « L'urine noire précède quelquefois le « retour des règles chez les femmes atta-« quées de maladies aiguës; et alors elles « sont avantageuses. »

32. Lorsque, tous les autres signes étant d'ailleurs très-favorables, les malades rendent pendant long-temps des urines ténues et crues « claires comme de l'eau », on doit s'attendre à un dépôt critique dans quelques-unes des parties situées au-dessous du diaphragme.

33. Les substances grasses, semblables à des toiles d'araignée, qui restent suspendues au haut des urines, n'annoncent rien de bon; elles sont des indices d'une fonte générale des humeurs. « Quand ces urines sont « accompagnées d'une douleur vive dans le

« canal de l'urèthre, elles annoncent que les « reins sont enflammés, comme on l'a vu « sect. VII, aph. 34. »

34. Quand on aperçoit un nuage suspendu dans les urines, il faut considérer s'il se porte vers la partie supérieure ou inférieure : s'il se précipite en bas avec la couleur « blanche » que nous avons indiquée, il est d'un bon augure ; mais s'il gagne le haut en conservant la même couleur, il est moins favorable. « Hippocrate, immédiatement après « avoir parlé, dans les prognostics 27, 28 et « 29, des diverses substances contenues dans « les urines, récapitule ici ce qu'il a dit de la « couleur : la blanche étant la seule avanta- « geuse, il ajoute qu'on doit principalement « y compter, lorsque le nuage se précipite « au fond de l'urine. »

35. Prenez garde de vous laisser induire en erreur par les maladies de la vessie, car ces maladies peuvent déterminer des urines semblables à quelques-unes de celles dont nous avons fait mention : alors ces urines ne sont pas un indice de l'état du corps, mais de l'état de la vessie même. « Il est évident, « d'après cette sentence, qu'Hippocrate ne

« s'est proposé de parler dans ses prognos-
« tics, que des indications universelles des
« urines, et non des particulières. »

36. Le vomissement le plus avantageux doit consister en un mélange parfait de mucus et de bile ; ne pas être fort épais ni fort abondant. Moins les matières rejetées par le vomissement sont mélangées, plus elles sont funestes. « Quelles que soient les
« causes qui déterminent le vomissement,
« il est constamment l'effet du défaut d'ex-
« citation ou de l'atonie de quelques viscères,
« comme l'a très-bien observé Darwin : les
« diverses membranes qui tapissent l'estomac
« ne sont pour rien dans le vomissement ;
« leur altération ne peut être que l'effet de
« la maladie primitive, puisqu'elles sont
« absolument passives. »

« Tout vomissement rebelle est dange-
« reux ; il indique que l'excitabilité ou
« l'action vitale est épuisée dans quelque
« organe important : ce qu'on reconnoît
« principalement à l'accablement extrême
« du malade, au pouls petit et précipité,
« à la pâleur du visage, à la douleur vive
« de la tête, et à la tension douloureuse des

« hypochondres qui accompagne ces sortes « de vomissemens ; et quand les malades « succombent, l'ouverture des cadavres offre « fréquemment des inflammations ou des « suppurations du cerveau ou de ses mem- « branes ; quelquefois même des portions « d'intestins enflammées ou sphacelées, quoi- « que ces parties n'aient pas paru affectées « de vives douleurs. Les vomissemens seuls « pouvoient donner quelques indices du « danger. »

37. Les matières verdâtres, livides ou noires, rejetées par le vomissement, sont toutes funestes. « Il ne faut pas oublier que « certains alimens mangés en grande quan- « tité, tels que les choux, les oignons, les « poireaux, et les corps gras, peuvent dé- « terminer des vomissemens verdâtres. »

38. Lorsque le même malade vomit des matières de toutes sortes de couleurs, il ne reste plus d'espoir.

39. Mais le vomissement de matières livides et fétides annonce que la mort est très-proche.

40. Tout vomissement qui exhale une odeur

de matières pourries, est funeste, « quelle « que soit sa couleur. »

41. Dans toutes les maladies inflammatoires, générales ou partielles, du poumon, l'expectoration doit se faire de bonne heure et avec facilité, et les crachats paroître intimement mélangés de jaune. « Il faut observer « que les crachats rouillés méritent une at« tention particulière, lorsqu'ils sont accom« pagnés de toux : ceux-là seuls sont rejetés « du poumon ; les autres viennent de la « gorge. Il est avantageux pour le malade de « ne pas se sentir fatigué par cette toux, et « de ne pas se plaindre d'une vive douleur de « poitrine. »

« Hippocrate recommande toujours d'examiner la nature des crachats avant de porter son prognostic, tant dans la pleurésie, que dans la péripneumonie. On ne trouve aucune différence dans le tableau qu'il nous offre des terminaisons variées de ces deux affections : il recommande en outre, dans ses autres ouvrages, le même traitement pour l'une et pour l'autre. Il est donc évident qu'il a désigné sous deux dénominations différentes, les variétés d'une même

« maladie essentielles à considérer dans la
« curation. Il pensoit que, dans la première,
« caractérisée par une vive douleur de côté,
« qui augmente pendant la respiration, une
« portion seule des poumons étoit enflam-
« mée ; que, dans la seconde, l'inflammation
« pénétroit en entier ce viscère, occasionnoit
« une difficulté extrême de respirer, avec
« rougeur et bouffissure du visage, en raison
« de la gêne qu'éprouvoit la circulation ; et
« que la douleur étoit moins vive, parce
« qu'elle étoit plus profonde. Ces signes in-
« diquent certainement que la maladie est
« plus grave, et exigent de varier le traite-
« ment. On n'a pas mieux fait depuis, car
« nous ne connoissons encore aucun signe
« pathognomonique qui puisse, dans les in-
« flammations de poitrine, nous faire évi-
« demment reconnoître la partie affectée. Les
« contestations qui se sont élevées à ce sujet,
« et les sottises que l'on a fait dire aux an-
« ciens, tirent leur origine de ce qu'on a
« plutôt fait attention aux mots, qu'aux
« faits que rapporte Hippocrate ; on a même
« totalement ignoré, que le mot grec πλευρὰ,
« dans sa signification primitive, signifie le

« côté et les parties les plus voisines du côté. « C'est par métonymie qu'on s'en est servi « ensuite pour désigner la plèvre, ou la « membrane qui tapisse la surface interne « de la cavité du thorax, et en recouvre les « viscères qui y sont renfermés. Tout prouve « enfin qu'Hippocrate a donné le nom de « Pleurésie aux inflammations partielles des « viscères contenus dans la poitrine, et celui « de péripneumonies à celles qui sont fort « étendues. C'est ce que j'ai tâché de faire « sentir dans ma traduction. »

42. C'est un signe fâcheux quand le malade expectore, long-temps après que la douleur s'est manifestée, des crachats jaunes ou rougeâtres, avec une forte toux, surtout lorsque ces deux couleurs ne sont pas intimement mélangées. « Moins le jaune est « foncé, moins les crachats contiennent de « globules sanguins, confondus avec le mu- « cus : souvent la péripneumonie commence « par une expectoration plus ou moins san- « glante ; à mesure que l'inflammation se « modère, la couleur change et prend une « teinte plus ou moins jaune ; d'où il est « naturel de conclure, que la distinction

« établie entre la péripneumonie bilieuse et « la sanguine est illusoire, si l'on s'en rap- « porte à la couleur seule des crachats. »

43. Tout crachat jaune, sans mélange, est dangereux ; celui qui est blanc, visqueux et qui forme un corps arrondi, n'est ni bon ni mauvais.

44. Les crachats d'un vert foncé et écumeux ne sont pas moins dangereux ; mais les crachats d'un vert nullement mélangé, au point de paroître noirs, sont encore plus effrayans.

45. C'est aussi un signe terrible quand il ne se fait aucune expectoration ; que le poumon s'engorge et se remplit de manière qu'il se forme un gargouillement dans le larynx.

46. Le rhume de cerveau et l'éternuement sont de mauvais augure, lorsqu'ils précèdent ou suivent les inflammations totales ou partielles des poumons : l'éternuement est néanmoins salutaire dans les autres maladies les plus dangereuses. « Les inflammations de « poitrine ne sont jamais plus funestes, que « quand elles règnent en même temps que les « rhumes de cerveau ou les catarrhes épidé- « miques. L'éternuement, un malaise général

« et la pesanteur de tête, réunis à l'embarras
« des narines, sont les premiers symptômes
« des affections catarrhales. Quand la ma-
« ladie est bénigne, c'est-à-dire, consiste en
« une inflammation légère de la membrane
« muqueuse du nez, de la gorge et de la
« trachée artère, elle se termine, au bout de
« peu de jours, par une évacuation abon-
« dante de mucus des narines, et par une
« toux légère, suivie d'une expectoration de
« crachats louables; mais lorsque l'inflam-
« mation est plus forte, elle détermine des
« frissons, suivis d'un mouvement fébrile,
« accompagné d'une douleur vive qui traverse
« le front, et qui indique que la membrane
« qui tapisse les sinus fronteaux est dans un
« état de phlogose. Au bout de peu de jours,
« si le malade ne prend pas les précautions
« convenables, surtout s'il s'expose à l'air
« froid et humide, l'inflammation gagne les
« bronches et la substance même des pou-
« mons, et produit tous les symptômes d'une
« véritable péripneumonie *; une douleur

* Le docteur Charles Badham, dans ses Obser-
vations sur les affections inflammatoires de la

« sourde se fait sentir dans la poitrine, la « toux est modérée, le malade ne peut rester « couché sur le dos, quoique la respiration « ne soit pas extrêmement gênée ; il conserve « sa présence d'esprit, et souvent il est suf- « foqué dans le temps où l'on s'y attend le « moins. Tel est souvent le sort des vieillards « qui, pendant le cours de leur vie, ont été « fréquemment sujets à des affections catar- « rhales, et chez lesquels la respiration est « habituellement gênée. Les péripneumonies « sont surtout funestes lorsque l'inflamma- « tion des glandes muqueuses répandues sur « la surface du corps, se communique à la « muqueuse des bronches. Ainsi, la péri- « pneumonie qui survient dans le cours de « la rougeole, enlève les malades en peu de

---

membrane muqueuse des bronches, publiées à Londres en 1808, in-12, désigne cette maladie sous le nom de Bronchitis. Il en fait un genre particulier, dans lequel il comprend le Catarrhe suffoquant, ainsi que la Pleurésie humide de Stoll, l'Orthopnée péripneumonique de Sauvage, et la Péripneumonie fausse de Sydenham.

« jours : à l'ouverture des cadavres, on trouve
« les poumons extraordinairement gorgés de
« sang. Cette espèce d'inflammation, qu'on
« peut désigner, avec le docteur Badham,
« sous le nom de bronchitis, n'est guère
« moins funeste lorsqu'elle atteint ceux qui
« sont attaqués de maladies chroniques de la
« peau, telle que la gale. »

« Il arrive aussi quelquefois, quand la
« péripneumonic paroît terminée, que le
« malade se plaint tout à coup d'un mal de
« tête, d'embarras du cerveau, accompagnés
« d'éternuemens fréquens, et d'autres symp-
« tômes qui indiquent l'inflammation de la
« muqueuse des bronches, tels qu'une douleur
« sourde de poitrine, avec oppression et une
« fièvre caractérisée par un pouls vif et irrégu-
« lier : bientôt il s'établit une expectoration
« abondante de matière muqueuse puriforme,
« qui jette le malade dans une foiblesse ex-
trême ; et il périt suffoqué quand cette
expectoration se supprime : d'autres fois,
chez les jeunes gens surtout, cette maladie
se termine par la phthisie pulmonaire. »

47. Les crachats jaunâtres, mêlés d'un
eu de sang, sont salutaires, et soulagent

même beaucoup lorsqu'ils surviennent, dans le commencement de la péripneumonie, « avant le cinquième jour ». Ils sont moins avantageux le septième jour et les jours suivans.

48. Tout crachat qui, dans la péripneumonie, ne dissipe pas la douleur, est mauvais. Mais il n'y en a pas, comme nous l'avons déjà dit, de plus pernicieux que les noirs, ni de plus avantageux que ceux qui enlèvent entièrement la douleur.

49. La suppuration est inévitable dans les inflammations des viscères contenus dans la poitrine, lorsqu'elles ne cèdent ni à une expectoration abondante, ni à la liberté du ventre, ni aux saignées réitérées, ni aux purgatifs, ni au régime convenable. « Hippocrate avoit recours à la saignée dès le « deuxième jour, dans les péripneumonies, « et il entretenoit le ventre libre. »

50. La suppuration formée, il est très-fâcheux que le pus soit expectoré pendant que les crachats sont encore bilieux, soit que ceux-ci soient rejetés séparément, ou mêlés avec le pus. Le danger est encore plus grand lorsque la matière purulente sort avec

des crachats de ce genre, le septième jour de la maladie ou plus tard. Il est à craindre que celui qui rend de pareils crachats, ne périsse le quatorzième jour, s'il ne lui survient aucun symptôme favorable.

51. On doit mettre au nombre des symptômes favorables, la facilité avec laquelle le malade supporte son mal, la liberté de la respiration, la disparition de la douleur, l'expectoration aisée, la chaleur et la souplesse uniforme de toute la surface du corps, et l'absence de la soif; lorsque d'ailleurs les urines, les selles, le sommeil et les sueurs, ont chacun en particulier les qualités avantageuses dont nous avons donné la description. On peut regarder la guérison comme certaine, quand tous ces signes se trouvent réunis; mais s'il ne s'en rencontre qu'une partie, il est à craindre que le malade ne passe pas le quatorzième jour. « Un seul mauvais signe suffit pour ôter tout espoir. »

52. Les symptômes contraires aux précédens sont mauvais : tels sont, l'accablement extrême, la respiration grande et fréquente, la continuité de la douleur, l'excessive dif-

ficulté d'expétorer, la soif qu'on ne peut étancher, la chaleur inégale du corps, le ventre et la poitrine étant extrêmement chauds, tandis que le front, les mains et les pieds, sont froids ; surtout lorsque les urines, les selles, le sommeil et les sueurs, ont chacun en particulier les caractères pernicieux que nous avons indiqués. Si un seul de ces signes se trouve réuni aux crachats bilieux et purulens, le malade périra avant le quatorzième jour, c'est-à-dire, le neuvième ou le onzième : ce dont on pourra juger, en faisant attention au caractère extrêmement fâcheux de ces crachats ; car il faut, pour prédire l'issue d'une maladie, estimer la valeur des bons et des mauvais signes qui se manifestent pendant son cours. L'on sera ainsi très-rarement trompé dans son prognostic.

53. Quant aux autres abcès formés en général dans la poitrine, les uns s'ouvrent le vingtième, quelques-uns le trentième, d'autres le quarantième jour : il s'en trouve même qui se prolongent jusqu'au soixantième « selon la saison, la constitution du malade « et la nature de l'inflammation ».

54. Il faut, pour s'assurer du commence

ment de la suppuration, compter du jour où le malade a ressenti le premier accès de fièvre, ou bien où il a été pris de frisson ; lui demander s'il n'éprouve pas un sentiment de pesanteur dans l'endroit qui étoit d'abord le siége de la douleur : car c'est ainsi que s'annonce le commencement des abcès. On pourra en conséquence, en faisant attention à ces diverses époques, s'assurer du jour où les vomiques s'ouvriront. « Dans « l'aphorisme 47 de la section II, Hippocrate « nous enseigne, que les douleurs et la fièvre « augmentent aux approches de la suppura- « tion. C'est de cette fièvre secondaire, qui « n'est qu'un redoublement de la première, « dont il veut parler dans la sentence pré- « sente. On doit craindre une suppuration « interne chez tout malade qui a commencé « à expectorer le neuvième jour, et qui n'est « pas guéri onze jours après, c'est-à-dire « le vingt ; et s'il a un redoublement ce « jour, la suppuration pourra être formée le « vingt-six ou le vingt-septième jour. »

55. Il faut, pour s'assurer si la suppuration est bornée à un seul côté, faire retourner le malade, et lui demander dans quel en-

droit il sent de la douleur; si un côté lui paroît être plus chaud que l'autre, et si, étant couché sur celui qui est sain, il dit sentir un poids dans celui qui est plus élevé, on ne peut douter que c'est de ce côté que l'empyème est formé. « Il n'y a que dans le « cas où il y a adhérence des poumons au « médiastin, que les malades ne se plaignent « pas de ressentir ce poids. On peut, en « outre, s'assurer du foyer de la suppura- « tion, par l'empâtement édémateux qui est « en général sensible dans cet endroit. Le « diaphragme déprimé produit aussi une « tension des hypochondres, qui imite l'as- « cite. »

56. On reconnoîtra, en général, aux signes suivans, que la suppuration est formée. D'abord la fièvre devient continue; elle est foible le jour, et plus forte la nuit; il survient des sueurs très-abondantes « particu- « lièrement sensibles lorsque le malade se « réveille »; il a des envies continuelles de tousser, et il n'expectore presque rien; ses yeux sont creux, ses joues d'un rouge vermeil, ses ongles s'allongent et paroissent crochus « lorsqu'il les laisse croître, comme

« il étoit d'usage chez les Grecs » ; ses doigts sont brûlans, surtout à leurs extrémités ; ses pieds s'enflent ; il n'a aucun désir de manger ; la surface de son corps se couvre de phlyctènes.

57. Tels sont les caractères des suppurations internes de longue durée ; ils méritent la plus grande confiance. Quant à celles qui subsistent peu de temps, on les reconnoîtra s'il s'est manifesté dès le commencement de la maladie quelqu'un des signes dont nous avons fait mention, mais surtout s'il survient une difficulté de respirer un peu plus forte. « Cette sentence sera très-« claire pour ceux qui se rappelleront les « détails donnés plus haut, sent. 52 et 55, « et qui n'ignoreront pas que les vomiques « cachées succèdent en général à une chaleur « vive et permanente, bornée à un point de « la poitrine ; alors, non-seulement la respi-« ration est très-gênée, mais le malade est « d'une foiblesse extrême ; son pouls est petit « et précipité, et il a l'haleine forte. »

58. On pourra distinguer aux signes suivans les abcès qui doivent s'ouvrir de bonne heure, de ceux qui ne doivent s'ouvrir que

tard. Lorsque la maladie s'annonce par une anxiété insupportable, réunie à une difficulté de respirer, à une toux et à un crachotement qui ne laissent aucune rémission, il faut s'attendre que la vomique s'ouvrira le vingtième jour, et même plutôt. Si, au contraire, l'anxiété se modère, et si les autres symptômes « tels que la toux et la difficulté « de respirer » diminuent dans la même proportion, l'abcès s'ouvrira plus tard. Mais sa rupture est toujours précédée d'une anxiété insupportable, d'une grande difficulté de respirer et de salivation.

59. Les malades qui doivent guérir sont délivrés de la fièvre dès le jour même de la rupture de l'abcès, l'appétit leur revient promptement, ils ne sont plus tourmentés par la soif; leurs selles sont en petite quantité et liées; le pus qu'ils rendent est d'un blanc parfait, d'une consistance égale et sans mélange de sérosité; il est expectoré sans douleur et sans une forte toux. Ces signes sont des plus favorables, et les malades chez lesquels ils se trouvent réunis, au moins en grande partie, guérissent très-promptement.

60. La fièvre au contraire ne quitte pas

ceux qui doivent mourir, ou elle se fait sentir de nouveau, après avoir paru dissipée; ils sont tourmentés de soif; ils n'ont aucun désir de manger; leurs selles sont liquides; ils rejettent, par l'expectoration, un pus verdâtre, livide, séreux et écumeux. Tous ces signes réunis ne laissent aucun espoir de guérison.

61. Mais quand il ne se rencontre qu'une partie de ces signes, un grand nombre de malades périssent, et quelques-uns échappent à la mort au bout d'un temps fort long. Il faut alors établir son prognostic, non-seulement d'après les symptômes particuliers à la maladie, mais d'après ceux qui lui sont étrangers. « Ainsi on fera attention « aux dépôts qui se forment dans des par- « ties éloignées et au sédiment des urines; « car quand l'action vitale se ranime, au « point que le pus se décompose, et que ses « principes sont entraînés dans le torrent « de la circulation, les urines déposent sou- « vent un sédiment blanc et visqueux qu'on « pourroit prendre, au premier abord, « pour de vrais pus. »

62. Les malades attaqués d'une inflam-

mation grave des viscères contenus dans la poitrine, échappent à la mort, lorsqu'il leur survient des tumeurs inflammatoires autour des oreilles qui suppurent, ou lorsqu'il se manifeste des abcès aux parties inférieures, qui s'ouvrent et deviennent fistuleux.

63. On doit s'attendre à quelques abcès critiques de ce genre, lorsque, tous les autres signes étant d'ailleurs des plus favorables, la fièvre continue toujours; la douleur ne se modère pas, la quantité des crachats n'est pas proportionnée à la gravité de la maladie, les selles ne sont ni bilieuses, ni molles, ni crues; l'urine enfin n'est ni fort abondante, ni fort épaisse, et n'offre pas un sédiment fort copieux.

64. Ces abcès se forment dans les parties inférieures, lorsqu'un sentiment de chaleur se fait sentir dans les hypochondres; ils se manifestent au contraire dans les parties supérieures, chez les malades dont les hypochondres ont toujours été aplatis et exempts de douleurs, mais qui ont éprouvé pendant quelque temps une difficulté de respirer, qui s'est dissipée sans aucune cause évidente.

65. Tous les abcès formés aux extrémités

inférieures sont avantageux dans les inflammations de poitrine les plus fortes et les plus terribles. Mais ils ne sont jamais plus favorables que quand ils paroissent dans le temps que les crachats offrent des signes de coction ; car si la tumeur inflammatoire se montre lorsque les crachats sortent abondamment et deviennent purulens de jaunes qu'ils étoient, la guérison est assurée, et la tumeur se résoudra très-promptement. Mais si l'expectoration se fait avec peine; si l'on n'aperçoit pas en outre un sédiment favorable dans les urines, le malade est en danger de perdre l'usage de l'articulation sur laquelle s'est fait le dépôt, ou la guérison sera très-difficile.

66. La disparition subite des dépôts est un accident très-dangereux, lorsqu'en même temps les crachats sont supprimés, et que la fièvre continue : il est alors à craindre que le délire ne survienne, et que le malade ne périsse.

67. Il est rare que les adultes guérissent des suppurations internes qui succèdent aux inflammations de poitrine. Les jeunes gens au contraire meurent plus fréquemment à la suite des suppurations qui se forment dans

les autres parties. « Hippocrate a remarqué,
« sentence 49 de cette section, que quelques
« inflammations de poitrine se terminent par
« une suppuration interne : dans la sentence
« 62, il nous a dit que d'autres étoient sui-
« vies de parotides : maintenant il veut nous
« indiquer quels sont les individus qui
« échappent avec plus ou moins de facilité
« à la suite de ces abcès. Il en conclud que
« les adultes, ceux qui ont passé trente-cinq
« ans, sont plus sujets aux suppurations in-
« ternes ; que les jeunes gens au contraire
« sont plus exposés aux parotides et aux au-
« tres suppurations ; et il nous en donnera
« un exemple, section III, sent. 13. »

68. Les douleurs des lombes et des parties inférieures, accompagnées de fièvre, sont extrêmement funestes lorsqu'elles quittent ces parties pour se porter vers la poitrine. Mais il faut faire attention aux autres signes ; car s'il en paroît quelqu'un de mauvais, il ne reste plus d'espoir.

69. Dans le cas, au contraire, où cette métastase n'est accompagnée d'aucun autre signe fâcheux, il y a tout lieu de croire qu'il se formera une suppuration interne. « Il faut

« alors faire attention aux urines et aux « selles. ».

70. « Cette sentence est une répétition de « l'aphorisme 27, sect. VI. »

71. Les inflammations de la vessie, avec dureté et douleur de l'hypogastre, sont extrêmement vives et funestes. Les plus terribles sont celles qui sont accompagnées de fièvre continue ; car les douleurs seules de la vessie suffisent pour donner la mort : il y a, tant qu'elles subsistent, constipation, et les malades ne rendent que quelques excrémens durs avec la plus grande peine.

72. Ces douleurs disparoissent s'il survient un écoulement d'urines purulentes, avec un sédiment blanc et lisse.

73. Mais le malade pourra périr avant le cinquième jour, si, la fièvre continuant toujours, il ne s'échappe pas une goutte d'urine, et si l'inflammation ne se modère point.

74. Ce genre de maladie, « ainsi que le « calcul de la vessie » attaque principalement les enfans depuis l'âge de sept ans jusqu'à quinze.

SECTION TROISIÈME.

1. Les fièvres peuvent se terminer les mêmes jours par la mort chez les uns et par la santé chez les autres ; « c'est-à-dire, qu'il « n'y a pas de jour, dans les fièvres, qui « ne puisse être marqué par une crise salu- « taire ou funeste. On pourra reconnoître et « prévoir ces crises, en faisant attention aux « signes qui caractérisent la fièvre. »

2. Les fièvres les plus bénignes sont constamment accompagnées des symptômes les plus favorables, et disparoissent le quatrième jour et même plutôt. Celles du plus mauvais genre s'annoncent, au contraire, par les symptômes les plus effrayans, et donnent la mort le quatrième jour, ou même avant.

3. Le quatrième jour est par conséquent le terme du premier période des fièvres ; le second période se prolonge jusqu'au septième jour ; le troisième jusqu'au onzième jour ; le quatrième jusqu'au quinzième jour ; le cinquième jusqu'au dix-septième jour; le sixième

jusqu'au vingtième jour. Ces périodes sont ainsi marqués, dans les maladies les plus aiguës, de quatre jours en quatre jours, que nous supposons complets jusqu'au vingtième.

4. Il n'est pas possible de calculer avec une précision parfaite aucun de ces périodes ; l'année même ni les mois ne sont pas formés de jours entièrement complets. « D'ailleurs différentes causes, les erreurs surtout « dans le régime, peuvent troubler l'ordre « des crises ; c'est pourquoi les unes ont « lieu dès le commencement du jour où elles « doivent se faire ; les autres au milieu, et « quelques-unes vers la fin : dans certains « cas même, la crise est deux jours à se « faire ; elle commence le sixième et se pro- « longe jusqu'au septième ; ou elle com- « mence le septième et se termine le hui- « tième. En général, les crises s'établissent « au commencement du septième jour, au « milieu du quatorzième et à la fin du ving- « tième *. Hippocrate borne ici les jours « critiques proprement dits au vingtième,

* Voy. sect. II, aph. 24.

« parce qu'il désigne spécialement sous le « nom de maladies aiguës, celles qui n'excè-« dent pas ce jour; et l'expérience prouve « que, quoique les mouvemens périodiques « subsistent toujours dans celles qui se pro-« longent au-delà de ce terme, ces mouve-« mens sont moins exacts, moins réguliers « et plus difficiles à observer. »

5. Passé le vingt, en calculant de la même manière, le premier période se prolonge jusqu'au trente-quatrième jour, le second jusqu'au quarantième, et le troisième jusqu'au soixantième.

6. Il est très-difficile, dans le commencement des maladies de ce genre dont la crise doit se faire fort tard, d'établir son prognostic. Elles s'annoncent par des symptômes qui ont entre eux une parfaite ressemblance; il faut en conséquence examiner attentivement ces symptômes dès le premier jour, et tenir compte des changemens qui arrivent successivement à chaque quartenaire : l'on parviendra ainsi à prévoir la manière dont se terminera la maladie.

7. La fièvre quarte suit le même ordre dans le retour de ses paroxysmes. « On jugera

« de sa durée, non par le nombre des jours,
« mais par celui des accès. »

8. Plus la crise doit se faire promptement, plus elle est aisée à prévoir. Les maladies qui doivent être courtes offrent entre elles des différences extrêmement frappantes dès leur principe. Les malades qui doivent guérir respirent facilement et sont sans douleurs; ils dorment la nuit, et tous les autres signes qu'on observe chez eux sont des présages assurés de guérison. Ceux, au contraire, qui doivent périr, ont la respiration gênée; leurs idées n'ont aucune suite; ils sont tourmentés d'insomnie et de tous les autres symptômes accidentels les plus fâcheux.
« L'homme le plus intrépide, par exemple,
« devient d'une pusillanimité extrême; il ne
« reconnoît ni son lit, ni sa chambre, ni
« aucune des personnes qui l'environnent;
« il est insensible à toutes sortes d'impres-
« sions; il lâche ses urines et ses excrémens
« sans s'en apercevoir; le pouls enfin est
« petit et précipité. »

9. Ces différences étant ainsi marquées, il faut, pour porter son jugement, faire attention à l'époque où se manifestent les

différens symptômes, et à la manière dont se succède chaque période quartenaire, à mesure que la maladie approche de la crise.

10. Le terme des fièvres auxquelles sont sujettes les accouchées, se calculera de même à compter du jour de l'accouchement.
« On jugera de la nature de ces fièvres, en
« faisant attention à l'état dans lequel se
« trouve l'accouchée depuis le jour de la
« couche, quand elle est heureuse et natu-
« relle, jusqu'à la fin de l'écoulement des
« lochies. Tous les changemens qui arrivent
« à compter de ce jour jusqu'au vingtième,
« suivent les périodes quartenaires, comme
« dans les maladies aiguës : car les femmes
« sont alors dans un véritable état fébrile;
« et la moindre erreur dans le régime peut,
« dans les constitutions froides et humides
« surtout, déterminer des inflammations des
« viscères du bas-ventre, spécialement du
« péritoine, que plusieurs modernes ont dé-
« signées sous le nom vague de Fièvre Puer-
« pérale. Cette fièvre enlève en peu de jours
« la plupart de celles qui en sont attaquées.
« Elle s'annonce généralement du deuxième

« au quatrième jour de la couche, et souvent
« le sixième, par de légers frissons, auxquels
« succède, dans le cours de la journée, un
« sentiment de chaleur ; le pouls est très-
« vif, les pieds sont froids, l'abdomen est
« d'une sensibilité extrême, et les lochies
« coulent peu. »

« L'expérience journalière confirme les
« observations que Benoît Victorio a faites,
« dans ses commentaires, sur cette sentence.
« On peut, dit-il, juger dès le premier jour
« qu'une couche a été des plus heureuses,
« lorsque l'accouchée est sans fièvre, et
« qu'elle ne se plaint d'aucune douleur per-
« manente ; lorsque ses vidanges coulent
« abondamment, qu'elle a de l'appétit, que
« son sommeil est tranquille la nuit, que le
« jour elle n'éprouve aucun malaise, ni au-
« cune gêne dans ses mouvemens. Il y a tout
« lieu d'espérer qu'une accouchée chez la-
« quelle ces avantages se trouvent réunis le
« premier jour, les conservera pendant tout
« le cours du premier quartenaire, dont ce
« jour est l'indicateur. Si ces signes favo-
« rables persévèrent jusqu'au quatrième jour,
« on pourra annoncer que l'accouchée se

« portera encore mieux le septième ; car le « quatrième jour des couches est l'indicateur du septième. Lorsque ce dernier est « bon, le onzième l'est également. On « n'aura, en conséquenee, rien à redouter « ni pour le dix-septième ni pour le vingtième, de même que dans les fièvres con- « tinues ; et, passé le trente, il n'y aura plus « aucun danger à craindre dépendant de la « couche même. »

« En conséquence, s'il survient, dans le « cours du premier quartenaire, des frissons « suivis de fièvre, avec une sensibilité ex- « trême du ventre et diminution des vidan- « ges, on aura recours sur-le-champ aux re- « mèdes les plus puissans ; quelques minutes « de retard peuvent rendre la maladie incu- « rable. Le péritoine s'enflamme avec une « rapidité étonnante, et la gangrène survient « en peu d'heures. Hippocrate, toujours di- « rigé par l'indication de la nature, tâchoit, « dans ces terribles circonstances, de favo- « riser l'évacuation des lochies, ou d'y sup- « pléer par la saignée du pied, comme il « est aisé de s'en assurer, d'après ce qu'il « dit, livre II de la Nature de l'enfant,

« sect. IV, et livre II des Epidémies, sect.
« IV, v. 40. »

« Cette méthode a été recommandée par
« les médecins les plus célèbres. J'en ai retiré
« moi-même les plus grands avantages dans
« la fièvres puerpérale épidémique qui a ré-
« gné à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1788. J'étois
« alors chargé de la salle des accouchées.
« Sur deux cent soixante-quinze qui accou-
« chèrent dans le courant des mois de septem-
« bre et d'octobre, soixante-quatre furent at-
« taquées de fièvre puerpérale ; presque toutes
« furent saignées, et il n'en périt que trois.
« Le mois suivant, il en est accouché cent
« soixante-six ; et sur soixante-une qui tom-
« bèrent malades, neuf périrent, et la plu-
« part de ces dernières avoient refusé de se
« laisser saigner. La violence de l'épidémie
« a toujours été proportionnée à la rigueur
« du froid. Le froid ayant repris avec plus
« de force au mois de décembre de la même
« année, près de la moitié des accouchées
« sont tombées malades ; et sur cent quatre-
« vingt-quatre, il en est mort trente-trois,
« dont la plupart n'ont voulu rien faire
« que quand elles y furent forcées par l'excès

« des douleurs. La maladie me paroissant « alors trop avancée pour tenter la saignée, « j'ai eu recours à ce moyen sur un très-« petit nombre. C'est parce qu'il arrive fré-« quemment que le médecin est appelé trop « tard dans ce cas, que, dans une thèse sou-« tenue à la faculté de médecine de Paris, « en 1767, M. le Vacher de la Feutrie a « tâché de prouver que la saignée du pied « étoit le seul moyen de prévenir la fièvre « puerpérale, et toutes les affections inflam-« matoires connues sous le nom générique de « Lait Répandu. Il recommande de recourir « à ce moyen, chez les femmes pléthoriques « surtout, dans les vingt-quatre heures qui « suivent l'accouchement, lors même que « tout est parfaitement calme. Il rapporte, « pour confirmer son opinion, que les femmes « de la ville de Tours sont dans l'usage de « se faire saigner du pied d'elles-mêmes après « l'accouchement, uniquement pour se pré-« server d'accidens, comme on le fait à la « suite d'une chute, quoique aucun symp-« tôme ne paroisse l'exiger impérieusement. « Cette pratique y a été mise en vogue par « un médecin nommé Dusseau, qui y a

« exercé sa profession avec le plus grand « succès pendant soixante ans. On réitéroit « même quelquefois cette saignée; et M. le « Vacher assure en avoir retiré les plus « grands avantages. Antoine Petit, un des « plus célèbres médecins de la faculté de « médecine de Paris, a fortement recom- « mandé la même méthode, dans une thèse « qu'il fit soutenir en 1760. »

11. Les douleurs fortes et continuelles de tête avec fièvre donnent en général la mort lorsqu'il s'y réunit quelques-uns des symptômes les plus fâcheux; mais si la douleur, ainsi que la fièvre, se prolongent au-delà de vingt jours, sans qu'il survienne aucun symptôme de ce genre, il faut s'attendre à une hémorrhagie du nez, ou à un dépôt vers les parties inférieures. On doit espérer cette hémorrhagie ou ce dépôt tant que la douleur est forte, surtout si elle est fixée vers les tempes et le front.

12. On doit principalement compter sur l'hémorrhagie du nez chez les jeunes gens qui n'ont pas passé l'âge de trente-cinq ans, et sur la suppuration chez ceux qui sont plus avancés en âge.

13. Les vives douleurs d'oreille, réunies à une fièvre continue et forte, sont une maladie des plus redoutables : il est à craindre que le délire ne survienne, et que le malade ne succombe. Les inflammations de cet organe étant aussi dangereuses, il faut, dès les premiers jours, faire la plus grande attention à tous les signes qui se manifestent en même temps.

14. Les jeunes gens succombent à cette maladie le septième jour et même plutôt ; mais les personnes âgées y résistent beaucoup plus long-temps : étant moins disposées à la fièvre et au délire, la suppuration de l'oreille précède chez elles ce dernier symptôme.

15. Mais quand les rechutes ont lieu chez les vieillards, le plus grand nombre succombe. Les jeunes gens, au contraire, périssent avant que la suppuration de l'oreille s'établisse ; car ils guérissent quand il en sort un pus blanc, accompagné de quelqu'autre signe favorable.

16. L'ulcération de la gorge avec fièvre est une maladie des plus redoutables ; et lorsqu'elle a été précédée de quelqu'autre signe fâcheux, on peut annoncer que le malade

est en danger de mort. « Cette sentence est « applicable à diverses espèces d'esquinan- « cies ; néanmoins, il y a tout lieu de croire « qu'Hippocrate a eu particulièrement en « vue les maux de gorge communs dans les « pays chauds, tels que l'Egypte et la « Syrie, dont Arétée nous a donné une « excellente description. Les enfans des deux « sexes sont principalement sujets à ces ul- « cérations jusqu'à l'âge de puberté : elles « s'annoncent par une fièvre violente ; il « s'élève dans l'intérieur de la gorge des « pustules dont le centre est blanc, la cir- « conférence rouge et douloureuse. Ces pus- « tules prennent un accroissement rapide, « se réunissent, et forment un ulcère large « et profond, couvert d'une eschare épaisse, « blanche, livide ou noire : cet ulcère ronge « en peu de temps la luette, s'étend sur la « langue et les gencives, pénètre l'intérieur « des alvéoles, gagne enfin la poitrine et « enlève le malade. »

17. Les esquinancies sont des maladies terribles : elles donnent très-promptement la mort, lorsqu'on n'aperçoit aucune tumeur sensible ni dans l'arrière-bouche, ni à l'ex-

térieur ; elles causent une anxiété insupportable, qui oblige le malade de respirer sur son séant ; et il périt suffoqué le premier, le second, le troisième ou le quatrième jour au plus tard. « Ces symptômes sont parti-« culiers à l'esquinancie laryngée. »

18. Les esquinancies qui produisent une anxiété aussi forte que celles dont je viens de parler, avec gonflement et rougeur dans l'arrière-bouche, sont pareillement mortelles ; mais elles se prolongent un peu plus lorsque la tumeur inflammatoire prend un accroissement considérable.

19. Les esquinancies dans lesquelles la gorge et le col sont enflammés subsistent plus long-temps ; quelques malades en guérissent, particulièrement ceux dont le col et la poitrine sont gonflés et rouges, pourvu que la tumeur érysipélateuse ne rentre pas à l'intérieur, « ce qui est à craindre quand la « prostration de forces est extrême. »

20. On doit s'attendre à la mort ou au retour des tumeurs inflammatoires fort étendues qui ont disparu tout autre jour qu'un jour critique, sans qu'il se soit élevé de phlegmon à l'extérieur, sans que le malade

ait craché de pus, et sans que l'expectoration ait paru se faire avec plus de facilité et moins d'anxiété.

21. Plus la tumeur inflammatoire s'élève à l'extérieur, plus on doit être rassuré. Mais si elle se porte sur les poumons, elle cause le délire, et communément il s'ensuit une suppuration interne.

22. Tant que la luette est fort rouge et fort gonflée « dans les maladies aiguës », il est dangereux de l'amputer, de la scarifier, ou d'y appliquer des caustiques ; il en résulteroit une forte inflammation et une hémorrhagie. Il faut tenter d'autres moyens d'en diminuer le volume. Ce n'est que quand la partie inférieure seule est gonflée, de manière à former un corps arrondi semblable à un grain de raisin, et qu'elle est séparée de la partie supérieure par un col étroit, qu'on peut avoir recours sans danger à l'opération. Mais il est bon, avant de la pratiquer, de lâcher le ventre par un purgatif, si le temps le permet, c'est-à-dire, si le malade ne périt pas suffoqué.

23. La récidive est à craindre, à la suite des fièvres qui ont disparu un autre jour

qu'un jour critique, sans qu'il se soit manifesté aucun signe qui indique que la cause en est détruite. « Les maladies légères seules « se terminent par la résolution ou sans éva- « cuation sensible : tels sont les phlegmons « légers, les pleurésies et les péripneumonies « bénignes. »

24. Lorsque les signes les plus favorables se trouvent réunis, et qu'une fièvre se prolonge, sans être entretenue par quelque inflammation locale, ou par toute autre cause évidente, il faut s'attendre qu'il se fera un dépôt inflammatoire sur quelque articulation, particulièrement sur l'une des extrémités inférieures.

25. Ces dépôts sont plus fréquens et se manifestent, au bout d'un intervalle plus court, chez les individus qui n'ont pas encore atteint l'âge de trente ans.

26. On doit s'attendre à ces sortes de dépôts dès que la fièvre s'est prolongée au-delà de vingt jours.

27. Néanmoins on les observe rarement chez les personnes plus âgées, quoique leur fièvre soit plus longue.

28. Ces dépôts sont communs dans les

fièvres continues ; mais les fièvres qui ont des rémissions marquées, et dont le retour des paroxysmes n'observe aucun ordre constant, se changent en quartes, surtout lorsque ces irrégularités ont lieu aux approches de l'automne.

29. Les dépôts dont nous avons parlé sont plus ordinaires chez les jeunes gens qui n'ont pas atteint trente ans ; mais les fièvres quartes attaquent principalement ceux qui ont passé cet âge.

30. On n'oubliera pas que les dépôts ont plus fréquemment lieu l'hiver que dans toute autre saison ; qu'ils se dissipent alors plus lentement ; mais qu'ils sont moins sujets à rentrer à l'intérieur « ou à disparoître tout « à coup ».

31. Lorsque dans une fièvre naturellement bénigne, un malade qui dit éprouver une douleur de tête, et apercevoir un brouillard devant les yeux, se plaint d'avoir mal au cœur, attendez-vous à un vomissement bilieux ; mais s'il survient en même temps un frisson et un sentiment de froid dans la région inférieure des hypochondres, le vomissement viendra beaucoup plus promptement ;

et si alors le malade boit ou mange quelque chose, il vomira à l'instant même. « Une « fièvre qui commence par un mal de tête, « indique en général une maladie aiguë qui « doit avoir des redoublemens le 4 et le 5, « et se terminer le 7. C'est pourquoi Hippo- « crate ajoute : »

32. Lorsque dans les fièvres que nous venons d'indiquer, la douleur de tête se fait sentir dès le premier jour, les redoublemens sont très-forts le 4 et le 5; et les malades sont délivrés de la fièvre le 7. Ceux chez lesquels la douleur commence le 3, éprouvent les plus forts redoublemens, particulièrement le 5, et guérissent le 9 ou le 11. Les redoublemens suivent le même ordre chez les malades qui ne commencent à sentir la douleur de tête que le 5, et la maladie se termine le 14. « Hippocrate veut que, pour prédire la « crise ou la terminaison d'une maladie, on « fasse une attention particulière au symp- « tôme principal qui la caractérise. Il donne « pour exemple la douleur de tête; quand « cette douleur se manifeste dans une fièvre, « en même temps que les symptômes qu'il a « désignés, elle indique que la maladie se

« terminera le 7, à compter du moment où « s'est déclaré le mal de tête : mais comme « il n'arrive pas en général de crise, ni le « 10, ni le 12, la douleur de tête qui a « commencé le 3, ne disparoîtra que le 9 ou « le 11 ; c'est-à-dire, que la crise avancera « ou retardera d'un jour. Par la même rai- « son, la douleur de tête qui aura commencé « le 5, ne se terminera que le 14, parce que « le 12 n'est pas un jour critique. Il résulte « qu'on doit calculer le jour où se fera la « crise, d'après le moment où le symptôme « principal d'une maladie a été porté à son « plus haut degré : moins ce symptôme a « d'intensité, plus la crise ou la terminaison « se prolonge. Ce n'est que du jour où il « s'est aggravé qu'on doit commencer son « calcul, surtout s'il est survenu quelque « changement notable le jour indicateur. »

33. Ces crises suivent particulièrement cet ordre dans les fièvres tierces chez les adultes; on les observe aussi chez les jeunes gens dans ces mêmes fièvres ; mais chez eux elles sont plus ordinaires dans les fièvres continues et dans les tierces légitimes.

34. Si dans une fièvre de ce genre, accom-

pagnée d'une douleur de tête, le malade, au lieu d'apercevoir comme un brouillard devant les yeux, a la vue trouble, et s'il se présente devant lui des étincelles; si les maux de cœur sont remplacés par un sentiment de tension dans l'hypochondre droit ou gauche, sans douleur ni inflammation, il ne faut plus s'attendre au vomissement, mais à une hémorrhagie abondante du nez, principalement chez les individus qui sont au-dessous de trente ans; car cette crise est plus rare chez ceux qui ont passé cet âge : le vomissement est plus ordinaire. « On peut « encore distinguer à certains indices parti- » culiers, la douleur de tête qui précède « l'hémorrhagie de celle qui annonce le vo- « missement : la première est accompagnée « d'un sentiment de pesanteur, et en quel- « que sorte bornée aux tempes; celle qui est « un indice du vomissement est mordicante « et répandue par toute la tête. Ces deux « espèces de douleurs ont aussi pour signe « commun, de troubler la vue, mais d'une « manière différente. A l'approche du vo- « missement, le malade se plaint d'avoir un « brouillard devant les yeux; peu avant

« l'hémorrhagie, il voit des objets lumi-
« neux. »

35. Les jeunes enfans sont sujets aux convulsions dans les fièvres aiguës, lorsque, leur ventre étant resserré, ils sont tourmentés d'insomnie et saisis de crainte; lorsqu'ils poussent des gémissemens et versent des larmes, que la couleur de leur visage change sans cesse, qu'elle est tantôt verdâtre, tantôt livide, et d'autres fois rouge. Ces convulsions sont très-ordinaires depuis les premiers jours de la naissance jusqu'à l'âge de sept ans; mais ceux qui ont passé cet âge, ainsi que les adultes, n'ont guère de convulsions dans les fièvres, qu'à la suite des symptômes les plus violens et les plus graves : tels sont ceux qui caractérisent la phrénésie.

36. On pourra prévoir, avec certitude, quels sont les enfans ou les adultes qui doivent guérir ou succomber, en faisant une attention scrupuleuse à chacun des signes dont nous avons donné la description.

37. Ce que je viens de dire est applicable tant aux maladies aiguës, qu'à celles qui en sont les conséquences. « Hippocrate prévient « ici l'objection qu'on seroit dans le cas de

« lui faire, d'avoir fait mention dans ce « traité, qui roule sur les maladies aiguës, « de celles qui se prolongent jusqu'au cinquantième ou soixantième jour et plus, « telles que l'empyème, l'hydropisie, et autres qui sont des suites fréquentes des « maladies aiguës proprement dites. »

38. Le médecin, animé du désir de prédire avec certitude la guérison ou la mort, et le temps plus ou moins long que doit subsister une maladie, doit s'instruire de tous les signes propres à chaque altération de la santé, se mettre à même de les juger, et de comparer la valeur de chacun d'eux, sans négliger les signes qui peuvent se réunir aux premiers « les épiphénomènes », tels que les urines et les crachats, parmi lesquels on considérera surtout ceux qui sont mêlés de pus et de bile.

39. Il est essentiel d'examiner d'abord attentivement les maladies qui règnent habituellement dans le pays où l'on exerce la médecine, et de ne pas ignorer la constitution particulière à la saison. « C'est le seul « moyen de ne pas confondre ces maladies

« avec celles qui tirent leur origine de toute « autre cause. »

40. Le médecin doit avoir une parfaite connoissance des caractères propres à chaque maladie, et même de ceux qui ne sont qu'accidentels ; ne pas perdre de vue que dans telle année et dans telle saison que ce soit, tout signe bon ou mauvais indique la guérison ou la mort.

41. Les caractères dont j'ai donné la description sont également reconnus vrais dans la Lybie, dans l'île de Délos et dans la Scythie, « c'est-à-dire dans les climats extrê-« mement chauds ou froids, ainsi que dans « ceux qui sont tempérés. Il est par consé-« quent évident qu'on n'est nullement fondé « à objecter, comme on le fait vulgaire-« ment, que nous ne pouvons tirer que peu « d'avantage des observations d'Hippocrate, « parce qu'il a exercé la médecine dans un « climat différent du nôtre. »

42. On ne sera pas étonné que ces signes offrent des variétés infinies dans les mêmes climats, lorsqu'on en aura fait une étude suffisante pour les juger convenablement et apprécier leur valeur. « Ces variétés sont une

« suite nécessaire des différentes causes qui « ont déterminé chaque maladie ; et en re- « montant à ces causes, il sera difficile de « se tromper. Tout homme, il est vrai, est « sujet à l'erreur ; mais l'homme instruit se « distingue du vulgaire, en ce qu'il en com- « met rarement. »

43. Ce seroit sans fondement qu'on me reprocheroit de n'avoir désigné dans ce traité les noms d'aucune maladie. Il est aisé de reconnoître à des signes communs celles qui se terminent aux époques que j'ai indiquées. « En effet, les indices généraux, fondés sur « l'altération de la physionomie des mou- « rans, du sommeil, de la respiration et « autres, sont applicables à toutes les ma- « ladies aiguës. »

FIN DES PROGNOSTICS.

TABLE ANALYTIQUE

DES

MATIÈRES

Contenues dans les Aphorismes et les Prognostics.

Le chiffre romain indique la section, et le chiffre arabe l'aphorisme.

P, avant le chiffre romain, signifie le livre des prognostics.

A.

ABCÈS, (les) dans les ièvres, sont annoncés par n sentiment de lassitude. V. 31. se forment chez es convalescens, dans la artie douloureuse. IV. 2. dans la partie qui étoit ulonreuse avant la ma- die. IV. 33. qui se for- ent aux extrémités infé- ures, sont tous avanta- ux dans les inflamma- tions de poitrine les plus fortes et les plus terri- bles. P. II. 65. Leur dis- parition subite est très- effrayante, lorsque l'ex- pectoration cesse, et que la fièvre continue. P. II. 66. ils sont communs dans les fièvres continues, et non dans les intermitten- tes. P. III. 28. se for- ment principalement l'hi-

ver. P. III. 30. sont plus fréquens et se forment plus promptem. chez les individus qui sont au-dessous de 30 ans. P. III. 25, 29. sont plus rares chez les vieillards. P. III. 27. quand doit on les attendre dans les parties inférieures. P. II. 32. 64. dans les parties supérieures. P. II. 64. se forment dans l'articulation, dans les fièvres qui se prolongent, lorsque tous les autres signes sont favorables. P. III. 24. 25. vers les oreilles ou les parties inté- férieures dans les maladies des poumons. P. II. 62. 63. 69. qui paroissent les premiers jours critiques des fièvres sans se résoudre, indiquent une maladie longue. IV. 51. à quels signes on reconnoit qu'ils se formeront chez les néphrétiques. VII. 35.... qui menacent les ARTICULATIONS dans les fièvres, n'ont pas lieu lorsqu'il survient le quatrième jour un flux abondant d'urines épaisses et blanches. IV. 75. Voy. DÉPÔT, SUPPURATION, TUMEUR INFLAMMATOIRE.

ABDOMEN. Voy. HYPOCHONDRES et BAS-VENTRE.

ABSTINENCE DE NOURRITURE. Quels sont les âges qui la supportent le mieux. I. 13. dessèche. VII. 58. Quels sont ceux à qui elle convient. Ibid. portée à l'excès, est pernicieuse. II. 4. ceux qui y sont astreints doivent s'abstenir de tout exercice violent. II. 21.

ACCOUCHEMENT DIFFICILE, à craindre chez les femmes grosses attaquées de fièvres, qui sont extrêmement maigres. V. 55. Dans quelles années il est commun. III. 12. L'éternuement y est avantageux. V. 34.

ADOLESCENS, ou ceux qui sont le moins éloignés de l'enfance, jouissent de la meilleure santé pendant le printemps et le commencement de l'été. III. 18. ne peuvent supporter l'abstinence de nourriture. I. 13. 14.

maladies auxquelles ils sont particulièrement sujets. III. 27.

ADULTES, se portent mieux l'automne et l'hiver. III. 18. maladies qui leur sont particulières. III. 30.

AFFECTIONS incurables, connoître leur nature. P. I. 4.

AGE, lequel est le plus en état de supporter l'abstinence de nourriture. I. 13. Il faut y avoir égard dans les évacuations. I. 2. et dans la prescription du régime. I. 17. son CHANGEMENT met fin aux maladies convulsives des jeunes gens. II. 45.

AGES DIFFÉRENS (la santé des) varie en raison de la saison, du climat et du genre de vie. III. 3.

AIR, CHAUD, relâche, énerve les forces. III. 5. 17. FROID, resserre et fortifie, aggrave les douleurs de poitrine. III. 17. engendre des toux, des inflammations de la gorge et des douleurs des voies urinaires. III. 5.

ALIMENS (aversion pour les) funeste dans les maladies longues. VII. 6.

AMYGDALES, ou membrane qui recouvre les parties internes de la gorge, s'enflamment fréquemment chez les enfans. III. 26.

ANGINE, ou SUFFOCATION qui survient tout à coup dans une fièvre, sans aucune tumeur externe, est mortelle. IV. 34. qui se PORTE sur les poumons, donne la mort en sept jours, ou est suivie de suppuration. V. 10. est terrible et donne très-promptement la mort; lorsqu'on n'aperçoit aucune tumeur à l'extérieur ni dans l'arrière-bouche. P. III. 17. MOINS FACHEUSE, quoique plus longue, lorsqu'elle produit tumeur et rougeur dans l'arrière-bouche. P. III. 18. les tumeurs qui s'y manifestènt à l'extérieur sont

avantageuses. VI. 37. P. III. 19.

ANGINES (les) règnent dans les saisons pluvieuses. III. 16. le printemps. III. 20. et l'automne. III. 22.

ANUS. (l') La chaleur lui est favorable. V. 22.

ANXIÉTÉS (les) se dissipent en buvant parties égales d'eau et de vin. VII. 55.

APHONIE. Voy. PAROLE. (perte de la)

APHTHES, ou Ulcères superficiels de la bouche, familiers aux enfans. III. 24.

APOPLEXIE forte, impossible à guérir ; foible, se guérit difficilement. II. 42. commune dans les saisons pluvieuses. III. 16. l'hiver. III. 23. chez les vieillards. III. 31. surtout depuis quarante jusqu'à soixante ans. VI. 57.

APPÉTIT (défaut d') préférable, au commencement des maladies, à un grand appétit. II. 32. (d') sans fièvre, indique la nécessité de recourir au vomitif. IV. 17. funeste dans les dyssenteries chroniques. VI. 3. et autres maladies longues. VII. 6.

ART de guérir est long. I. 1. quels sont les obstacles qu'il offre. Ib.

ARTICULATIONS. Les douches d'eau froide en modèrent les tumeurs inflammatoires. V. 25. ces tumeurs règnent le printemps. III. 20. et dans les grandes sécheresses. III. 16. elles sont fréquentes chez les vieillards. III. 31.

ASCARIDES. Voyez VERS.

ASTHME. S'engendre l'automne. III. 22. n'épargne pas l'enfance. III. 26. ni les adultes. III. 30. les enfans qui en sont attaqués et qui deviennent bossus avant l'âge de puberté, périssent. VI. 46.

ASTRINGENS. Dans quels cas ils conviennent contre le vomissement de sang. VII. 36.

ATHLÈTES, ou ceux qui se livrent habituellement à des exercices violens, abondent en chaleur

innée. I. 15. sont dans un état dangereux, lorsque la plénitude est portée chez eux au plus haut degré. I. 3.

ATRABILAIRES. Voy. MÉLANCHOLIQUES.

AVORTEMENT. Dans quelle saison il est à craindre. III. 12. Les femmes d'une maigreur extraordinaire y sont sujettes. V. 55. ainsi que celles dont les mamelles tombent. V. 36. 37. 53. dans quels cas il arrive à celles qui sont d'un médiocre embonpoint. V. 44. peut survenir à la suite de la saignée. V. 30. de la diarrhée. V. 33. du ténesme. V. 49.

AUTOMNE. Les malades supportent difficilement une nourriture abondante pendant (l'). I. 18. est funeste anx phthisiques. III. 10. quelles maladies il engendre lorsqu'il est PLUVIEUX et CHAUD, et qu'il succède à un été sec, dominé par le vent du nord. III. 13... dominé par le VENT DU NORD et SANS PLUIES est avantageux aux hommes d'un tempérament humide et aux femmes, et fâcheux pour les autres individus. III. 14. maladies particulières à cette saison. III. 22. les accès de goutte se renouvellent. VI. 55. les maladies qui règnent alors sont très-aiguës et très-pernicieuses. III. 9. le COMMENCEMENT en est très-avantageux aux vieillards. III. 18. le MILIEU, aux jeunes gens et aux adultes. Ibid.

B.

BAIN, dissipe l'ophthalmie. VI. 31.

BAILLEMENT, se guérit en buvaut du vin tempéré avec de l'eau. VII. 55.

BÈGUES (les) ont de longues diarrhées. VI. 32.

BILE hépatique. Ceux chez lesquels elle abonde ne sont pas tourmentés de vents. V. 72... NOIRE. Rendue par haut ou par

bas au commencement des maladies, est un symptôme mortel. IV. 22. 23.

Boissons (les) d'une qualité inférieure méritent la préférence sur celles de meilleure qualité, quand elles sont plus agréables aux malades. II. 38. restaurent plus promptement les forces que les alimens solides. II. 11. (excès de) funeste quand il est suivi de frissons et de délire. VII. 7.

Bossus (enfans) avant l'âge de puberté, à la suite de l'asthme, ne vivent pas. VI. 46.

Bouche, (ulcères de la) règnent l'été. III. 21. son amertume indique la nécessité de donner un vomitif. IV. 17.

Bras, (les) le col et les extrémités inférieures nuds et écartés çà et là, sont d'un mauvais présage. P. I. 17... et les extrémités inférieures très contractés, et fort écartés les uns des autres, le malade étant couché sur le dos, annoncent la mort. P. I. 18. leurs mouvemens méritent attention. P. I. 23. il est fâcheux de les porter devant son visage. Ibid.

Bubons, ou Tumeurs inflammatoires des glandes, sont tous funestes quand ils succèdent aux fièvres, à l'exception des fièvres éphémères. IV. 55.

C.

Cachexie, ou état habituel de foiblesse, particulière aux vieillards. III. 31.

Calcul de la vessie, s'engendre chez les enfans. III. 26. est indiqué par le dépôt sablonneux des urines. IV. 79.

Cancers occultes. Le mieux est de n'y faire aucun remède. VI. 38.

Cardialgie, avec chaleur d'entrailles, terrible dans les fièvres. IV. 65. sans fièvre, indique la nécessité de faire vomir. IV. 17.

Cartilages, coupés

ne forment plus un même corps. VI. 19.

CATARACTE, fréquente chez les vieillards. III. 31.

CATARRHES de la gorge et de la membrane pituitaire, communs le printemps. III. 20. l'automne. III. 23. surviennent après un automne pluvieux et chaud, précédé d'un été sec et froid. III. 13. fâcheux quand ils précèdent ou suivent les maladies du poumon. P. II. 46. suffoquans, communs après un hiver pluvieux et doux, auquel succède un printemps sec, rafraîchi par le vent du nord. III. 12. de poitrine, ou inflammations de poitrine, accompagnées d'affection catarrhale, suppurent dans l'espace de vingt jours. VII. 37. accompagnés de toux pénible, fréquens chez les vieillards. III. 31. et ne guérissent pas. II. 40.

CAVITÉS internes très chaudes l'hiver et le printemps. I. 15.

CÉCITÉ, succède aux affections mélancholiques. VI. 56.

CERVEAU, (commotion du) produit perte de la parole et du mouvement. VII. 57. fortement enflammé, donne la mort en trois jours. VII. 49. ses plaies profondes sont mortelles. VI. 18. (les commotions du) sont suivies de fièvre et de vomissemens bilieux. VI. 50. le froid lui est nuisible et la chaleur utile. V. 18.

CHAIRS, lividité (des) l'os étant malade, est funeste. VII. 2. l'abus de l'eau chaude les ramollit. V. 16. molles et humides, exigent l'abstinence de nourriture. VII. 58.

CHALEUR. Parties du corps auxquelles elle est favorable. V. 18. dans quels cas elle convient. V. 22. quels maux produit son abus. V. 16. INNÉE abonde l'hiver et le printemps. I. 15.

CHALEUR douce, répandue partout le corps, est un signe des plus favorables. P. II. 5. bornée à une partie du corps, indique que cette partie est le siége d'une maladie. IV. 39. vive des parties internes, l'extérieur du corps étant froid, est un signe mortel, dans les fièvres continues. IV. 48. quand faut-il la ranimer dans les parties frappées par le froid. V. 19. il est dangereux de le faire subitement. II. 51.

CHANGEMENT subit dangereux. II. 51. DE température du corps du CHAUD au FROID, indique une maladie longue. IV. 40. de température de l'atmosphère dans les différentes saisons, engendre des maladies. III. 1.

CHAUDE, (eau) ses douches faites sur la tête guérissent la fièvre. VII. 41.

CHEVEUX, ne tombent pas chez les eunuques. VI. 28.

CHOLERA - MORBUS, commun chez les adultes. III. 30.

CICATRICES PROFONDES succèdent aux ulcères anciens. VI. 45.

CLIMAT, exige qu'on y ait égard avant de procurer une évacuation. I. 2. et pour déterminer le régime. I. 17. CHANGEMENT (de) guérit les maladies convulsives des jeunes gens. II. 45.

COCTION, matières dont la COCTION est faite, doivent être évacuées, et jamais celles qui sont dans un état de crudité, etc. I. 22.

CŒUR. Ses blessures sont mortelles. VI. 18.

COL. Sa contorsion subite, sans tumeur externe, avec impossibilité d'avaler, dans une fièvre, est un signe mortel. IV. 35.

CONCEPTION. Voyez GROSSESSE.

CONSTITUTIONS DE L'ANNÉE. Voyez SAISONS.

CONTRAIRES (les) se guérissent par les contraires. II. 22.

CONVALESCENS qui mangent bien sans reprendre de forces, sont dans un état fâcheux. II. 8. 31. sont sujets à avoir des dépôts dans la partie où ils ressentent de la douleur. IV. 32.

CONVULSIONS, sont causées par la pléthore ou par les évacuations excessives. VI. 39. par l'ellébore blanc. IV. 16. elles sont alors mortelles. V. 1. funestes à la suite des superpurgations. V. 4. mortelles à la suite des plaies de la tête. V. 2. fâcheuses à la suite des hémorrhagies. V. 3. VII. 9. à la suite des affections mélancholiques. VI. 56. des insomnies rebelles. VII. 18. des plaies graves. VII. 13. et quand elles succèdent à un sommeil profond, dans les fièvres. IV. 67. funestes dans les fièvres inflammatoires avec douleurs vives d'entrailles. IV. 66. peuvent être causées par le froid. V. 17. de mauvais augure, quand elles succèdent à l'écoulement des règles. V. 56. surviennent lorsque les lèvres des plaies s'affaissent tout à coup. V. 65.

— Sont annoncées dans les fièvres par une respiration entrecoupée. IV. 68. moins dangereuses avant qu'à la suite de la fièvre. II. 26.

— GUÉRISSENT lorsque la fièvre survient. IV. 57. par la fièvre quarte. V. 70. sont MODÉRÉES par l'application de l'eau chaude. V. 22.

— Fréquentes chez les ENFANS. III. 25. quels sont les signes qui alors les annoncent. P. III. 35. les jeunes gens et les adultes y sont moins sujets. Ibid.

CORPS IMPURS, ou Cacochymes. Plus vous les chargez de nourriture, plus vous aggravez leur état. II. 10.

COUCHÉ (situation du malade étant) P. I. 14. sur le dos, les bras, le col et les extrémités étant tendus, est moins avantageuse. P. I. 14. le danger

est grand, si le malade coule en bas de son lit vers les pieds. P. I. 16. la meilleure situation est celle où il est couché sur le côté droit ou gauche, de manière qu'aucune partie ne paroisse gênée. P. I. 14. couché sur le ventre est un mauvais signe. P. I. 19. c'est un signe pernicieux dans toutes les maladies aiguës, et surtout dans les péripneumonies, de vouloir se lever sur son séant dans la vigueur du mal. P. I. 20.

CRACHATS. Quels sont les mauvais. P. II. 48. quelle doit être leur qualité dans toutes les maladies inflammatoires de la poitrine. P. II. 41. jaunes, rouillés, verts et écumeux, ce qu'ils indiquent. P. II. 43. 44. leur suppression est funeste. P. II. 45. jaunâtres, mêlés de peu de sang, salutaires dans le commencement des péripneumonies. P. II. 47. moins avantageux le 7e jour et au-delà. Ibid.

— des PLEURÉTIQUES annoncent que la maladie sera courte ou longue. I. 12. quels sont ceux qu'on doit juger bons ou mauvais dans les FIÈVRES CONTINUES. IV. 47. l'expectoration de pus est funeste, lorsqu'elle a lieu pendant que les CRACHATS sont encore BILIEUX. P. II. 50.

CRACHEMENT de SANG est suivi de celui de pus. VII. 15. de PUS précède la phthisie et la diarrhée, et le malade meurt quand la dernière s'arrête. VII. 16.

CRAINTE, quand elle persévère, est un indice de mélancholie. VI. 23.

CRISE. Quels sont les cas où l'on doit l'attendre le 7, le 9, le 11 ou le 14e jour. P. III. 32. quels sont ceux chez lesquels on doit principalement l'attendre. P. III. 33. difficile dans les fièvres où il survient des frissons le 6e jour. IV. 29. celle qui doit arriver le 7e jour est annoncée le 4e par des urines qui

ont un nuage rougeâtre. IV. 71.... par les sueurs, quels jours elle a lieu. IV. 36.

CRISES (les) terminent les maladies des enfans. III. 28. quel ordre elles suivent chez les nouvelles accouchées. P. III. 10.

CRISE. A l'approche d'une crise, et quand elle est parfaite, il faut rester dans l'inaction. I. 20. la nuit qui la précède est pénible, et la suivante plus calme. II. 13. imparfaite, est suivie de récidive. II. 12.

CURATION. On ne peut mieux la diriger que quand on prévoit, d'après les symptômes présens, ceux qui doivent survenir. P. I. 3.

D.

DARTRES RONGEANTES, guérissent par l'application de l'eau chaude. V. 22. VIVES et FARINEUSES, règnent le printemps. III. 20.

DÉFAILLANCE. Voy. SYNCOPE.

DÉGLUTITION abolie, le col étant tout à coup contourné, est un symptôme mortel dans les fièvres. IV. 35.

DÉGOUT. V. DÉFAUT D'APPÉTIT.

DÉJECTIONS FORT LIQUIDES produisent la face hippocratique. P. I. 8. — DURES (sont) lorsque le vent du nord règne. III. 5. LES MEILLEURES doivent être médiocrement molles. P. II. 12. être évacuées à la même heure que dans l'état de santé. Ibid. proportionnées à la quantité d'alimens. Ibid. LIQUIDES avantageuses quand elles n'excitent pas de bruit en sortant, qu'elles ne sont pas évacuées en petite quantité à chaque fois et à de courts intervalles. P. II. 13. ROUSSES et d'une odeur médiocrement fétide, sont les meilleures. P. II. 15. doivent S'ÉPAISSIR aux approches de la crise. P.

II. 18. 19. claires comme de l'eau, blanches, verdâtres ou écumeuses, etc., sont mauvaises. P. II. 18. 19.

— NOIRES, grasses, livides, verdâtres et fétides, sont mortelles. P. II. 20. ainsi que celles qui sont de DIVERSES COULEURS, bilieuses, sanglantes, verdâtres, noires, semblables à des raclures de boyaux. P. II. 21. médiocres chez ceux qui urinent beaucoup la nuit. IV. 83. indiquent si une maladie doit se terminer difficilement ou non, être longue ou de peu de durée. I. 12. dans quel cas leur CHANGEMENT est avantageux. II. 14. BILIEUSES se suppriment lorsque la surdité survient, et reprennent leur cours quand cette dernière cesse. IV. 28. 60. ÉCUMEUSES dans les diarrhées, tirent leur origine de la tête. VII. 29. NOIRES, sont les plus pernicieuses de toutes. IV. 21. CRUES sont avant-coureurs de la dyssenterie. VII. 23. le lait ne convient pas dans les déjections BILIEUSES. V. 64. SPONTANÉES, dans quels cas avantageuses. I. 2.

DÉLIRE à craindre à la suite du grincement de dents. P. I. 21. accompagne les plaies pénétrantes de la tête. VII. 24. succède à l'érysipèle qui se porte aux poumons. P. III. 21. — aux vives douleurs d'oreilles accompagnées d'une fièvre continue et forte. P. III. 13. funeste à la suite des excès de boisson. VII. 7. — des hémorrhagies. VII. 9. des vives douleurs d'entrailles. VII. 10. des coups portés à la tête. VII. 14. de l'insomnie. VII. 18. mortel dans la fièvre continue avec difficulté de respirer. IV. 50. est précédé de tremblement dans les fièvres ardentes. VI. 26. se DISSIPE par le sommeil. II. 2.

— GAI, moins dangereux que celui qui est sérieux. VI. 53.

DÉMANGEAISONS de tout le oorps, communes chez les vieillards. III. 31.

DENTS (GRINCEMENT des) dans les fièvres, présage le délire et la mort. P. I. 21. le FROID leur est funeste, et le chaud avantageux. V. 18. la matière gluante qui s'y amasse dans les fièvres annonce de forts redoublemens. IV. 53.

DÉVOIEMENT. Voy. DIARRHÉE.

DIAPHRAGME. Ses plaies sont mortelles. VI. 18. DOULEURS AU-DESSUS (du) indiquent le vomitif, AU-DESSOUS les purgatifs. IV. 18.

V. DOULEURS.

DIARRHÉE, utile dans l'ophthalmie. VI. 17. funeste dans les inflammations de poitrine. VI. 16. succède au crachement de pus. VII. 16. mortelle aux phthisiques. V. 14. FORTE, dissipe la leucophlegmatie. VII. 28. — ancienne, guérit lorsqu'il survient un vomissement spontané. VI. 15. — engendre la dysenterie. VII. 77. SPONTANÉE, quand utile ou pernicieuse. I. 2.

DIARRHÉES (les) règnent l'été. III. 21. dans les saisons pluvieuses. III. 16. communes chez les enfans. III. 25. LONGUES, les bègues y sont sujets. VI. 32. et les adultes. III. 30. Le changement des matières évacuées y est utile, à moins qu'elles ne soient de plus mauvaise qualité. II. 14. de matières écumeuses, viennent de la tête. VII. 29.

DIVIN (quelque chose de) ou supérieur à nos connoissances, peut causer les maladies. I. 4.

DOIGTS livides, annoncent une mort prochaine. P. II. 7. entièrement noirs, sont moins dangereux que les livides. P. II. 8.

DORMIR couché sur le dos, la bouche béante, est un signe de mort. P. I.

18. (ne) ni la nuit ni le jour, est très-fâcheux. II. 11.

DOULEUR locale avant la maladie ou dans la convalescence, indique qu'il surviendra abcès. IV. 32. 33. quand elle ne se fait pas sentir, indique que l'origine des sensations est affectée. II. 6.

DOULEURS (les) avec fièvre, qui se portent des parties inférieures au diaphragme, sont très-funestes. P. II. 68. de poitrine, quelles sont celles qui se terminent par la suppuration. P. II. 49. il faut faire attention si elles diffèrent beaucoup entre elles. VI. 5.

— FORTES DES VISCÈRES dans les fièvres, sont fâcheuses. IV. 66. DES ARTICULATIONS, succèdent aux fièvres longues. IV. 44. indiquent que le malade prend trop de nourriture. IV. 45. AIGUES des muscles qui recouvrent les côtes, succèdent à l'affaissement subit des lèvres des plaies. V. 65. DU VENTRE voisines des tégumens, sont plus légères que celles qui sont profondes. VI. 7. ANCIENNES du bas-ventre, se terminent par la suppuration. VII. 22. DE RHUMATISME, cèdent à la saignée. VI. 22.

DOULEUR VIVE du bas-ventre, avec froid des extrémités, est un signe fâcheux. VII. 26. DOULEUR CÈDE à l'application de l'eau chaude. V. 22. à un engourdissement médiocre. V. 25. des hypocondres sans inflammation, se dissipe lorsque la fièvre survient. VI. 40.

DOULEURS (les) qui sont au-dessus du diaphragme, exigent le vomitif; celles qui sont au-dessous, exigent les purgatifs. IV. 18. quand deux douleurs se trouvent réunies, la plus forte amortit la plus foible. II. 46.

DYSPNÉE. Voy. RESPIRATION DIFFICILE.

DYSSENTERIE (la) suc-

cède à la diarrhée. VII. 77. aux déjections crues. VII. 23. à la disparition subite des tumeurs des lèvres des plaies. V. 65. aux évacuations de bile noire et est alors mortelle. IV. 24. à la manie. VII. 5. avantageuse à la suite des obstructions de la rate. VI. 48. mais alors si elle dure long-temps, l'hydropisie, la lienterie et la mort en sont les suites. VI. 43. précède la lienterie. VII. 78.

Dyssenteries (les) règnent l'automne. III. 22. à la suite des hivers secs et froids, suivis d'un printemps pluvieux et chaud. III. 11. à la suite des hivers doux et pluvieux, suivis d'un printemps sec et froid. III. 12. dans les grandes sécheresses. III. 16. les adultes y sont sujets. III. 30.

— longues, (dans les) la perte totale de l'appétit est un signe fâcheux. VII. 78.

Dyssentériques (les) qui rendent comme des matières charnues ou noires, sont sans espoir. IV. 26.

Dysurie, commune quand le vent du nord domine. III. 5. fréquente chez les vieillards. III. 31. se dissipe par la saignée. VI. 36. VII. 47. par l'usage du vin. VII. 47.

E.

Eau, quelle est la plus légère sur l'estomac. V. 26.

Chaude. Voy. Chaleur.

Froide. V. Froid.

Ecrouelles, ou engorgement des glandes, affectent les enfans. III. 26.

Efflorescences, ou Dartres superficielles larges, qui ne produisent pas de vives démangeaisons, sont difficiles à guérir. VI. 9.

Ellébore blanc, dangereux aux personnes saines, parce qu'il donne des convulsions. IV. 16. comment il faut

aider son action. IV. 14. comment il faut, avant de le prescrire, préparer le corps. IV. 13. comment on doit modérer son action, quand elle est trop forte. IV. 15. il produit des convulsions mortelles. V. 1.

ENFANS supportent très-difficilement l'abstinence de nourriture. I. 13. pour quelle raison. I. 14. se portent très-bien le printemps et au commencement de l'été. III. 18. ne sont pas sujets à la goutte avant d'avoir eu commerce avec les femmes. VI. 30. sont particulièrement sujets aux inflammations de la vessie depuis l'âge de sept ans jusqu'à douze. P. II. 74.

- NOUVEAU-NÉS. Dans quelles années on doit s'attendre à les voir foibles et cacochymes. III. 12. dans quels cas ceux qui sont plus âgés, sont pris de convulsions. P. III. 35. à quelles MALADIES ils sont sujets. III. 24, 25, 26. quelles sont celles qui se terminent par une crise. III. 28.

ENGOURDISSEMENT du corps, a lieu lorsque le vent du midi règne. III. 5-17. médiocre dissipe la douleur. V. 25.

ENROUEMENT. Voy. CATARRHE.

ENTORSE se guérit par les douches d'eau froide, V. 25.

EPILEPSIE règne le printemps. III. 20. l'automne. III. 22. dans les saisons pluvieuses. III. 16. commune chez les jeunes gens. III. 29. les enfans en guérissent par le changement d'âge, de climat et de manière de vivre. II. 45. antérieure à l'âge de puberté guérit; incurable quand elle se manifeste passé vingt-cinq ans. V. 7.

EPIPLOON, sorti de l'abdomen, tombe en gangrène. VI. 58. — ou le péritoine, comprime l'orifice de l'utérus, et s'oppose à la conception. V. 45.

ERYSIPÈLE, qui succède à l'angine, présage

la mort, s'il ne disparoît pas un jour critique, etc. P. III. 20. il produit le délire s'il se porte vers le poumon, et communément la suppuration s'ensuit. P. III. 21. est produit par la dénudation d'un os. VII. 19. — Il est fâcheux quand il rentre en dedans : le contraire est avantageux. VI. 25. P. III. 19. 21. — ou inflammation fort étendue de la matrice, chez une femme grosse, est mortel. V. 43. récent et d'un rouge vif guérit par l'application de l'eau froide. V. 23. se termine par la putridité, la gangrène, ou une bonne suppuration. VII. 20.

Esprit (l') est malade chez ceux qui sont insensibles à la douleur. II. 6. l'abus de l'eau chaude le jette dans un état de stupeur. V. 16. aliénation (de l') dissipe la manie. VII. 5. présence (d') est avantageuse dans toute maladie. II. 33.

Esquinancie. Voyez Angine.

Essais (les) induisent en erreur. I. 1.

Été. Tant qu'il dure, les malades supportent très-difficilement une nourriture abondante. I. 18. n'est pas également avantageux à tous les tempéramens. III. 2. quand il ressemble au printemps, produit des sueurs abondantes dans les fièvres. III. 6. sec et refroidi par le vent du nord, quelles maladies il produit s'il est suivi d'un automne pluvieux et échauffé par le vent du midi. III. 13. on doit donner les vomitifs dans cette saison. IV. 4. quelles sont les maladies qui règnent alors. III. 21. dans le commencement (de l'), les enfans et les adolescens se portent très-bien. III. 18. et dans le milieu, les vieillards. Ibid.

Eternuement n'est pas en général inutile dans les maladies. P. II. 46. mais il est fâcheux quand il précède ou suit les maladies inflamma-

toires du poumon. Ibid. utile daos l'affection hystérique et dans l'accouchement difficile. V. 34. pour aider la sortie de l'arrière-faix. V. 48. dissipe le hocquet. VI. 13. comment il est produit. VII. 50.

ETRANGLEMENT violent, avec une foiblesse extrême, chez les malades qui dònoent cocore quelques signes de vie, ne laisse aucno espoir, s'il s'amasse de l'écume autour de la bouche. II. 43.

EUNUQUES (les) ne deviennent ni goutteux ni chauves. VI. 28.

EVACUATIONS (les) guérissent les maladies produites par la pléthore. II. 22. quelles sont celles qui soot utiles. I. 2. 23. 25. daogereuses quand elles sont portées à l'excès. I. 3. doivent se faire par les lieux conveuables que la nature affecte principalement. II. 23. fortes et subites, daogereuses. II. 51. doivent, dans quelques cas, se prolonger jusqu'à ce que la défaillance s'en suive. I. 23. quaod soot-elles convenables aux convalescens. II. 8.

EXANTHÈMES. Suivis de suppuratioo, règnent le priotemps. III. 20.

EXCÈS (les) nuisibles. II. 3. 4. 51. dans la manière de vivre. I. 4. II. 4. 17. dans le sommeil et la veille. II. 3.

EXCRÉTIONS. Il faut faire attentioo à leur nature dans les maux de gorge et les tumeurs ioflammatoires de la surface du corps. II. 15. à la suite des alimeos fort nourrissans et aisés à digérer, sont promptes. II. 18. quelles soot celles qui sont bonnes ou mauvaises dans les fièvres contioues. IV. 47.

EXERCICE. Ne coovient pas avec l'abstinence de nourriture. II. 16. EXERCICES auxquels oo est babitoé depuis long-temps, fatiguent moios les hommes foibles et avancès eo âge, que les jeunes gens remplis

de vigueur qui n'en ont pas l'habitude. II. 49.

Exfoliation de l'os succède à l'inflammation du périoste. VII. 79.

Exténués. Voyez Maigris.

Extrémités et parties externes froides, funestes dans les maladies aiguës. VII. 1. et dans les vives douleurs des viscères du bas-ventre. VII. 26. mortelles dans les fièvres continues, quand les parties internes sont d'une chaleur excessive. IV. 48.

F.

Face. Les mouvemens convulsifs de ses diverses parties, dans la fièvre hémitritée, lorsque la foiblesse est extrême, annoncent une mort prochaine. V. 49. quand elle est d'une pâleur verdâtre, ou noire, ou livide, ou plombée, le danger est des plus grands. P. I. 7. du malade est excellente, quand elle ressemble à celle de ceux qui se portent bien, surtout si elle est telle qu'elle étoit chez l'individu que l'on traite : le contraire est très-fâcheux. P. I. 6. quelles sont les questions que l'on doit faire au malade quand la face est très-mauvaise dès les premiers jours. P. I. 8. 9.

Faim. Le vin pur la dissipe. II. 21.

V. abstinence de nourriture.

Femmes. Elles n'acquièrent jamais le même degré de force que l'homme. VII. 42. ne sont pas sujettes à la goutte avant la cessation des règles. VI. 29. moyen de reconnoître si elles sont stériles ou non. V. 59. dans quels cas elles sont stériles. V. 62. ceux où elles sont fécondes. V. 62. extraordinairement grasses, pourquoi elles ne conçoivent pas. V. 45.

Fièvre accompagne les commotions du cerveau. VI. 50. est de mauvais augure, quand elle continue, quoique la sueur coule. IV. 56. est

sujette à récidive, quand elle ne disparoît pas un jour critique. IV. 61. P. III. 20. est un moyen de guérison, quand elle se déclare chez un homme ivre qui est tombé tout à coup sans sentiment ni mouvement. V. 5. et quand elle succède aux coliques vives produites par la suppression des urines. VI. 44. dissipe les convulsions tant générales que partielles. IV. 57. et les douleurs des hypochondres, lorsqu'elles ne sont pas inflammatoires. VI. 40. — les maux de tête violens survenus tout à coup avec perte du sentiment et du mouvement. VI. 51. il vaut mieux qu'elle succède aux convulsions que de les précéder. II. 26. se dissipe par les douches d'eau chaude faites sur la tête. VII. 41.

FIÈVRES (les) dans lesquelles il survient des frissons le sixième jour, se terminent difficilement. IV. 29. il en est de même de celles dont l'accès revient tous les jours à la même heure. IV. 30. — Celles dans lesquelles il survient des abcès qui ne se dissipent pas les premiers jours critiques, indiquent une maladie longue. IV. 51. — Quels sont les jours où elles se terminent. P. III. 1. quelles sont les plus bénignes. P. III. 2. quelles sont les plus funestes. P. III. 2. quand elles disparoissent sans signes de coction, etc., il faut craindre la récidive. P. III. 24. celles qui ont chaque jour un frisson, ont chaque jour une rémission IV. 63. de courte durée, sont fréquentes chez les enfans replets. III. 25. toutes, à l'exception de l'éphémère, sont pernicieuses à la suite de l'engorgement inflammatoire des glandes. IV. 55.

FIÈVRES (dans les) il faut s'attendre à des sueurs abondantes, lorsque l'été ressemble au printemps. III. 6. quelles sont les sueurs avantageuses. IV. 36. P. I. 26. qu'elles sont les plus fu-

nestes. Ibid. sentiment de lassitude présage des abcès. IV. 31. une matière gluante s'amasse autour des dents dans les forts redoublemens. IV. 53. l'ictère est funeste avant le 7e jour. IV. 62. il est avantageux quand il paroît le 7 et au-delà. IV. 64. la cardialgie est funeste. IV. 65. les frayeurs ou les convulsions qui viennent pendant le sommeil, sont funestes. IV. 67. ainsi que la respiration entrecoupée. IV. 68. VI. 54. —Quelles URINES y sont favorables. IV. 69. celles qui déposent une farine grossière indiquent que la maladie sera longue. VII 30. ce qu'indiquent celles qui sont semblables aux urines des bêtes de somme. IV. 70. ce qu'indiquent le météorisme des hypochondres et les borborygmes. IV. 73. — Les abcès que l'on attend aux articulations n'ont pas lieu, lorsqu'il coule le 4e j. une grande quantité d'urines. IV. 74.

FIÈVRES. (PÉRIODES DES) Quels jours ils commencent ou cessent P. III. 3.

FIÈVRES AIGUES règnent pendant les sécheresses. III. 7. et à la suite d'un automne froid et sans pluie. III. 14. — après un hiver sec pendant lequel a dominé le vent du nord, auquel a succédé un printemps pluvieux pendant lequel a soufflé le vent du midi. III. 11. attaquent les jeunes gens. III. 29. les sueurs froides, dans ces fièvres, présagent la mort, et la longueur de la maladie dans les fièvres plus modérées. IV. 37. les convulsions, avec de vives douleurs d'entrailles, y sont funestes. IV. 66. le lait y est nuisible. V. 64.

FIÈVRE ARDENTE se dissipe lorsque le frisson survient. IV. 58. règne l'été. III. 21. les adultes y sont sujets. III. 30. l'altération y est médiocre lorsque les malades sont tourmentés d'une

toux sèche et fréquente. IV. 54. les tremblemens se dissipent quand le délire survient dans cette fièvre. VI. 26.

Fièvres continues règnent l'été. III. 21. qui ont des redoublemens le 3e jour sont dangereuses: c'est le contraire à l'égard de celles qui ont des intermissions marquées. IV. 43. les frissons fréquens qui y surviennent, lorsque le malade est fort foible, sont un signe de mort. IV. 46. ainsi que la difficulté de respirer et le délire. IV. 50. et les mouvemens convulsifs de la face. IV. 49.

Fièvres longues (dans les) s'attendre à un abcès sur une articulation. P. III. 24. 28.

— continues, (dans les) quelles sont les excrétions bonnes ou mauvaises. IV. 47. lorsque les parties externes sont froides et les internes chaudes, avec soif, la mort est proche. IV. 58.

— erratiques, dont le retour des accès est irrégulier, règnent l'automne. III. 12.

— longues, règnent à la suite d'un automne sec et refroidi par le vent du nord. III. 14. fréquentes chez les jeunes gens. III. 27. communes dans les saisons pluvieuses. III. 16. annoncent des tumeurs inflammatoires, ou des douleurs aux articulations. IV. 44. Le lait y convient quand elles sont accompagnées d'une toux fréquente. V. 64.

Fièvre continue longue, se change en quarte quand il s'y manifeste des intermissions. P. III. 28.

—tierce légitime, se termine au bout de sept accès. IV. 59.

Fièvres tierces (les) règnent l'été. III. 21.

— quartes, l'automne. III. 22. elles attaquent particulièrement ceux qui ont trente ans et plus. P. III. 29. elles

suivent le même ordre que les fièvres continues. P. III. 7. celles d'été sont courtes, et celles d'automne sont longues. II. 25. elles dissipent les convulsions. V. 70.

Fébricitans. Il est fâcheux qu'ils conservent plus d'embonpoint ou qu'ils maigrissent, plus qu'on ne doit s'y attendre. II. 28. le lait leur est nuisible. V. 64.

Fœtus mâle ou femelle. Comment on peut les reconnoitre lorsqu'ils sont renfermés dans l'utérus. V. 41. les mâles sont situés du côté droit, et les femelles du côté gauche. V. 47.

Foie. Ses blessures sont mortelles. VI. 18. son inflammation produit le hocquet. V. 58. VII. 17.

Folie. V. Manie.

Fomentations émollientes conviennent dans l'ophthalmie. VI. 31.

Fractures. V. Os.

Frayeurs nocturnes communes chez les enfans. III. 24. à la suite d'un sommeil profond, funestes. IV. 67.

Frisson avec délire, à la suite des excès de boisson, est funeste. VII. 7. qui survient dans la fièvre ardente, la dissipe. IV. 58. fréquemment répété dans une fièvre cootinue, le malade étant fort foible, est mortel. IV. 46. par quelle partie du corps il commence chez les femmes et chez les hommes. V. 69. fébrile, produit par le froid. V. 17. Frissons qui surviennent le 6e jour dans les fièvres, rendent la crise difficile. IV. 29. qui surviennent tous les jours dans les fièvres, sont suivis d'une intermission complète. IV. 63. se modèrent par la chaleur. V. 22.

V. Horripilation.

Froid. Quels sont les maux qu'il produit. V. 17. 20. 24. à quelles parties du corps il est funeste. V. 18. quand est-il utile dans le tétanos.

V. 21. quels sont ses avantages. V. 23. 25. — de la tête, des bras et des pieds, le ventre et la poitrine étant fort chauds, est un signe fâcheux. P. II. 4. il y a maladie dans toute partie où on le ressent. IV. 39. des extrémités dans les fièvres, pendant que les parties internes sont brûlantes, est mortel. IV. 48. des extrémités dans les maladies aiguës, est funeste. VII. 1. et dans les vives douleurs de bas-ventre. VII. 26.

V. Rafraichissans.

Fumigations aromatiques avantageuses pour rappeler les règles, et dans d'autres cas; mais elles donnent des pesanteurs de tête. V. 28.

Furieux. Quels sont ceux qui le deviennent dans les maladies aiguës. P. I. 28.

G.

Gales, diverses espèces (de) règnent le printemps. III. 20.

Gencives, sujettes à des démangeaisons chez les enfans. III. 25.

Génitales (Parties) sujettes l'été à des ulcérations putrides. III. 21. la chaleur leur est favorable. V. 22.

Grasses (Personnes) vivent moins que celles qui sont maigres. II. 44. (femmes) qui le sont extraordinairement, pourquoi ne conçoivent pas. V. 45.

Genoux. Leur pesanteur, sans fièvre, indique la nécessité de purger. IV. 20.

Gorge, sujette à s'enflammer lorsque le vent du nord domine. III. 5. dans ses maladies, faire attention aux excrétions. II. 14. son ulcération avec fièvre est un symptôme redoutable. P. III. 16.

Goutte, se fait sentir le printemps et l'automne. VI. 55. cesse au bout de quarante jours. VI. 49. les douches d'eau froide la modèrent. V. 25. les eunuques en sont

à l'abri. VI. 28. ainsi que les femmes, tant que leurs règles coulent. VI. 29. et les jeunes gens avant d'avoir eu commerce avec les femmes. VI. 30.

GROSSESSE. A quels signes on la reconnoit. V. 40. 61. comment on peut reconnoitre si l'embryon est mâle ou femelle. V. 41.

GROSSES (femmes) extrêmement maigres, avortent. V. 43. d'un embonpoint médiocre, pourquoi elles avortent. V. 44. ne le deviennent pas quand elles sont extraordinairement grasses. V. 45. attaquées de fièvre, accouchent difficilement, ou avortent quand elles sont fort maigries. V. 55. le lait qui sort abondamment de leurs mamelles, indique que le fœtus est foible. V. 52. dans quels cas il faut leur donner des purgatifs. IV. 1. les maladies aiguës leur sont mortelles. V. 29. la saignée les fait avorter. V. 30. ainsi que la diarrhée. V. 33. celles dont les mamelles s'affaissent sont en danger d'avorter. V. 36. 53. les inflammations étendues de l'utérus leur sont mortelles. V. 42. l'orifice de l'utérus est fermé chez elles. V. 51. lorsque leurs règles coulent abondamment, le fœtus est malade. V. 60. celles qui éprouvent des ténesmes, avortent. V. 49.

GUÉRISON, impossible de toujours la procurer. P. I. 3. cela seroit préférable au prognostic. Ibid.

H.

HABITUDE, rend les choses pénibles plus aisées à supporter. II. 50. elle rend les vieillards et les individus foibles en état de mieux supporter certaines fatigues, que les jeunes gens qui n'en ont pas la même habitude. II. 49. il faut y avoir égard dans la prescription du régime. I. 17.

Hémoptysie, commune chez les jeunes gens. III. 29.

Hémorrhagie succède aux fortes pulsations qui se font sentir dans les ulcères. VII. 21. est à craindre à la suite de l'amputation de la luette enflammée. P. III. 22. à quels signes on connoît qu'elle viendra des parties supérieures. P. I. 32. des narines, quels en sont les signes précurseurs. P. I. 32. 33. est commune chez les jeunes gens. III. 27. on doit particulièrement l'attendre, lorsqu'il existe une forte douleur de tête, chez ceux qui sont au-dessous de trente ans; on doit s'attendre à la suppuration chez ceux d'un âge plus avancé. P. III. 34. elle dissipe la surdité dans les fièvres. IV. 60. et la douleur de tête. VI. 10. avantageuse chez les femmes dont les règles sont supprimées. V. 32.

Hémorrhagies (les) règnent le printemps. III. 20. l'abus de l'eau chaude les détermine. V. 16. sont dangereuses quand elles sont suivies de convulsions ou de hocquet. V. 3. VII. 9. l'eau froide leur est utile. V. 23. et le lait nuisible. V. 64. quand elles ont été fréquentes dans les fièvres, le ventre est libre pendant la convalescence. IV. 27.

Hémorrhoïdes (les) attaquent les adultes. III. 30. dissipent la manie. VI. 21. sont avantageuses aux mélancholiques et à ceux qui sont tourmentés de douleurs néphrétiques. VI. 11. étant supprimées imprudemment, quand elles ont coulé longtemps, il est à craindre que l'hydropisie, la phthisie ou la manie ne s'en suivent. VI. 12.

Hiver n'est pas également avantageux à tous les tempéramens. III. 2. il favorise la digestion des alimens pris en grande quantitité. I. 15. 18. quelles maladies règnent lorsqu'il a été sec et rafraîchi par le vent du

nord, et que le printemps suivant a été pluvieux et échauffé par le vent du midi. III. 11. quelles sont celles qu'on doit attendre lorsqu'il a été humide, échauffé par le vent du midi, et qu'il a succédé un printems sec, rafraichi par le vent du nord. III. 12.

HIVER, (pendant le cours de l') la chaleur innée est concentrée à l'intérieur. I. 15. le sommeil est très-long. I. 15. quelles sont les maladies qui règnent alors. III. 23. on aura recours aux purgatifs par bas. IV. 4.

HOCQUET est l'effet de la pléthore ou des évacuations excessives. VI. 39. de l'inflammation du foie. V. 58. VII. 17. funeste à la suite des hémorrhagies excessives. V. 4. — d'une superpurgation. V. 4. VII. 40. du vomissement. VII. 3. dès douleurs vives d'entrailles. VII. 10. l'éternuement le dissipe. VI. 13.

HOMMES se portent très-bien l'automne et l'hiver. III. 18. à quelle maladie ils sont sujets. III. 30. par quelles causes ils sont stériles. V. 63.

HORRIPILATION, ou frisson léger, funeste à la suite de la sueur. VII. 4. elle est commune lorsque le vent du nord règne. III. 5. se dissipe en buvant du vin mêlé avec partie égale d'eau. VII. 55.

HUMIDES, (corps) l'abstinence de nourriture leur est utile. VII. 76.

HYDROPIQUES. Ceux dont on évacue l'eau tout à coup, périssent nécessairement. VI. 27. leurs ulcères sont difficiles à guérir. VI. 8. c'est un mauvais signe quand la toux les tourmente. VI. 35.

HYDROPISIE succède à la leucophlegmatie. VII. 76. aux hémorrhoïdes anciennes imprudemment supprimées. VI. 12. aux anciennes dyssenteries accompagnées d'embarras de la rate, et donne alors la mort. VI. 43. peut

faire disparcître la manie. VII. 5. peut se guérir lorsque l'eau absorbée par les veines prend son cours par le bas-ventre. VI. 14. s'engendre l'automne. III. 22. dans quels cas elle est funeste. P. II. 1. 2. 3. celle qui succède aux maladies aiguës est la plus terrible. P. II. 1. celle qui tire son origine de la région lombaire et du foie, est caractérisée par une diarrhée rebelle. P. II. 2. 3.

HYDROPISIE SÈCHE, ou tympanite, dans quels cas elle est à craindre. IV. 11.

HYPOCHONDRES, quel jugement on doit porter dans les fièvres de leur météorisme accompagné de borborygmes. IV. 73. le lait ne convient pas dans ce cas. V. 64. la fièvre dissipe leurs douleurs, quand elles ne sont pas inflammatoires. VI. 40. signes qui annoncent la cessation de ces douleurs. P. II. 23. tumeurs dures et douloureuses (des), ce qu'elles indiquent. P. I. 29. elles annoncent une mort prochaine au commencement d'une maladie. P. I. 30. quel est leur état le plus favorable et dans quel cas il est suspect. P. I. 27.

HYSTÉRIQUE, (dans la passion) l'éternuement est avantageux. V. 34.

I.

INFLAMMATIONS produites par l'amputation de la luette. P. III. 22. du poumon (dans les) c'est un signe très-funeste quand le malade veut se mettre sur son séant, la maladie étant à son plus haut degré de force. P. I. 20. récentes, l'eau froide est utile. V. 23.

INTESTINS douloureux indiquent la nécessité de purger. IV. 20. grêles, leurs blessures sont mortelles. VI. 18. leurs douleurs excessives à la suite de la strangurie, donnent la mort en sept jours, à moins que

la fièvre ne survienne, et que les urines ne coulent abondamment. VI. 44. ces douleurs sont communes l'automne. III. 22. c'est un signe funeste quand elles sont suivies de vomissement, de hocquet, de convulsions ou de délire. VII. 10.

INTESTIN RECTUM enflammé, produit la strangurie. V. 58.

IVRE, (homme) qui tombe tout à coup privé de sentiment et de mouvement, périt dans les convulsions, à moins que, etc.

JAUNISSE, funeste dans les fièvres avant le 7e jour. IV. 62. avantageuse le 7e, etc. IV. 64. accompagnée de la dureté du foie, est de mauvais augure. VI. 42.

JEUNES GENS qui ont le ventre libre, se portent mieux que ceux qui l'ont resserré. II. 53. sont plus sujets à être malades que les vieillards. II. 39. se portent très-bien dans le milieu de l'automne et de l'hiver. III. 18. Quelles maladies leur sont particulières. III. 29.

— EPILECTIQUES guérissent par le changement d'âge, de régime et de manière de vivre. II. 45.

JUGEMENT difficile. I. 1.

JOUE (partie de la) coupée ne se réunit pas de manière à former une seule substance. VI. 19.

JOUR (le premier) exige la plus grande attention dans les fièvres. P. III. 6.

JOURS INDICATEURS des crises. II. 24.

JOURS ENTIERS (par des) ne peuvent exactement se calculer, ni les périodes des fièvres, ni l'année, ni les mois. P. III. 4. CRITIQUES, quand les fièvres finissent d'autres jours, il faut craindre la récidive. P. III. 21.

L.

LARMES volontaires ne sont pas fâcheuses ; celles qui coulent involontaire-

ment le sont. IV. 52. P. I. 10.

LAIT. Quels sont ceux auxquels il est convenable ou nuisible. V. 6. s'amasse dans les MAMELLES des vierges dont les règles sont supprimées. V. 39. quand il coule abondamment des mamelles des femmes grosses, est un signe de la foiblesse de l'embryon. V. 52.

LANGUE. Son embarras subit indique que l'humeur mélancholique domine. VII. 39.

LIPOTHYMIE. Voyez SYNCOPE.

LASSITUDES spontanées, présagent les maladies. II. 5. à la suite d'un exercice violent, se guérissent par le repos. II. 48. sentiment (de) dans les fièvres, présage les abcès. IV. 31.

LÈPRE. V. GALE.

LÉTHARGIE, ou affection comateuse, l'âge viril y est sujet. III. 30.

LEUCOPHLEGMATIE, se dissipe par la diarrhée. VII. 28. est suivie d'hydropisie. VII. 76.

LÈVRES. Leur état convulsif, leur pâleur et leur lividité sont mortels. P. I. 12. il en est de même quand elles sont flasques, pendantes, froides et blanches. P. I. 13.

LIENTERIE succède à la dyssenterie. VII. 78. est mortelle, quand elle est la suite des longues dysseuteries, chez ceux qui ont la rate obstruée. VI. 43. elle règne l'automne. III. 22. les adultes y sont sujets. III. 30.

LIENTERIQUES, le vomitif ne leur convient pas l'hiver. IV. 12. les rapports acides leur sont avantageux. VI. 1.

LIVIDITÉ, ou Sphacèle, des doigts et des ongles, ce qu'elle indique. P. II. 7. 8. est causée par le froid. V. 17.

LOMBES. Leurs douleurs, sans fièvre, indiquent la nécessité de purger. IV. 20. ces douleurs sont communes l'hiver. III. 23.

LUETTE, quand elle

est rouge et fort volumineuse, ne peut pas s'amputer sans danger, etc. P. III. 22.

M.

MAIGRES, (Malades devenus) quels sont ceux qu'on doit restaurer promptement ou peu à peu. II. 7. il est également fâcheux dans les fièvres qui ne sont pas fortes, de ne pas maigrir, et de maigrir plus qu'on ne pouvoit s'y attendre. II. 28. (les personnes naturellement) vivent plus long-temps que celles qui sont grasses. II. 44. les vomitifs leur conviennent. IV. 6. le lait est avantageux à ceux qui sont extraordinairement MAIGRES. V. 64.

MAINS. Voy. BRAS.

MALADES. Signes auxquels on reconnoit ceux qui doivent guérir ou mourir. P. III. 8. 36. — 40. P. I. 16. P. II. 6.

MALADIE, existe dans toute partie du corps qui est en sueur. IV. 38. où il y a chaleur ou froid. IV. 39. quand elle est dans sa VIGUEUR, elle exige l'abstinence absolue de nourriture. I. 8. quel régime lui convient avant qu'elle soit parvenue à sa VIGUEUR. I. 9. 10. et dans ses REDOUBLEMENS. I. 11. aux approches de la CRISE. I. 19. on peut annoncer qu'elle sera longue, lorsque le corps se refroidit et se réchauffe alternativement, ou que la couleur du visage change sans cesse. IV. 40. et quand les urines déposent un sédiment semblable à une farine épaisse. VII. 30. — MALADIES LONGUES, (dans les) l'aversion pour les alimens est un signe fâcheux. VII. 6.

MALADIES, sont produites par la suppression et par l'écoulement abondant des règles. V. 57. par les changemens des saisons. III. 7. il y en a de plus ou moins dangereuses, suivant la sai-

son. III, 3. on peut juger si leur CRISE sera FACILE ou non, si elles seront COURTES ou longues, en faisant attention aux urines, aux selles et aux sueurs. I. 12. elles sont RÉGULIÈRES et BÉNIGNES, lorsque les saisons suivent un ordre constant et régulier : on observe le contraire dans les saisons variables. III. 8. celles qui sont portées à leur plus haut degré de vigueur, exigent l'abstinence absolue. I. 6. celles qui sont produites par la PLÉTHORE, exigent les évacuans. II. 22. AIGUES, se reconnoissent toutes aux mêmes signes. P. III. 13. ENDÉMIQUES, considérer d'abord leur nature. P. III. 39. y faire attention dans l'usage des purgatifs. I. 2. à quels signes on pourra s'assurer du retour des accès et de leur nature. I. 12.

— DANS LEUR COMMENCEMENT, si on juge à propos d'agir, il faut le faire : il vaut mieux rester dans l'inaction lors qu'elles sont dans leur vigueur. II. 29. pour quelle raison. II. 30. — la bile noire rendue par haut ou par bas est mortelle. IV. 22. dans leurs commencemens le dégoût des alimens est préférable à l'appétit. II. 32.

MALADIES sont ANNONCÉES par les lassitudes spontanées. II. 5. (dans les) il ne faut pas trop s'effrayer des symptômes fâcheux, ni des symptômes favorables qu'on n'est pas fondé à espérer. II. 27. sont moins dangereuses quand elles sont analogues au tempérament, à l'âge, à l'habitude du corps et à la saison. II. 34.

MALADIES AIGUES. Se terminent par une crise dans le cours de 14 jours. II. 23. les purgatifs y conviennent rarement. I, 24. sont mortelles aux femmes grosses. V. 29. — et COURTES, sont indiquées par des urines d'abord claires qui déposent ensuite un sédiment bilieux;

VII. 31. le PROGNOSTIC n'en est pas toujours certain. II. 19. quels en sont les signes qui doivent fixer d'abord l'attention. P. I. 6. TRÈS-AIGUES, quand doit-on y administrer les purgatifs. IV. 10. s'annoncent par les symptômes les plus effrayans, et exigent l'abstinence absolue de nourriture. I. 7. les PLUS AIGUES règnent l'automne. III. 9 AUTOMNALES, on doit les attendre dans les saisons où il fait tantôt chaud et tantôt froid le même jour. III. 4.

MAMELLES. Voyez SEINS.

MATRICE. Voyez UTÉRUS.

MANIE, succède à la mélancholie. VI. 56. est à craindre chez les femmes dont le sang engorge les mamelles. V. 39. elle règne le printemps. III. 20. l'automne. III. 22. succède à la disparition subite des tumeurs des ulcères. V. 65. se dissipe lorsqu'il survient des varices ou des hémorrhoïdes. VI. 21. où la dyssenterie, l'hydropisie ou la stupidité. VII. 5.

MÉDECIN. Comment il peut gagner la confiance de ceux qui l'appellent. P. I. 2. — doit faire tout ce qui dépend de lui. I. 1. quel est celui qui pourra être justement admiré, exceller dans son art et être à l'abri de reproche. P. I. 5.

MÉLANCHOLIE, caractérisée par la crainte et le désespoir qu'un long laps de temps ne peut dissiper. IV. 23. est suivie d'apoplexie, de convulsions de manie ou de céc[illegible] IV. 9.

M[illegible]ANCHOLIQUES. (les) Les hémorrhoïdes leur sont avantageuses. VI. 11. doivent être fortement purgés par bas. IV. 9. (AFFECTIONS) s'engendrent le printemps. III. 20. l'automne. III. 22. l'automne, quand le vent du nord règne et qu'il n'y a pas de pluies. III. 14.

MENSTRUES qui ne coulent pas régulièrement et dont le sang est

pâle, iudiquent la nécessité de purger. V. 35. s'arrêtent en appliquant une ventouse sous les mamelles. V. 50. si elles fluent ABONDAMMENT chez une femme GROSSE, le fœtus est malade. V. 60. dans quels cas leur suppression est un signe de grossesse. V. 6. à l'époque où elles sont sur le point de paroître, les maladies de l'enfance guérissent. III. 28. lorsqu'elles coulent mal, on emploie avec succès les fomentations aromatiques. V. 28. leur retour arrête le vomissement de sang. V. 31. c'est un signe fâcheux quand, dans le temps qu'elles coulent, il survient des convulsions et des défaillances. V. 56. lorsqu'elles sont extrêmement abondantes, ou qu'elles ne coulent pas, il en résulte des maladies. V. 57. pendant leur suppression, l'hémorrhagie du nez est avantageuse. V. 32. il se forme du lait dans les mamelles, quand leur retour est interrompu. V. 38.

MÉTHODE CURATIVE ne doit pas être changée, tant que la première indication subsiste. II. 52.

MOELLE ÉPINIÈRE. Le froid lui est contraire, et la chaleur utile. V. 18.

MORT. Signes qui indiquent son approche. P. I. 8. elle arrive à diverses époques. P. I. 4. SUBITE, (de) périssent ceux qui tombent fréquemment en syncope sans aucune cause évidente. II. 41. comment elle arrive. VIII. 18.

MOUVEMENT du corps convient après avoir pris de l'ellébore. IV. 14. 15. — chez les malades, est d'un très-bon augure quand il est facile. P. II. 6.

N.

NARINES. Naturellement fort humides, sont un signe de mauvaise santé. V. 2. humides chez les vieillards. III. 31. écoulement de pus, de sérosité ou de sang (par les) dissipe les vives douleurs de tête. VI. 10.

NÉPHRÉTIQUES, ou Douleurs de reins, communes dans la vieillesse. III. 31. -MALADES, les hémorrhoïdes leur sont avantageuses. VI. 11. à quels signes on reconnoit qu'il se formera chez eux des abcès internes ou externes. VII. 35.

NERFS. V. TENDONS.

NEZ effilé, est un signe des plus fâcheux dans les maladies aiguës. P. I. 7. son état convulsif est mortel. P. I. 12.

NOIRES, ou gangrenées. (parties) Quand doivent-elles se séparer. P. II. 8. moins funestes que celles qui sont jaunes ou sphacelées. P. II. 8.

NUAGE. V. URINES.

NUIT qui précède une crise est pénible ; la suivante est plus calme. II. 13.

O.

OCCASION, ou Moment favorable pour agir, passe rapidement. I. 1.

OMBILIC. Ses inflammations sont communes aux nouveau-nés. III. 24.

ONGLES LIVIDES. Ce qu'ils indiquent. P. II. 7. 8.

OPHTHALMIE. Guérit par l'usage du vin pur, des bains, des fomentations émollientes, de la saignée ou des purgatifs. VI. 31. règne l'été. III. 21. après un hiver sec et froid, suivi d'un printemps pluvieux et chaud. III. 11. dans les grandes sécheresses. III. 10. la diarrhée y est utile. VI. 17. SÈCHE, règne après un hiver chaud et pluvieux, suivi d'un printemps sec et froid. III. 12. à la suite d'un automne froid et sec. III. 14.

OREILLES froides, retirées, les parties inférieures étant renversées, sont de mauvais augure. P. I. 7. leur inflammation dans une fièvre continue et forte produit le délire et la mort. P. III. 13. enlève les jeunes gens le 7e jour et

même avant, et les vieillards beaucoup plus tard. P. III. 14. 15. elles règnent l'été. III. 21. elles suintent chez les enfans. III. 24.

Ouïe, (perte de l') dans une fièvre continue, le corps étant foible, annonce que la mort est proche. IV. 49. est DURE lorsque le vent du midi règne. III. 5. 17. chez les vieillards. III. 31.

Os fracturé ne se réunit pas de manière à ne former qu'une seule substance. VI. 9. sa dénudation est suivie d'érysipèle. VII. 19. quand il est malade, et que la chair qui le recouvre est livide, c'est un signe funeste. VII. 2. (de la tête) fracturé produit le délire. VII. 24. chaleur convenable dans les fractures. V. 22. s'exfolie à la suite des anciens ulcères. VI. 45. et de fortes inflammations du périoste. VII. 79. le froid est nuisible aux os et la chaleur leur est favorable. V. 18.

P.

Paraplégie, ou paralysie, est une suite des affections mélancholiques. VI. 56. VII. 39.

Parole (de la) perte et du mouvement suit la commotion du cerveau produite par une cause externe. VII. 57. quand elle est la suite de l'ivresse, le malade périt dans les convulsions, à moins que la fièvre ne survienne, etc. V. 5. quand elle survient tout à coup à la suite de douleurs vives de tête, donne la mort en sept jours, à moins que la fièvre ne se déclare. VI. 51.

Paupières. Leur état convulsif, leur contraction, leur lividité ou leur pâleur sont mortels. P. I. 12. quand pendant le sommeil elles restent légèrement entr'ouvertes, c'est un signe fâcheux. VI. 52.

Peau. L'eau chaude la ramollit et en résout les tumeurs. V. 22. du front est dure, fort tendue et

d'une sécheresse extrême aux approches de la mort. P. I. 7. ceux chez qui elle est SÈCHE et DURE périssent sans avoir de sucurs : le contraire arrive à ceux chez qui elle est LACHE et fort POREUSE. V. 71.

PÉRIODES (les divers) ou retours périodiques des fièvres, en combien ils consistent de jours. P. III. 3. 5. il est très-difficile de prévoir ces périodes dans les maladies qui doivent être de longue durée. P. III. 6.

PÉRIPNEUMONIE, funeste à la suite de la pleurésie. VII. 11. les adultes y sont sujets. III. 30. quand elle est avancée, la diarrhée est un symptôme fâcheux. VI. 16. ainsi que la phrénésie. VII. 12.

PESANTEUR du corps dangereuse dans les maladies aiguës. P. II. 6. mortelle quand les ongles et les doigts sont livides. P. II. 4.

PHLEGME. Voy. PITUITE.

PHLEGMONS qui se forment sur la surface du corps, exigent que l'on fasse attention aux excrétions. II. 15. règnent le printemps. III. 20. sont communs aux enfans. III. 26. ou abcès se forment aux articulations dans les fièvres qui excèdent vingt jours. IV. 44. indiquent que le malade prend trop de nourriture. IV. 45. quand un phlegmon suppure et s'ouvre à l'intérieur, il s'ensuit anéantissement des forces, vomissement et lipothymie. VII. 8. de l'URÈTHRE. Voy. URÈTHRE.

PHRÉNÉSIE fâcheuse à la suite de la péripneumonie. VII. 12. les adultes y sont sujets. III. 30. est annoncée par des bulles qui nagent sur les urines. VII. 33.

PHRÉNÉTIQUES, leurs urines sont claires et blanches. IV. 72.

PHTHISIE, est la suite de la suppression imprudente des hémorrhoïdes. VI. 12. du crachement

de pus. VII. 16. quand elle est à craindre à la suite de la pleurésie. V. 15. à quels signes on reconnoit qu'elle est incurable. V. 11. 12. 14. commune à la suite d'un automne pluvieux, échauffé par le vent du midi, qui a succédé à un été sec et rafraichi par le vent du nord. III. 13. et pendant les grandes sécheresses. III. 16. règne l'automne. III. 10. attaque principalement les jeunes gens. III. 29. depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à trente-cinq. V. 9. les vomitifs ne conviennent pas à ceux qui sont disposés à cette maladie. IV. 8.

PHTHISIQUES. L'automne leur est funeste. III. 10. le lait leur convient. V. 64.

PIEDS nuds, sans être fort chauds, sont un mauvais signe. P. I. 17.

PISSEMENT DE SANG, survenu tout à coup, indique rupture d'un vaisseau dans les reins. IV. 78. avec des grumeaux, stranguerie, douleur du ventre et du périnée, indique une affection des voies urinaires. IV. 80.

PITUITE, ou Humeur puriforme renfermée entre le diaphragme et la cavité du bas-ventre, avec un sentiment de douleur, étant absorbée par les veines et prenant son cours par la vessie, procure la guérison. VII. 53.

PLAIES (de la tête). Les convulsions qui les suivent sont mortelles. V. 2. dans quelles parties elles sont MORTELLES. VI. 18. quelles sont les parties où elles ne se CONSOLIDENT pas. VI. 19. dans les plaies graves, c'est un signe terrible quand il ne survient pas de TUMEUR INFLAMMATOIRE. V. 66. quelles sont les tumeurs favorables ou fâcheuses. V. 67. c'est un signe funeste quand elles sont suivies de convulsions tant générales que partielles. VII. 13.

PLÉTHORE. Les mi-

ladies qu'elle engendre se guérisseut par les évacuans. II. 22.

Pléthoriques. Voy. Gras.

Pleurésie. Comment on peut s'assurer par les crachats, si elle sera longue ou courte. I. 12. se termine par la suppuration, quand il ne s'établit pas une expectoration pendant quatorze jours. V. 8. dans quels cas elle dégénère en phthisie. V. 15. produite quand le vent du nord domine. III. 5. règne l'hiver. III. 23. les adultes y sont sujets. III. 30. attaque rarement ceux qui rendent des rapports acides. VI. 33. quand elle est avancée, la diarrhée est funeste. VI. 16. c'est un signe fâcheux quand elle est suivie de péripneumonie. VII. 11.

Poitrine. Le froid lui est funeste. V. 24. sujette à être affectée de douleurs pendant l'hiver. III. 23.

Poumon, (du) Quand il ne se fait aucune expectoration, c'est un signe fâcheux. P. II. 45. ses maladies sont funestes, quand elles sont précédées ou suivies d'affections catarrhales et d'éternuement. P. II. 46.

Prépuce coupé, ne se consolide pas. VI. 19.

Printemps (le) est, après l'hiver, la saison dans laquelle on supporte le mieux une nourriture abondante. I. 15. 18. est très-salubre, et les maladies mortelles y sont rares. III. 9. quelles maladies il produit quand il est pluvieux, échauffé par le vent du midi, et qu'il succède à un hiver sec, dans lequel le vent du nord a dominé. III. 11. — quand il est sec et froid, à la suite d'un hiver chaud et pluvieux. III. 12. quelles maladies règnent pendant cette saison. III. 26. la goutte se renouvelle. VI. 55. la chaleur innée est concentrée dans les cavités internes, et le sommeil

est très-long. I. 15. la saignée et les purgatifs sont convenables. VI. 47.

PROGNOSTIC. Il est essentiel que le médecin en fasse une étude particulière. P. I. 1. il est plus aisé dans les maladies qui doivent se terminer très-promptement. P. III. 8.

PUBERTÉ. A son approche, les maladies de l'enfance se dissipent. III. 28.

PULSATION dans l'hypochondre, ce qu'elle indique. P. I. 28.

PURGATIFS, conviennent l'hiver, et les vomitifs l'été. IV. 4. dissipent l'ophthalmie. VI. 31. On doit les administrer le printemps. VI. 47. dans quels cas on peut les donner aux femmes grosses. IV. 1. sont dangereux pendant la canicule et à ses approches. IV. 5. Conviennent aux personnes d'un embonpoint médiocre. IV. 7. et aux mélancholiques. IV. 9. quels sont les cas où ils sont avantageux dans les maladies aiguës. IV. 10. à quels signes on reconnoit qu'ils sont indiqués. IV. 18. 20. conviennent lorsque les règles coulent irrégulièrement et sont pâles. V. 35.

PURGATION. Son effet ne cesse que quand la soif se fait sentir. IV. 19. la convulsion est mortelle à la suite de la purgation. VII. 25. dans quel cas elle est avantageuse. I. 2. 23. 25. IV. 23. doit entrainer les matières dont la coction est faite et non celles qui sont crues, et ne convient pas au commencement des maladies. I. 22. est rarement avantageuse dans les maladies aiguës. I. 24. ne doit se prescrire qu'après avoir préparé les humeurs à couler librement. II. 9. ainsi que les mauvais alimens, abat promptement les forces. II. 36. ne convient pas aux personnes saines. II. 37. est dangereuse dans le cas où le bas-ventre est très-maigre. II. 53

excessive est funeste quand elle est suivie de convulsions ou du hocquet. V. 4. VII. 40.

Pus amassé dans la poitrine, si, quand on lui donne issue, il sort tout à coup avec impétuosité, les malades périssent. VI. 27. blanc qui coule de l'oreille, est un signe excellent. P. III. 15. s'amasse dans la poitrine lorsque les tumeurs inflammatoires des plaies du thorax disparoissent tout à coup. V. 65. signes auxquels on RECONNOIT le bon et le mauvais. VII. 43. 44. P. I. 41. P. II. 70. — le froid est un obstacle à sa formation. V. 20. la chaleur la favorise. V. 22. les douleurs et la fièvre sont plus fortes pendant qu'il se forme que quand il est formé. II. 47. dans quels cas il peut être amassé dans une partie sans donner aucun signe de sa présence. VI. 41.

Pustules. Voy. Efflorescences, exanthèmes.

Putréfaction, ou Gangrène à la suite de l'érysipèle, est un signe fâcheux. VII. 20.

Putrides. (ulcérations) Règnent dans les saisons pluvieuses. III. 16.

Q.

Quarte. Voyez Fièvre.

Quartenaires. Examiner les changemens qui surviennent dans le cours de chacun d'eux. P. III. 6.

R.

Rafraichissans, convenables dans le vomissement de sang. VII. 16. Il est dangereux d'appliquer tout à coup les plus actifs. II. 11.

Rapports acides, avantageux dans les anciennes lienteries. VI. 1. ceux qui sont sujets à ces rapports ne sont guère attaqués de pleurésie. VI. 33.

Rate (la) s'obstrue l'automne. III. 21. lors-

qu'il succède à cette obstruction une dyssenterie rebelle, les malades deviennent hydropiques ou lienteriques et périssent. VI. 43. une dyssenterie modérée est avantageuse dans cette obstruction. VI. 48.

Récidive, a lieu à la suite des crises imparfaites. II. 12. est à craindre dans les fièvres qui ont cessé tout autre jour qu'un jour critique. IV. 61. P. III. 23.

Restaurans, donnés avec excès à ceux qui sont affoiblis par de grandes évacuations, sont dangereux. I. 3. Il est plus facile de restaurer les forces par la boisson que par les alimens solides. II. 11. quels sont ceux qu'on doit restaurer promptement ou lentement. II. 7.

Régime extrêmement sévère continué constamment, ou l'abstinence absolue de nourriture, n'est pas indifférent dans les maladies. I. 4. il n'est pas absolument sans danger, même chez les personnes saines, et il est sujet à plus d'inconvéniens qu'un régime un peu plus substantiel. I. 5. il convient dans les maladies très-aiguës. I. 7. et dans celles qui sont portées à leur plus haut degré de vigueur. I. 8.

— un peu plus substantiel, est moins nuisible aux personnes saines, qu'un régime très-sévère et habituel. I. 5. il convient à mesure que la maladie s'éloigne de son plus haut période. I. 7. il est nuisible aux convalescens qui ne reprennent pas de forces. II. 8. aux cacochymes. II. 10.

— fort abondant, convient l'hiver et le printemps. I. 15. engendre des maladies. II. 17. détermine des tumeurs inflammatoires aux articulations. IV. 45. qui restaure abondamment et promptement, est suivi d'excrétions promptes. II. 18.

— HUMIDE. Quels sont ceux auxquels il convient. I. 16.

RÉGIME PLUS AGRÉABLE, quoiqu'inférieur en qualité, est préférable à un régime de meilleure qualité, mais moins agréable au malade. II. 38.

— En quoi il doit CONSISTER avant que la maladie soit portée à son plus haut degré de vigueur. I. 9. 10. dans le temps des redoublemens. I. 11. avant la crise. I. 19.

— En le PRESCRIVANT, il faut avoir égard à la saison, au climat, à l'âge et à l'habitude. I. 17.

— Son CHANGEMENT délivre les jeunes gens des maladies convulsives. II. 45.

REINS. (les) On connoit qu'ils sont ulcérés quand on rend du sang ou du pus avec les urines. IV. 75. — sont affectés quand des carnosités, ou des filamens semblables à des cheveux sont entraînés avec des urines d'une consistance médiocre. IV. 76. quand ils sont attaqués de maladies aiguës, les urines déposent une grande quantité de matière épaisse semblable à de la graisse. VII. 34. purulens engendrent la strangurie. V. 58. quand quelqu'un de leurs vaisseaux est rompu, il en résulte pissement de sang. IV. 78.

— DOULEURS (des) V. NÉPHRÉTIQUE.

REMÈDES, sont ce qui est contraire aux maladies. II. 22. les plus GRANDS, tels que l'abstinence absolue convenable dans les maladies extrêmes. I. 6. EXTRÊMES sont le fer et le feu. VIII. 6.

RÉPLÉTIONS subites et excessives sont dangereuses. II. 51.

REPOS dissipe la lassitude causée par un exercice violent. II. 48.

RESPIRATION DIFFICILE, avec délire dans une fièvre continue, est un symptôme mortel. IV.

5. familière aux vieillards. III. 31.

— ENTRECOUPÉE est funeste dans les fièvres ; elle précède les convulsions. IV. 68. VI. 54.

— FRÉQUENTE, grande avec expiration froide, est mortelle. P. I. 24.

— FACILE est un signe des plus favorables dans toutes les maladies aiguës. P. I. 25.

S.

SAIGNÉE cause l'avortement chez les femmes grosses. V. 30. du front est avantageuse dans les maux de tête. V. 68. dans le rhumatisme. VI. 22. dans l'ophthalmie. VI. 31. dans la dysurie. VI. 36. doit se pratiquer le printemps. VI. 47.

SAINS (hommes) supportent difficilement les purgatifs. II. 36. 37. l'ellébore blanc leur est nuisible. IV. 16.

SAISONS. Le médecin ne doit pas ignorer leur constitution. P. III. 39. y avoir égard dans l'usage des évacuans. I. 2. dans la prescription du régime. I. 15. 17. 18. — leurs changemens engendrent des maladies, ou les aggravent. III. 1. 19. quelques-unes sont favorables à certaines maladies et funestes à d'autres. III. 3.

— (Dans les différentes) de l'année, quand il fait tantôt froid et tantôt chaud le même jour, on voit régner des maladies automnales. III. 4. — quand elles suivent un ordre constant et régulier dans leur retour, les maladies sont régulières et bénignes. III. 8. les sèches sont en général plus salubres que les pluvieuses. III. 15. — pendant les sèches et les pluvieuses, quelles sont les maladies régnantes. III. 16.

SANG REJETÉ par en HAUT, mauvais ; par en bas, il l'est moins. IV. 25. — ÉCUMEUX, rejeté par l'expectoration, vient des poumons. V. 13.

— ÉPANCHÉ DANS UNE CAVITÉ se putréfie. VI. 20.

SATYRIASIS, ou Tumeur saillante autour des oreilles, est une maladie propre aux enfans. III. 26.

SCIATIQUE, fréquente l'automne. III. 22. lorsque chez ceux qui en sont tourmentés, la tête du fémur sort de sa cavité et y rentre, il s'y amasse du mucus. VI. 59. dans ces cas il s'ensuit atrophie de la cuisse ou claudication. VI. 60.

SÉCHERESSE de l'air à la suite d'une grande chaleur, engendre des fièvres. III. 7.

SEINS, ce qu'indique leur maigreur chez les femmes enceintes. V. 36. 37. 53. FERMES indiquent la vigueur du fœtus. V. 52. l'écoulement abondant du lait chez les femmes grosses, indique que le fœtus est foible. V. 52. gorgés de sang, présagent la manie. V. 39. pleins de lait chez les vierges, annoncent que les menstrues sont supprimées. V. 38.

SEMENCE liquide est un signe de foiblesse. VI. 2.

SIGNES. Quels sont les bons ou les mauvais dans les maladies des poumons. P. II. 51. 52. — Bons ou mauvais, dans telle année et dans telle saison que ce soit, indiquent la guérison ou la mort. P. III. 40. leur vérité est reconnue dans la Lybie, dans l'île de Délos et dans la Scythie. P. III. 41. il n'est pas difficile d'en reconnoître, dans les mêmes régions, un grand nombre de variétés. P. III. 42. on doit les tirer de l'ensemble de la physionomie, du corps et des yeux. P. I. 9. ceux dont il est question dans les prognostics, sont applicables aux maladies aiguës et à celles qui en sont des conséquences. P. III 37. TOUS ceux qui caractérisent chaque maladie, méritent d'être connus du médecin, et il doit savoir

en apprécier la valeur. P. III. 48.

SOIF DANS LES FIÈVRES CONTINUES, avec froid des parties internes et ardeur intérieure, est mortelle. IV. 48. A LA SUITE D'UN PURGATIF, indique que l'évacuation est complète. IV. 19. PENDANT LA NUIT, s'appaise par le sommeil. V. 27. ne tourmente pas beaucoup dans les fièvres ardentes ceux qui ont une petite toux sèche. IV. 54. quand elle est habituelle, le lait est pernicieux. V. 64.

SOMMEIL. Mortel dans toute maladie dont il aggrave les symptômes. II. 1. EXCESSIF, est de mauvais augure. II. 3. il calme le délire. II. 2. et la soif. V. 27.— il arrête l'effet de l'ellébore blanc. IV. 15. quel est celui qui est BON ou mauvais. P. II. 10. 11. il est très-long l'hiver et le printemps. I. 13. les paupières entr'ouvertes pendant le sommeil sont d'un mauvais augure. VI. 52.

STRANGURIE, est produite par l'inflammation du rectum, de l'utérus et des reins. V. 58. elle règne dans les grandes sécheresses. III. 16. dans l'automne. III 22. elle est particulièrement commune aux vieillards. III. 31. le vin pur et la saignée la guérit. VII. 47. quand elle est suivie de vives douleurs d'entrailles, elle donne la mort en sept jours, etc. VI. 44.

SUFFOCATION qui se manifeste tout à coup, sans qu'on aperçoive aucune tumeur dans le pharinx, est mortelle. IV. 34. 35.

SUEUR. Toute partie où elle paroit est malade. IV. 38. est d'un mauvais augure, quand elle ne modère pas la fièvre. IV. 56. ABONDANTE, indique excès d'humeur. VII. 62. à la suite du sommeil, lorsqu'elle paroît sans aucune cause évidente, ce qu'elle indique. IV. 41. qui coule sans interruption, au-

nonce une grande maladie quand elle est froide, et quand elle est chaude, une maladie médiocre. IV. 42. FROIDE, dans une fièvre aiguë, annonce la mort, et la longueur de la maladie dans une fièvre médiocre. IV. 37.

SUEURS (les) INDIQUENT si les maladies se termineront facilement, ou avec des symptômes fâcheux; si elles seront courtes ou longues. I. 12.

— CRITIQUES. Quels sont leurs caractères. P. I. 26. quels jours elles paroissent dans les fièvres. IV. 36. (à la suite des) le frisson est fâcheux. VII. 4.

— EXCESSIVES l'été, sont suivies d'éruptions à la peau. III. 21.

SUPPURATION. Dans quels cas on doit l'attendre. P. III. 11. 12. est funeste à la suite de l'érysipèle. VII. 20. et à la suite des douleurs rebelles, des viscères du bas-ventre. VII. 22. à la suite des catarrhes pulmonaires, se prolonge vingt jours. VII. 37.

SUPPURATIONS. Quels en sont les caractères les plus importans. P. I. 39. quelles sont les meilleures, les mauvaises et les pires de toutes. P. I. 39. 40. à quelles époques s'ouvrent les abcès où elles sont formées. P. II. 53. à quels signes peut-on prévoir qu'elles auront lieu. P. II. 54. 55. 58. quelles sont les douleurs du poumon qui doivent se terminer par la suppuration. P. II. 49. — quelles sont dans ce cas les plus pernicieuses. P. II. 50. à quels signes reconnoît-on celles qui doivent être de longue durée. P. II. 57.

SUPPURATIONS INTERNES, ou Empyèmes. A quels signes on les reconnoît. P. II. 56. quels sont les cas où on doit les attendre. P. III. 26. 27. quels sont les malades qui en guérissent. P. II. 59. 67. 70. quels sont ceux qui en meurent. P. II. 60. 61. 67. 70.

SURDITÉ disparoît lorsque les déjections bilieuses coulent, et reparoit quand les dernières cessent. IV. 28. se dissipe dans les fièvres quand il survient une hémorrhagie abondante du nez, ou une diarrhée. IV. 6.

SYNCOPE, ou Défaillance, est produite par l'abus de l'eau chaude. V. 16. par la rupture d'un abcès interne. VII. 8. d'un mauvais augure quand elle succède à l'écoulement des règles. V. 56. fréquente, sans qu'aucune cause externe y ait donné lieu, annonce une mort soudaine. II. 41.

T.

TAILLE, (grande) donne un air noble à la jeunesse ; dévient incommode et moins agréable qu'une taille médiocre, dans la vieillesse. II. 54.

TEMPÉRAMENS. Les uns se trouvent mieux l'été que l'hiver, et d'autres l'hiver que l'été III. 2.

TEMPES AFFAISÉES, sont un symptôme funeste. P. I. 7.

TENDONS COUPÉS ne se réunissent pas parfaitement. VI. 19. l'abus de l'eau chaude les AFFOIBLIT. V. 1 . le froid leur est NUISIBLE, et le chaud utile. V. 18.

TÉNESME, chez les femmes grosses, produit l'avortement. V. 49.

TESTICULES et organes de la génération retirés en dedans, sont un signe funeste. P. II. 9.

TÉTANOS, est produit par le froid. V. 17. 20. à la suite de la disparition subite des tumeurs inflammatoires des lèvres des ulcères. V. 65. à la suite des plaies graves, est fâcheux. VII. 13. donne la mort en quatre jours. V. 6. il guérit lorsque la fièvre survient. IV. 57. l'eau chaude le modère. V. 22. dans quels cas les douches d'eau froide y sont utiles. V. 21.

TÊTE (DOULEURS de) ont lieu l'hiver. III. 23. après un automne pluvieux et humide, précédé d'un été sec et froid. III. 13. on reconnoit qu'elles existent, ou qu'elles surviendront dans les fièvres, lorsque les urines ressemblent à celles des bêtes de somme. IV. 70. quand elles attaquent tout à coup les personnes saines avec perte de la parole et du mouvement, et la respiration stertoreuse, elles donnent la mort dans l'espace de sept jours, à moins que la fièvre ne survienne. VI. 10. l'ouverture de la veine du front leur est utile. V. 68. Le lait leur est pernicieux. I. 64. fortes et continuelles avec fièvre, sont des plus fâcheuses, s'il s'y réunit quelques signes de mort. P. III. 11. si elles passent vingt jours sans qu'il paroisse aucun signe de mort, elles annoncent une hémorrhagie du nez, un abcès, ou une suppuration. P. III. 11. 12.

TÊTE (PESANTEUR de) est commune quand le vent du midi domine. III. 5. 17. est causée par les fumigations aromatiques. V. 28. l'eau chaude la dissipe. V. 22. l'insensibilité et le délire à la suite des plaies de la TÊTE, sont d'un mauvais présage. VII. 14.

TOUX (la) qui survient chez les hydropiques, est un signe fâcheux. VI. 35. suivie de gibbosité chez les enfans, annonce une mort prochaine. VI. 46.

— (Les) règnent quand le vent du nord domine. III. 5. à la suite d'un automne pluvieux et chaud, précédé d'un été sec et froid. III. 13. le printemps. III. 20. l'hiver. III. 23. — fréquentes chez les enfans. III. 24. et les vieillards. III. 31.

TRAVAIL. V. EXERCICE.

TREMBLEMENT précède le délire dans les fièvres ardentes. VI. 26.

TRISTESSE que rien ne peut dissiper constitue

le caractère de la mélancholie. VI. 23.

TUBERCULES. Voyez PHLEGMON.

TUMEUR dure et douloureuse dans l'hypochondre, ce qu'elle signifie. P. I. 29. ce qu'elle indique dans le commencement d'une maladie. P. I. 30. et si elle ne disparoit pas dans l'espace de soixante jours. P. I. 35. — Se termine par la suppuration, si elle ne se dissipe pas en vingt jours, et si la fièvre continue. P. I. 31.

TUMEURS, (les) dans les ulcères, sont avantageuses ; c'est un signe fâcheux quand elles disparoissent tout à coup. V. 65. celles qui sont molles sont avantageuses, et les rénitentes funestes. V. 67. leur absence est un signe très-fâcheux : qu'est-ce que les MOLLES indiquent. P. I. 34. 36. celles qui sont DOULOUREUSES, dures et grandes, annoncent la mort. P. I. 36. celles de l'HYPOGASTRE abcèdent moins que celles des hypochondres, et très-rarement celles qui sont au-dessous de l'ombilic. P. I. 37. paroissent sur le ventre lorsque l'hydropisie tire son origine du foie. P. II. 3. comment se dissipent celles des hypochondres qui sont circonscrites. P. II. 23.

U.

ULCÈRES dont le tour est DÉNUÉ DE POILS, sont de mauvais genre. VI. 4. — des HYDROPIQUES, guérissent difficilement. VI. 8. le FROID les irrite. V. 20. la CHALEUR leur est utile. V. 22. il est avantageux que les lèvres en soient tuméfiées ; c'est un signe fâcheux quand elles s'affaissent tout à coup. V. 64. quand il s'y manifeste une forte pulsation, il s'en suit hémorrhagie. VII. 21. Quel est leur état chez ceux qui sont sur le point de mourir. P. I. 24. — INVÉTÉRÉS sont suivis de l'exfolia-

tion de l'os, et la cicatrice qui en résulte est profonde. VI. 45.

Urèthre. Les tumeurs inflammatoires qui s'y forment se terminent par un écoulement purulent. IV. 82.

Urine. A quels signes la meilleure se distingue de la plus mauvaise. P. II. 24. 32. fétide et aqueuse, noire et épaisse, est très-funeste. P. II. 30. 31. rousse et aqueuse est un indice de crudité. P. II. 28. purulente, avec un sédiment blanc et lisse, dissipe l'inflammation de la vessie. P. II. 72. rougeâtre, avec un sédiment rougeâtre et lisse, est très-salutaire. P. II. 25. rendue en grande quatité la nuit, indique que les selles ont été médiocres. IV. 83.

— rouge, avec un nuage semblable, le 4e jour, indique que la crise se fera le 7. IV. 71.

— abondante, épaisse et blanche, le 4e jour des fièvres, met à l'abri de l'abcès qui devoit se faire aux articulations. IV. 74.

— Qui contient du sang et des grumeaux, indique que les parties les plus voisines de la vessie sont gravement malades, s'il y a stranguric et douleur autour du pubis et au périnée. IV. 80.

— Qui contient du sang, du pus, des écailles, et qui a une odeur forte, indique ulcère de la vessie. IV. 81.

Urine abondante, avec fièvre dans les vives douleurs d'entrailles causées par la suppression d'urine, dissipe la maladie. VI. 44. dont le sédiment est épais et semblable à de la graisse, indique une maladie aiguë des reins. VII. 34. mêlée de sang ou de pus, annonce que les reins ou la vessie sont ulcérés. IV. 75. d'une consistance médiocre, avec des espèces de carnosités, ou de fila-

mens semblables à des CHEVEUX, indique que les reins sont affectés. IV. 76. — qui entraîne une matière FURFURACÉE, indique une espèce de gale de la vessie. IV. 77. avec laquelle le SANG COULE, signifie que quelque petit vaisseau des reins est rompu. IV. 78. qui dépose un SÉDIMENT SABLONNEUX, est un indice qu'il y a un calcul dans la vessie. IV. 79.

URINES (les) indiquent si les maladies se termineront facilement ou non, si elles seront courtes ou longues. I. 12. à quels signes on reconnoît celles qui sont favorables dans les fièvres. IV. 69. semblables à celles des BÊTES DE SOMME, ce qu'elles indiquent dans les fièvres. IV. 70.

— LIMPIDES et blanches sont mauvaises : elles s'observent surtout chez les phrénétiques. IV. 72.

URINES DES FÉBRICITANS, AVEC UN SÉDIMENT SEMBLABLE A DE LA FARINE ÉPAISSE, annoncent une maladie longue. VII. 30. d'abord claires, qui déposent ensuite un sédiment BILIEUX, sont le présage d'une maladie de peu de durée. VII. 31. dont le sédiment est formé de parties qui n'ont aucune liaison, indiquent un grand trouble dans le corps. VII. 32. avec des bulles, présagent la phrénésie et une maladie longue. VII. 33. sur lesquelles surnage une substance grasse, sont l'indice d'une fonte générale. P. II. 33. celles sur lesquelles est suspendu un NUAGE blanc, sont avantageuses : on doit porter un jugement contraire de celles qui ont un nuage noir. P. II. 27. 34. quels sont les sédimens mauvais ou très-mauvais. P. II. 26.

UTÉRUS EN SUPPURATION, quel traitement il exige. V. 46. (AFFEC-

TIONS de l') qui s'opposent à la conception. V. 62. — son orifice est fermé pendant la grossesse. V. 51. et quand il est DUR. V. 54. la chaleur lui est favorable. V. 22. (toute inflammation étendue de l') pendant la GROSSESSE, est mortelle. V. 42. MALADIES auxquelles il est sujet, quand les règles sont supprimées. V. 57. s'enflamme à la suite de la strangurie. V. 58.

V.

VARICES (les) dissipent la manie. VI. 21. — (grandes) mettent à l'abri de la teigne. VI. 34.

VEILLES. Familières aux enfans. III. 24. et aux vieillards. III. 31. EXCESSIVES, présagent le délire. P. II. 11. sont de mauvais augure. II. 3. surtout quand les convulsions ou le délire s'en suivent. VII. 18.

VENTOUSE, appliquée au-dessous des mamelles, arrête les menstrues. V. 50.

VENTRE LACHE dans la jeunesse, se resserre en vieillissant : le contraire arrive chez les vieillards. II. 20. est plus avantageux aux jeunes gens que la constipation : c'est le contraire dans la vieillesse. II. 53. est une maladie pour les vieillards. III. 31. a lieu quand le vent du midi règne. III. 17. à la suite des hémorrhagies abondantes dans les fièvres. IV. 27. FORT LACHE, produit la face hippocratique. P. I. 8. DUR, lorsque le vent du nord règne. III. 5.

VENTRE. (bas-) Il est avantageux dans toutes les maladies qu'il ne soit pas dénué de chairs. II. 35. mais qu'il soit mollet et convenablement fourni de chairs. P. II. 17.

VENT DU NORD. Quand il domine, resserre et fortifie les corps ; mais il a ses inconvéniens. III. 17. quels sont les maladies qu'il engendre. III. 5.

celui du midi relâche, humecte. III. 5. 17.

VENTS qui sortent du fondement sans se faire entendre, dans quels cas ils sont avantageux. P. II. 22.

VENTRICULE. Ses plaies sont mortelles. VI. 18.

VERRUES PENDANTES, ou Excroissances de chair, soutenues par un long col, s'observent chez les enfans. III. 26.

VERS RONDS, ou lombrics, dans quels cas il est avantageux qu'ils sortent avec les déjections. P. II. 16. s'engendrent chez les enfans. III. 26.

VERTÈBRES du col. Dans quels cas elles sont repoussées de dedans en dehors chez les enfans. III. 26.

VERTIGES. Ils règnent lorsque le vent du midi domine. III. 23. Les vieillards y sont sujets. III. 31.

VESSIE. Son inflammation est généralement mortelle. P. II. 71. est ULCÉRÉE quand il sort du sang ou du pus avec l'urine. IV. 75. 81. est attaquée d'une espèce de galle, quand il sort, avec des urines fort épaisses, une matière furfuracée. IV. 77. La chaleur lui est favorable. V. 2. ses maladies se guérissent difficilement chez les vieillards. VI. 18. quels sont ceux qui sont sujets à son inflammation. P. II. 74. comment elle se guérit. P. II. 72. quand est-elle mortelle. P. II. 73. à quels signes on reconnoit que la VESSIE est affectée. P. II. 35.

VIE, est renfermée dans des bornes étroites. I. 1.

VIEILLARDS (les) supportent très - facilement l'abstinence de nourriture. I. 14. sont moins sujets à être malades que les jeunes gens; mais conservent jusqu'à la mort les maladies chroniques dont ils sont attaqués. II. 39. se portent très-bien dans le cœur de l'été et au commencement de l'au-

temne. III. 18. souffrent davantage de la liberté du ventre, que de la constipation. II. 75. pourquoi ils sont rarement sujets aux fièvres aiguës. I. 14. quelles sont les maladies qui leur sont particulières. III. 31.

(Chez les vieillards), les superpurgations sont suivies du hocquet. VII. 41. Les catarrhes sont incurables. II. 40. les maladies des reins et de la vessie se guérissent très-difficilement. VI. 6.

Vin pur, est le remède de la boulimie. II. 21. de l'ophthalmie. VI. 31. de la strangurie et de la dysurie. VII. 47. tempéré avec de l'eau, dissipe l'anxiété, le baillement et le frisson. VII. 55.

Vomissement. Cas où il est utile ou funeste. P. II. 36.—39. quels sont ceux auxquels il convient spécialement. P. III. 35. — spontané, quel est celui qui est avantageux. I. 2. dissipe les anciennes diarrhées. VI. 15. est commun l'été, III. 21. familier dans l'enfance. III. 24. survient à la suite de la rupture d'un abcès interne. VII. 8. à la suite des vives douleurs d'entrailles, est funeste. VII. 10.

— de bile, survient dans le cas de commotion du cerveau. VI. 50.

— bilieux, a lieu dans les fièvres bénignes, quand le malade a douleur à la tête, voit un brouillard devant les yeux et se plaint de mal de cœur. P. III. 31.

— sanglant sans fièvre, peu dangereux; mais avec fièvre, il est fâcheux: il exige les rafraichissans et les astringens. VII. 30.

— chez les femmes cesse dès que les règles reparoissent. V. 31. — à la suite (du vomissement) le hocquet réuni à la rougeur des yeux est funeste. VII. 3.

Vomissement de sang, est suivi de la phthisie et du crache-

ment de pus. VII. 80.

VOMITIFS, conviennent l'été. IV. 4. sont utiles aux personnes maigres. IV. 6. — dans quels cas ils sont indiqués. IV. 17. 18. comment il faut préparer le corps avant leur usage. VII. 72. — sont dangereux pour ceux qui ont une disposition naturelle à la phthisie. IV. 8. et aux lienteriques. IV. 12.

VUE, se trouble lorsque le vent du midi domine. III. 5. s'affoiblit chez les vieillards. III. 31.

Y.

YEUX, s'ils sont agités d'un mouvement continuel, ils présagent la manie. P. I. 28.

— Si l'on en aperçoit une portion du blanc pendant le sommeil, c'est un signe funeste. VI. 52.

YEUX ROUGES, à la suite du vomissement, sont d'un mauvais augure. VII. 3.

— CREUX. Ce qu'ils indiquent. P. I. 7. s'ils ne peuvent supporter le jour, ou s'ils sont baignés de larmes sans que la volonté y ait aucune part, ou s'ils sont agités de mouvemens convulsifs; si l'un est plus petit que l'autre, on doit en mal augurer. P. I. 28.

— Sont larmoyans chez les vieillards. III. 31.

FIN.

ERRATA. — Page 58, lig. 23 : dur; lisez, dure. P. 63, l. 8 : fin; lis. fine. P. 99, aphor. 68 : ôtez les guillemets qui sont aux deux dernières lignes. P. 160, l. 5 : a; lis. la. P. 194, l. 15 : aphor. 21; lis. aphor. 31. P. 216, l. 20 : après excessives, ajoutez; ou des déjections fort liquides. P. 247, l. 13 et 15 : elles sont avantageuses; lisez, elle est avantageuse.

